Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jack London

# LES CONDAMNÉS À VIVRE

Nouvelles publiées entre 1900 et 1918
Traduction de Louis Postif

Table des matières

# I

## UN PETIT SOLDAT[1]

C'était un tout jeune homme, il ne devait pas compter plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et sa façon de se tenir à cheval aurait fait ressortir la grâce indolente de sa jeunesse si toute son attitude n'avait décelé quelque chose d'inquiet, de félin. Son œil noir fouillait partout : il saisissait le balancement des brindilles et des branches où sautillaient de petits oiseaux, interrogeait les formes changeantes des arbres et des fourrés en avant de lui et se reportait constamment sur les touffes de broussailles qui jalonnaient les deux côtés de la route.

Tout en épiant de l'œil, il tendait l'oreille, bien que tout autour de lui régnât un silence seulement interrompu par la sourde détonation de la grosse artillerie, tout là-bas, vers l'ouest. Son ouïe s'était accoutumée depuis tant d'heures de ce grondement monotone que la brusque cessation de ce bruit eût éveillé son attention. En travers de l'arçon de sa selle se balançait une carabine.

Tout son être était tendu à tel point qu'une compagnie de cailles s'envolant en panique sous les naseaux de sa mon-

---

[1] *War*. – *The Nation* (Londres), 29 juillet 1911 – *The Night Born*. The Century Co., New York, février 1913.

ture le fit sursauter ; automatiquement, il arrêta son cheval et fit le geste d'épauler sa carabine. Il se ressaisit avec un sourire penaud et poursuivit sa course. Il était si préoccupé par sa mission que des gouttes de transpiration lui picotaient les yeux et, glissant le long de son nez, venaient s'écraser sur le pommeau de sa selle ; la bande de son képi de cavalier était également maculée et son cheval tout baigné de sueur ; on était en plein midi, par une journée écrasante de chaleur. Les oiseaux et les écureuils, eux-mêmes, n'osaient affronter le soleil et cherchaient, pour échapper à ses ardeurs, les coins d'ombre parmi les arbres.

Le cavalier et sa monture étaient couverts de feuilles et de poussière de pollen jaune : ils se gardaient, en effet, de quitter le sous-bois et demeuraient autant que possible dans la lisière des broussailles. L'homme ne manquait jamais de s'arrêter et de scruter attentivement les environs avant de franchir une clairière ou de s'aventurer dans une pâture en terrain plat. Il s'acheminait toujours vers le nord, quels que fussent les détours de la route, et semblait redouter ce qu'il cherchait. Il n'était pas poltron, mais son courage s'apparentait à celui de l'homme moyen civilisé qui ne demande, en somme, qu'à vivre et non à mourir.

Parvenu au sommet d'une petite colline, il suivit une sente à bestiaux qui serpentait parmi des fourrés si épais qu'il dut bientôt descendre de son cheval et le conduire par la bride. Mais lorsque le sentier fit un coude vers l'ouest, il l'abandonna et reprit la direction du nord sous le couvert des chênes. La crête se terminait en descente abrupte, si abrupte qu'il ne lui fut possible d'avancer qu'en zigzags sur la pente ; il glissait et trébuchait parmi les feuilles mortes et les sarments de vigne vierge, sans quitter de l'œil son cheval qui, au-dessus de lui, menaçait à tout instant de perdre pied et de

s'abattre sur son maître. Il était inondé de sueur, et la poussière de pollen, qui se logeait de façon irritante dans sa bouche et ses narines, accentuait sa soif. Malgré toutes ses précautions, sa descente s'effectuait avec bruit, et il devait fréquemment se tenir sur le qui-vive, écouter si aucun signal suspect ne parvenait d'en bas.

Au fond du ravin, il déboucha sur une plaine dont la végétation était si dense qu'il ne put estimer son étendue. Mais à cet endroit la configuration des bois changeait de caractère et il put remonter sur sa bête. Ce n'était plus l'enchevêtrement de chênes tordus du flanc de la colline : de hautes futaies, aux troncs larges et puissants, jaillissaient d'un sol humide et gras ; il ne rencontrait çà et là que des fourrés clairsemés qu'il lui était facile d'éviter, et parfois de vastes clairières, sorte de parc à bétail ayant servi de pâturages avant que la guerre en eût chassé les animaux.

Une fois parvenu dans la vallée, il avança plus vite et, au bout d'une demi-heure, il fit halte devant une vieille clôture de fer à la limite d'une clairière. Celle-ci était trop découverte à son gré, mais il était obligé de la traverser pour atteindre les arbres qui bordaient le cours d'eau. Il n'y avait guère que trois ou quatre cents mètres à parcourir pour franchir cet espace vide, mais l'idée de s'y aventurer ne le tentait guère : un fusil, vingt, mille peut-être, pouvaient très bien se dissimuler sous ce rideau boisé du bord de l'eau.

À deux reprises, il fit mine de s'engager dans la clairière, et à deux reprises il s'arrêta, effrayé par la solitude ambiante. L'écho de la guerre qui vibrait sourdement à l'ouest évoquait la présence de milliers de combattants ; ici, tout n'était que silence mais la balle meurtrière pouvait jaillir d'innombrables embuscades. Sa mission, néanmoins, consis-

tait à chercher ce qu'il craignait de trouver. Elle l'obligeait à aller de l'avant, toujours de l'avant, jusqu'à ce que, à un moment donné, – il ignorait où, – il rencontrât enfin un autre homme ou d'autres hommes du parti adverse – des éclaireurs comme lui – pour faire son rapport, comme l'exigeait son devoir, et annoncer à ses chefs qu'il avait pris contact.

Changeant d'avis, il contourna la clairière à l'orée des bois sur une certaine distance et, de nouveau, jeta un coup d'œil dans la plaine. Cette fois, par une échappée, il aperçut une petite ferme : aucun signe de vie, pas de fumée aux cheminées, pas le moindre caquètement de volaille dans la basse-cour.

Il regarda si longtemps par la porte béante de la cuisine, qu'il s'attendit à voir une fermière surgir à tout moment de cette sombre ouverture.

Il essuya de sa langue le pollen qui lui desséchait les lèvres, rassembla ses rênes et, prenant son courage à deux mains, le corps et l'esprit raidis contre la peur, il se risqua en plein soleil. Rien ne bougeait. Il passa devant la maison et s'approcha du mur de végétation, arbres et taillis, qui bordait la rivière. Une hantise le tenaillait : il redoutait qu'une balle vînt s'écraser dans sa chair. Frêle et sans défense, il s'aplatissait, se faisait de plus en plus petit sur sa selle.

Parvenu enfin au rideau d'arbres, il y attacha son cheval et franchit à pied la centaine de pas qui le séparait du ruisseau large de cinq à six mètres, sans courant visible et d'une fraîcheur tentante. Il mourait de soif. Mais il eut la prudence d'attendre un moment, à l'abri des feuillages, les yeux rivés sur l'autre rive. Afin de prendre patience, il s'assit sur le sol, sa carabine en travers des genoux.

Les minutes passèrent et, peu à peu, sa tension d'esprit diminua. Il crut enfin qu'il ne courait aucun danger, mais au moment où il allait séparer les hautes herbes pour se pencher sur l'eau, son œil vit remuer celles du rivage opposé.

Sans doute était-ce un oiseau. Mais il redoubla d'attention. De nouveau, les herbes s'agitèrent ; puis, avec une soudaineté qui faillit lui arracher un cri de surprise, elles s'écartèrent. Un visage apparut, recouvert d'une barbe rousse vieille de plusieurs semaines ; les yeux étaient bleus, grands ouverts et vigilants, et marqués aux coins de plis gais et malicieux dont l'enjouement contrastait avec l'air fatigué et inquiet des autres traits du visage.

Le jeune homme remarqua tous ces détails avec une netteté extraordinaire car l'ennemi ne se trouvait pas à plus de cinq ou six mètres de distance. Il eut juste le temps d'épauler sa carabine. Il visa, sûr d'avance de frapper à mort l'individu qu'il tenait au bout de sa ligne de mire, presque à bout portant.

Cependant il ne tira pas. Lentement, il abaissa son arme, sans quitter des yeux celui auquel il laissait la vie. Une main apparut, tenant un bidon, et l'homme à la barbe rousse se pencha sur l'eau pour emplir son récipient. Il entendit le glou-glou de l'eau qui y pénétrait puis bras, bidon et barbe disparurent derrière le rideau d'herbes qui se referma. Le jeune éclaireur attendit un long moment et, en fin de compte, sans étancher sa soif, regagna à pas de loup l'endroit où il avait attaché son cheval ; il enfourcha la bête, traversa derechef la clairière inondée de soleil, et s'enfonça dans l'abri protecteur des bois.

Autre journée, brûlante, étouffante : au milieu d'une clairière, une ferme isolée avec de nombreuses dépendances

et un verger. Des bois sort le jeune homme à l'œil noir et vif, monté sur son bai et sa carabine en travers du pommeau de sa selle. Il gagne la maison et pousse un soupir de soulagement…

La ferme, de toute évidence, avait été le théâtre d'un furieux combat au début de la saison : des chargeurs, des étuis de cartouches rouillés, tachés de vert-de-gris, jonchaient le sol, où des sabots de cheval avaient laissé leur empreinte. À côté de la cuisine, dans le jardin, s'alignaient des tombes, marquées de croix de bois et numérotées. À un chêne, non loin de là, pendaient les cadavres de deux hommes, que les intempéries avaient à demi dépouillés de leurs vêtements ; leurs visages, aux chairs bouffies et méconnaissables, n'avaient plus d'expression humaine. Le bai flaira les cadavres et poussa un sourd hennissement d'effroi. Son maître le caressa pour le rassurer, descendit de sa selle et l'attacha plus loin.

Il pénétra dans la maison. L'intérieur en était saccagé. Partout il foulait des cartouches vides. Tout en examinant les pièces l'une après l'autre, il jetait de furtifs regards au-dehors, par les fenêtres… Des hommes avaient campé là et dormi dans tous les coins, et sur le plancher d'une chambre il vit des taches significatives témoignant clairement qu'on y avait couché les blessés.

Le jeune homme sortit, mena son cheval derrière la grange, et entra dans le verger. Une douzaine d'arbres pliaient sous le poids de pommes mûres. Il en emplit ses poches, les croquant à pleines dents à mesure qu'il les cueillait. Puis une idée lui effleura l'esprit ; d'un coup d'œil au soleil, il calcula le temps nécessaire pour rentrer au camp ; il

retira sa chemise, en noua les manches et en confectionna un sac qu'il emplit de pommes.

Au moment où il allait enfourcher son cheval, l'animal dressa soudain les oreilles. L'homme, aux aguets, entendit le martèlement à peine distinct d'un pas de cheval sur le sol mou. Il se glissa derrière l'angle de la grange et risqua avec précaution un regard. Une douzaine de cavaliers sortant de la lisière du bois arrivaient à la débandade. Ils n'étaient plus qu'à une centaine de mètres de la maison vers laquelle ils se dirigeaient tout droit. Parvenus à la ferme, quelques-uns descendirent de cheval et les autres restèrent en selle, indiquant ainsi que leur visite serait courte. Ils tinrent conseil : il les entendit en effet discuter avec animation dans la langue odieuse de l'envahisseur. Le temps passait et ils semblaient incapables de prendre un parti. Le jeune éclaireur glissa sa carabine dans sa botte, sauta sur son cheval et attendit impatiemment, tenant en équilibre sur le pommeau de sa selle son sac de pommes.

Des pas s'approchèrent. Alors il piqua si violemment ses éperons dans les flancs de son bai que celui-ci en gémit de douleur et bondit en avant. Au coin de la grange, il vit l'intrus – un gamin de dix-huit à vingt ans tout au plus, presque un enfant en uniforme – se jeter en arrière pour éviter d'être écrasé. En même temps, dans un écart de son cheval, le cavalier aperçut les soldats qui entouraient la ferme : alertés, plusieurs avaient sauté à bas de leurs chevaux et épaulaient leurs fusils. Il passa devant la porte de la cuisine et devant les corps desséchés se balançant à l'ombre, obligeant ainsi ses ennemis à contourner au trot le devant de la maison. Un coup de feu claqua, puis un second, mais il courait à bride abattue, penché en avant et aplati sur sa selle,

agrippant d'une main son sac de pommes, et de l'autre guidant sa bête.

La barre supérieure de la clôture mesurait 1,30 m de haut ; mais il connaissait son bai et il la franchit d'un bond, dans une galopade furieuse qui fut saluée de plusieurs balles perdues. Huit cents mètres le séparaient des bois, et le cheval s'en rapprochait en rapides foulées. À présent, tous les hommes tiraient et si vite que les coups de feu se confondaient en une véritable décharge. Une balle troua sa coiffure à son insu, mais une autre qui traversa son sac de pommes lui indiqua que le tir se précisait. Serrant les dents, il se fit de plus en plus petit, lorsqu'une troisième balle, ricochant contre une pierre entre les jambes de devant de son cheval, lui siffla à l'oreille.

La fusillade ralentit à mesure que les magasins se vidaient. Brusquement, elle cessa. Le jeune homme se crut sauvé. Il exultait. Il avait passé sans une égratignure à travers cet incroyable tir de barrage. Il jeta un coup d'œil derrière lui… En effet, ils avaient vidé leurs magasins ! Certains rechargeaient leurs armes ; d'autres couraient à leurs chevaux, derrière la maison ; deux, déjà montés, apparaissaient au coin de la ferme, en plein galop. Au même instant, il vit un homme (c'était, à n'en pas douter – il le reconnut – le gaillard à la barbe rousse) poser un genou à terre, abaisser son fusil et viser froidement, pour l'abattre à distance.

Le jeune éclaireur piqua sa bête d'un coup d'éperon et la fit dévier de sa course pour désaxer le tir, tout en s'inclinant bien bas sur sa selle. Mais le coup ne partit pas. À chaque foulée du cheval, les bois se rapprochaient. Encore deux cents pas…, et le coup ne partait toujours point…

Et alors, il entendit la détonation… Ce fut d'ailleurs la dernière chose qu'il entendit, car il était mort avant de s'abattre de tout son long dans la poussière. Ceux qui, de là-bas, autour de la ferme, assistèrent à cette chute, virent le corps rebondir à terre et les pommes rouges s'éparpiller tout autour de lui. Ils éclatèrent de rire au spectacle inattendu de cette écarlate éruption de fruits mûrs, et saluèrent de leurs applaudissements le beau coup du tireur à la barbe rousse.

# II

# LES TROIS MANCHOTS[2]

Un feu de campement brûlait joyeusement dans la clairière ; tout à côté, un homme à la mine réjouie, mais pourtant horrible à voir, était allongé. Cette clairière, au milieu d'un terrain boisé situé entre le remblai d'une voix ferrée et la berge d'un fleuve, tenait lieu de refuge aux vagabonds ou hobos. Mais l'homme n'appartenait point à cette corporation. Il était tombé si bas dans l'échelle sociale qu'un véritable hobo eût refusé de s'asseoir au même foyer que lui.

Cet individu représentait en effet un de ces êtres hybrides si dénués d'amour-propre que les injures n'exercent aucun effet sur eux, et si dépourvus de dignité qu'ils cherchent leur nourriture dans les boîtes à ordures.

De fait, celui-ci ne payait pas de mine. On lui eût donné aussi bien soixante ans que quatre-vingt-dix. Son accoutrement eût rebuté un chiffonnier. Près de lui, sur son pardessus en loques, s'étalait son barda : une boîte à conserves de tomates vide, noircie par la fumée, une vieille boîte à lait concentré toute bosselée, quelques rognures dans un morceau de papier brun et de toute évidence mendiées à une boucherie, une carotte en partie écrasée par une roue de voi-

---

[2] *The Princess*. – *Cosmopolitan,* juin 1918 – *The Red One*. Macmillan, octobre 1918.

ture, trois pommes de terre flétries et marquées de taches verdâtres et un gâteau, entamé d'une bouchée, ramassé dans le ruisseau, ainsi qu'en témoignaient des traces de boue.

Une végétation pileuse extraordinaire, d'un gris sale, à l'abandon depuis des années, poussait sur sa figure. Cette barbe hirsute devait être blanche de nature, mais on était au cœur de l'été et elle n'avait depuis longtemps reçu aucune averse. Le seul endroit visible du visage donnait l'impression qu'il avait, autrefois, subi l'explosion d'une grenade.

La blessure de son nez, maintenant cicatrisée, l'avait à tel point déformé, qu'on n'y voyait pas d'arête. En revanche, une narine de la dimension d'un pois regardait la terre tandis que l'autre, assez grande pour contenir un œuf de rouge-gorge, béait vers le ciel. Un œil de dimension normale, brun terne et tout embué, saillait comme prêt à jaillir de son orbite et, de sénilité peut-être, larmoyait sans cesse. L'autre, à peine plus large que celui d'un écureuil et aussi bizarrement luisant, s'enfonçait en oblique dans un sourcil broussailleux à l'arcade fracassée. Enfin, l'homme ne possédait plus qu'un bras.

Cependant, il semblait heureux. Quand, de sa main unique, il se grattait machinalement les côtes, sur son visage se reflétait une sorte de plaisir sensuel. Il déplaça ses rogatons, puis tira d'une poche intérieure une fiole à médicament pleine d'un liquide incolore. Il la contempla ; son œil brilla de plus belle et ses mouvements s'accélérèrent. Il prit la boîte à conserves, se leva, descendit le court sentier menant à la rivière et revint son récipient rempli d'une eau légèrement trouble. Ensuite, il mélangea dans la boîte à lait une partie d'eau et deux du contenu du flacon : c'était de l'alcool

de pharmacie à 9o°connu dans le monde du trimard sous le nom d'***alki***.

Un bruit de pas venant du côté de la route l'alarma. Vivement il posa la boîte à terre, entre ses jambes, et la couvrit de son chapeau.

Un autre individu, également déguenillé, sortit de l'ombre. Le nouveau venu était énorme et pouvait avoir cinquante ou soixante ans. Il débordait de graisse. Son nez bulbeux avait la grosseur et la forme d'un navet et ses yeux bleus ressortaient comme deux globes. En maints endroits, les coutures de ses nippes cédaient sous la poussée de son embonpoint. Ses mollets retombaient sur ses chevilles, car ses bottines élastiques distendues n'arrivaient plus à les contenir. Lui aussi n'avait qu'un bras. À son épaule, pendait un petit ballot mal ficelé et couvert de boue desséchée, souvenir de la dernière étape. Il avança avec prudence et circonspection. Rassuré par l'aspect inoffensif de l'homme assis auprès du feu, il se rapprocha de lui.

— Bonjour, grand-père, fit-il, en manière de salut et il s'arrêta, considérant la narine de l'autre visant le ciel. Dis donc, Barbe en Broussaille, comment t'y prends-tu donc pour empêcher la rosée de tomber dans ce nez-là ?

Barbe en Broussaille grommela, du fond de sa gorge, quelques mots indistincts et cracha dans le feu pour protester contre cette question incongrue.

— Par l'amour de Dieu, s'esclaffa le gros, si tu es pris sans pépin dans une averse, pour sûr que tu te noies, pas vrai ?

— La ferme, espèce d'enflé ! s'écria le barbu, excédé. Tes plaisanteries sont éculées, mon vieux. Les flics eux-mêmes me les servent.

— Mais que cela ne t'empêche pas de boire un coup, dit Boule de Graisse, s'adoucissant.

En même temps, de son unique main, il relâcha adroitement les nœuds coulants de son paquet.

Il en sortit une bouteille d'alki. Mais alarmé par un bruit de pas descendant le talus, il la plaça par terre entre ses jambes et la dissimula sous son chapeau.

Le nouveau venu se révéla non seulement un collègue de caste, mais encore un manchot. Son aspect était si rébarbatif que les salutations se bornèrent à un échange de grognements. Solidement charpenté, grand, d'une maigreur squelettique, allongeant un visage pareil à une tête de mort, c'était un monstre repoussant, digne du crayon de Gustave Doré. Sa bouche édentée, aux lèvres minces et sarcastiques, semblait une fente sous un grand nez en bec de vautour rejoignant presque le menton. Sa main décharnée et crochue ressemblait à une serre. Dans ses petits yeux gris, fixes et résolus, passait une lueur de cruauté. Sa présence vous glaçait. D'instinct, Barbe en Broussaille et Boule de Graisse se rapprochèrent l'un de l'autre. Discrètement, Barbe en Broussaille attira à portée de sa main un éclat de rocher de plusieurs livres en prévision de toute éventualité. Boule de Graisse s'empressa de l'imiter.

Tous deux demeurèrent assis, se léchant les lèvres, embarrassés comme des coupables sous les regards du troisième manchot qui les observait tour à tour.

— Peuh ! ricana l'homme, voyant leurs préparatifs de défense.

Aussitôt leurs mains se crispèrent sur leurs armes de troglodytes.

— Peuh ! répéta-t-il et sa griffe plongea avec précision dans une poche de sa veste. Eh bien, venez-y donc, espèces de lavettes ! Vous aurez affaire à moi !

Là-dessus, il tira de sa poche une barre de fer d'au moins six livres.

— Nous ne cherchons pas de noise, le Sécot, chevrota Boule de Graisse.

— Qui diable es-tu pour m'appeler le Sécot ? répliqua l'autre avec dédain.

— Moi ? Simplement Boule de Graisse, et comme je ne t'ai jamais vu jusqu'ici…

— Et celui-là ce doit être Barbe en Broussaille, avec sa trogne de pochard en goguette et son drôle de nez qui fait la cavalcade sur toute sa cafetière.

— Ça va, ça va, murmura le barbu, mal à l'aise. À mon âge, j'estime qu'un nom en vaut un autre. En tout cas, à force de me l'entendre répéter, je sais que sous l'averse il me faut un ***pépin,*** sans quoi je risque d'être noyé, et ainsi de suite.

— Je ne suis pas habitué à la société et je ne l'aime guère, grogna le Sécot. Alors, si vous voulez rester ici, tâchez de bien vous tenir, sinon…

Il pêcha dans sa poche un mégot de cigare vraisemblablement ramassé dans le ruisseau et se disposa à le chiquer. Mais, se ravisant, il jeta sur ses deux compagnons un regard farouche et déroula son ballot. Dans sa main apparut un flacon de pharmacie rempli d'alki.

— Eh bien, fit-il, hargneux. Il va encore falloir que je paye à boire à des déchets de votre espèce, au risque de me priver, moi qui meurs de soif !

Ses traits se radoucirent quand il vit ses deux compagnons soulever leurs chapeaux avec orgueil et exhiber leurs propres bouteilles d'alcool.

— Voilà de l'eau pour le coupage, annonça Barbe en Broussaille, tendant sa boîte de conserves. L'abreuvoir est plus haut, ajouta-t-il en manière d'excuse, mais il paraît que…

— Peuh ! interrompit le Sécot en se servant. J'ai bu quelquefois pire que cela.

Quand tout fut prêt et les boîtes d'alki en mains, ces trois ex-hommes marquèrent une hésitation comme au rappel d'une vieille coutume, puis manifestèrent un certain malaise.

Barbe en Broussaille le premier reprit son aplomb.

— Tel que vous me voyez, dit-il, je me suis assis à plus d'un fin gueuleton.

— Avec des couverts d'étain, ajouta malicieusement le Sécot.

— Avec de l'argenterie, corrigea l'autre.

Le Sécot tourna vers Boule de Graisse un regard interrogateur.

Boule de Graisse, d'un signe de tête, indiqua que lui aussi…

— Au bas bout de la table, insinua le Sécot.

— Aux places d'honneur, rectifia Boule de Graisse. Je m'y asseyais par droit de naissance. Je n'ai jamais voyagé en seconde classe. En première ou en dernière classe. Pas de milieu pour moi.

— Et toi ? demanda Barbe en Broussaille au Sécot.

— J'ai levé mon verre en l'honneur de la Reine, Dieu la bénisse ! répondit le Sécot, solennel.

— Dans l'office ? lui glissa Boule de Graisse.

Aussitôt, il saisit sa barre de fer et les autres leurs cailloux.

— Allons, ne nous énervons pas, conseilla Boule de Graisse, lâchant son arme. Nous ne sommes pas des ruffians, mais des gentlemen. Buvons donc en gentlemen.

— Que ce soit une vraie beuverie ! approuva Barbe en Broussaille.

— Grisons-nous, consentit le Sécot. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis l'époque où nous étions des gentilshommes, mais oublions la longue route parcourue et comportons-nous comme les gens de qualité que nous étions au temps de notre jeunesse.

Leur fiole vidée et quand tour à tour les trois compères en eurent tiré une seconde de dessous leurs guenilles, leur

cerveau s'éclaircit, mais ils n'échangèrent point, pour autant, leurs véritables noms. Pourtant leur vocabulaire devint plus châtié. Ils parlaient à présent un anglais correct et l'argot du trimard ne passait plus leurs lèvres.

— Je rends grâce à ma robuste constitution, expliqua Barbe en Broussaille. Peu d'hommes auraient pu supporter les épreuves que j'ai endurées. Jamais je ne me suis préoccupé de ma santé. Si toutes les théories des moralistes et des physiologues présentaient quelque vérité, je devrais depuis longtemps avoir disparu de la circulation. N'en va-t-il pas de même pour vous autres ? Nous voici, à un âge avancé, lampant comme des jeunes gens n'oseraient se le permettre, dormant à la belle étoile, à même le sol, jamais protégés du froid, de la pluie, de la tempête et ne craignant ni la pneumonie ni les rhumatismes qui enverraient à l'hôpital la moitié des jeunes d'aujourd'hui.

Il s'interrompit pour préparer une autre ration d'alki. Boule de Graisse en profita pour prendre la parole.

— Et nous ne nous sommes nullement ennuyés ! proclama-t-il. En ce qui concerne les femmes et le reste, dit-il en citant Kipling, « nous avons folâtré et nous avons erré… »

— En notre temps, compléta le Sécot.

— Sans doute, sans doute, appuya Boule de Graisse. Et des princesses nous ont aimés… du moins moi.

— Raconte-nous cela, fit Barbe en Broussaille. La nuit commence à peine : pourquoi n'évoquerions-nous pas nos séjours dans les palais de rois ?

Avec empressement Boule de Graisse s'éclaircit la voix et chercha un instant la meilleure manière de commencer son récit.

— Sachez que j'appartiens à une excellente famille. Percival Delaney ne passa pas inaperçu autrefois à Oxford, non pour ses succès scolaires, je l'avoue sans ambages, mais les joyeux drilles de cette époque-là, si tous ne sont pas morts, pourraient se souvenir de lui…

— Mes ancêtres ont débarqué avec Guillaume le Conquérant, interrompit Barbe en Broussaille en lui tendant la main, suivant le rite des présentations.

— Quel nom ? demanda Boule de Graisse.

— Delarouse. Chancey Delarouse. Ce nom en vaut bien un autre.

Ils se serrèrent la main et considérèrent le Sécot.

— Eh bien, puisque nous y sommes, l'invita Boule de Graisse.

— Bruce Cadogan Cavendish, grommela le Sécot. Continue, Percival, parle-nous de tes princesses et de tes palais.

— Ah ! j'étais un fameux luron, acquiesça Percival. J'ai fait les cent coups au pays et me suis diverti dans le monde entier. J'étais un beau spécimen d'homme, avant d'avoir perdu ma ligne – polo, steeple, boxe, lutte, natation, tels étaient mes sports préférés. J'ai gagné des médailles en Australie pour le dressage des chevaux ; je détenais plusieurs records de natation à partir du quart de mille. Les femmes se retournaient sur mon passage. Les femmes ! Dieu les bénisse !

Et Boule de Graisse, alias Percival Delaney, grotesque échantillon d'humanité, approcha sa main informe de ses lèvres épaisses et envoya un baiser sonore vers la voûte étoilée du ciel.

— Et la princesse, reprit-il, avec un nouveau baiser au firmament. Elle personnifiait, dans son sexe, ce que j'étais dans le mien. Elle était mon égale pour la fougue, le courage, la hardiesse, la témérité. Mon dieu ! Mon dieu ! Elle nageait comme une sirène, une ondine. Au point de vue du sang, je faisais auprès d'elle figure de parvenu. Sa lignée royale se perdait dans les brumes du passé.

« Elle n'appartenait pas à la race blanche. Sa peau était bronzée, ses yeux bruns avaient des reflets d'or ; sa chevelure d'un noir irisé de bleu lui tombait jusqu'aux genoux et présentait cette légère disposition à boucler qui confère tant de charme aux cheveux de la femme. Ceux de la princesse n'étaient pas crépus, pas plus d'ailleurs que ceux de toute son ascendance, car la princesse était une Polynésienne resplendissante, divinement belle.

Il interrompit de nouveau son discours pour envoyer un baiser au souvenir de la princesse et le Sécot, ou Bruce Cadogan Cavendish, en profita pour placer son mot :

— Peuh ! lança-t-il, tu ne t'es peut-être pas distingué dans tes études, mais tu as rapporté d'Oxford de jolies fleurs de rhétorique.

— Et dans les mers du Sud j'ai cueilli de bien plus beaux bouquets au vocabulaire de l'Amour, releva vivement Percival. Ceci se passait dans l'île de Talofa, poursuivit-il, autrement dit l'île d'Amour, apanage de la princesse. Le roi son père, déjà âgé, paralysé des jambes, passait ses journées et

la majeure partie des nuits assis sur des nattes à vider force bouteilles de gin, pour noyer son chagrin. Ma princesse représentait sa seule descendance, son frère ayant été perdu dans une tempête, alors qu'il revenait de Samoa. Mais en Polynésie, les femmes de sang royal possèdent, au même titre que les mâles, le droit de régner. De fait, c'est par la ligne féminine qu'ils suivent leur généalogie.

Chancey Delarouse et Bruce Cadogan Cavendish indiquèrent d'un geste qu'ils connaissaient cette particularité.

— Ah ! remarqua Percival, je m'aperçois que les mers du Sud vous sont familières à tous deux. Vous saurez donc apprécier tout le charme de ma princesse, la princesse Tui-nui, de Talofa, la princesse de l'île d'Amour.

Là-dessus, il envoya un baiser, lampa de sa boîte à lait condensé une copieuse gorgée d'alcool et dédia à sa dame un nouveau baiser.

— Mais, timide à l'extrême, si elle se plaisait en ma compagnie, elle ne s'approchait jamais assez de moi. Quand j'allongeais mon bras vers sa taille elle s'éloignait prestement. J'éprouvai les mille tourments, chers et délicieux, de l'affection sans retour ; cependant, cette véritable déesse de l'Amour me trouvait toujours docile et plein d'espoir.

— Comme il sait parler ! murmura à son voisin Bruce Cadogan Cavendish.

Mais Percival Delaney envoya, de ses doigts boudinés, un autre baiser vers le ciel nocturne et poursuivit d'une voix vibrante :

— Pas une torture, pas une mortification de mon extase qui ne me fût prodiguée par ma chère princesse. Elle me

conduisit par tous les cercles délicieux de l'enfer de l'homme aimant, que Dante n'a pas soupçonnés. Ah ! ces nuits languides des tropiques, au pied des palmiers, dans le murmure lointain et mélancolique du ressac, auprès de ma princesse rebelle à mes désirs, lançant son rire pareil au son de cordes d'argent frappées par des boutons de fleurs et que ma passion délirante n'arrivait pas à troubler !

« En luttant avec les champions de Talofa, je commençai d'attirer son attention et, par mes prouesses de nageur, j'éveillai son intérêt. Un exploit de natation me permit d'obtenir d'elle plus que des sourires de coquette et de timides retraites.

« Ce jour-là, nous péchions des seiches sur la côte – vous connaissez sans doute la manière de procéder : plongeant du haut de la falaise, par cinq ou six brasses de profondeur, nous explorions de nos bâtons les trous et crevasses du corail où se réfugient les seiches. À l'aide de ce bâton, long d'une trentaine de centimètres, pointu des deux bouts, et qu'on tient par le milieu, on taquine la seiche au repos jusqu'à ce qu'elle referme ses tentacules sur le poing, le bâton et le bras. À ce moment, elle est prise. Vous la ramenez à la surface, frappez sur sa tête qui forme le centre de son corps et vous la jetez dans le canot… Tel que vous me voyez, je pouvais réaliser pareilles prouesses !

Percival Delaney marqua une pause et une expression de crainte passa sur sa face lunaire à cette évocation de sa jeunesse.

— Eh bien, il m'est arrivé de sortir une pieuvre aux tentacules longs de 2,50 m et cela sous 15 mètres d'eau. Je pouvais rester immergé pendant quatre minutes. Une fois, je suis descendu, lesté d'un quartier de roc corallifère jusqu'à

35 mètres pour dégager une ancre faussée. Je n'hésitais pas à plonger par un saut périlleux en arrière, en touchant l'eau, les pieds les premiers, d'une hauteur de 26 mètres.

— En voilà assez ! Change de disque ! lui enjoignit Chancey Delarouse avec humeur. Parle-nous de la princesse. Cela seul peut réchauffer notre vieux sang. Il me semble que je la vois dans toute sa splendeur.

Percival exprima d'un baiser ce qu'il n'eût pu rendre par des mots.

— Une vraie sirène, je vous l'ai déjà dit. Elle a nagé pendant trente-six heures avant qu'on la retrouvât, un jour que son bateau avait chaviré dans une bourrasque. Je l'ai vu descendre à 30 mètres et ramener une huître perlière dans chaque main. Merveilleuse, voilà le vrai mot. Cette ondine était une femme ravissante, sublime. Il eût fallu un Phidias ou un Praxitèle pour immortaliser la splendeur de ses formes.

« Ce jour-là, nous pêchions les pieuvres sur la côte et j'étais fou d'amour pour elle. Nous plongions du bord de la grande pirogue et gagnions côte à côte les profondeurs liquides aux délicieuses colorations. Tandis que nous nagions, elle tournait les yeux vers moi, me tourmentant et m'affolant encore davantage. À un moment donné, perdant tout contrôle, je voulus la saisir, mais elle sut m'éviter. Toute joyeuse, elle s'enfuit en descendant plus bas. Je crus alors la tenir, car je me trouvais entre elle et la surface. Mais, de son bâton elle remua et souleva le sable de corail du fond de l'eau, procédé employé pour échapper aux requins. Elle troubla l'eau de telle façon que je ne pouvais plus la voir. Et quand je remontai, je la vis accrochée au bordage de la pirogue, riant de ma déconvenue.

« Je refusais d'accepter mon échec. Mais elle n'était pas princesse pour rien. Elle posa sa main sur mon bras, me contraignant à l'écouter et me proposa un jeu, un concours à qui capturerait le plus grand nombre de pieuvres.

L'enjeu consistait en baisers. Avec quelle ardeur j'effectuai ma première plongée !

« Je ne rapportai aucune pieuvre. Et plus jamais je n'ai tenté d'en prendre. Nous nagions à cinq brasses environ de profondeur et nous explorions le pied de la falaise, lorsque l'événement se produisit. Je venais de fouiller une cavité, vide du reste, lorsque je perçus ou pressentis une présence hostile. Je me retournai. La bête se tenait là, à mon côté, et ce n'était pas un simple marsouin. Long de 4 mètres au moins, avec ses yeux de chat, à la phosphorescence caractéristique, brillant comme des reflets d'étoiles, je le reconnus sans hésiter : un requin-tigre.

« Sur ma droite, à 3 mètres, la princesse tâtait de son bâton une fissure du corail et le requin fonçait sur elle. En un éclair, je compris la situation. Il fallait détourner d'elle le mangeur d'hommes.

« Tout à fait conscient du danger de mon acte, je lançai la pointe de mon bâton dans le côté du requin, à peu près comme on attirerait l'attention d'un ami qui passe auprès de vous en lui piquant l'index entre les côtes. Le mangeur d'hommes se tourna vers moi. Vous qui connaissez les mers du Sud, vous n'ignorez pas que le requin-tigre, pas plus que le grizzly à gueule chauve de l'Alaska, ne cède jamais la place. À plusieurs brasses au-dessous du niveau de la mer s'engageait le combat, si on peut donner ce nom à une lutte aussi inégale.

« La princesse ne s'était aperçue de rien. Elle arracha sa prise et remonta. Le squale m'assaillit. Je m'efforçai de l'écarter en appuyant les mains sur son museau au-dessus de sa gueule aux mille dents et ne réussis qu'à me faire acculer aux aspérités aiguës du rocher de corail. J'en porte encore les cicatrices.

« Chaque fois que je tentais de remonter, car je ne pouvais rester indéfiniment sous l'eau, il m'attaquait et je l'écartais, mes deux mains sur son museau. Je lui aurais même échappé sain et sauf, si ma main droite n'avait glissé. Elle s'enfonça dans sa gueule jusqu'au coude et ses mâchoires se refermèrent sur mon bras, juste au-dessous de l'articulation. Vous savez comment sont constituées les dents du requin ? Elles ne peuvent se desserrer que quand elles se sont rejointes. Ne parvenant pas à briser un gros os, elles glissèrent le long de mon avant-bras, arrachant la chair jusqu'à mon poignet : là, elles se rencontrèrent et ma main droite servit à le mettre en appétit.

« Pendant ce temps, j'avais lancé le pouce de ma main gauche dans une de ses orbites et j'en avais fait sauter l'œil. En vain. Excité par le goût de ma chair, le monstre s'élança vers mon moignon d'où le sang jaillissait. À cinq ou six reprises, je pus le détourner avec mon bras valide. Mais à la fin il saisit à nouveau mon pauvre bras mutilé et en racla la chair depuis l'épaule jusqu'au coude. Là ses dents se rejoignirent et il put disposer d'une seconde bouchée de ma personne. Mais entre-temps j'avais arraché son second œil.

Percival Delaney haussa les épaules et poursuivit.

— D'en haut, les occupants de la pirogue avaient suivi toute la scène et célébraient hautement mes louanges. On

chante encore mon exploit dans l'île d'Amour. Quant à la princesse…

Il marqua un arrêt, bref, mais expressif.

— La princesse devint mon épouse… Hélas ! trois fois hélas ! le tourniquet du temps et de la fortune, l'incertitude de la chance, l'apparition d'une canonnière française, la conquête d'un royaume insulaire en Océanie, aujourd'hui gouverné par un gendarme colonial, fils de paysans, illettré et…

Il termina son récit en cachant son visage dans l'ouverture aux dentelures rabattues de sa boîte à lait condensé et en versant dans son gosier, par lampées avides, le breuvage corrosif.

*

Après une pause convenable, Chancey Delarouse, surnommé Barbe en Broussaille, prit à son tour la parole.

— Loin de moi l'idée de me glorifier de ma naissance. Assis auprès de ce feu avec n'importe… n'importe quel compagnon de hasard, je puis dire que, moi aussi, je jouissais autrefois d'une situation enviable ! J'ajouterai que ce sont les chevaux, et une trop grande indulgence de la part de mes parents, qui m'ont exilé à travers le monde.

« Et j'ai usé et abusé impunément d'une santé de fer. Me voici, avec soixante-dix années derrière moi, et sur cette longue route j'ai vu tomber plus d'un jeune homme aussi audacieux que moi-même, mais incapable de tenir le train. J'ai connu le pire trop tôt et maintenant, trop vieux, je le connais encore. Mais il fut un temps, – hélas, trop court ! – où je pus apprécier le meilleur de la vie.

« Moi aussi, j'envoie un baiser à la princesse qui régna sur mon cœur : c'était une princesse authentique de Polynésie et qui vivait à une centaine de kilomètres, au sud-est de l'île d'Amour de Delaney. Les natifs de cette région des mers du Sud appelaient leur pays « l'île de Gaieté ». Mais le vrai nom que lui donnent ses peuplades indigènes peut se traduire en celui, plus juste et plus délicat, de l'« Île du Rire Paisible ». Sur les cartes, vous trouverez le nom de Manatomana que lui ont donné les vieux navigateurs. Les trafiquants qui infestent les mers l'appellent l'Éden sans Adam, et, autrefois, les missionnaires la baptisèrent la Manifestation divine, tant leur succès à convertir ses habitants s'était avéré éclatant. Pour moi, elle était et sera toujours un coin du Paradis.

« C'était mon paradis à moi, car ma princesse y habitait. Jean Asibeli Tungi en était roi. Indigène de race pure, il descendait de la plus ancienne et plus haute lignée de chef. On le connaissait aussi sous le nom de Jean l'Apostat, car il changea maintes fois de religion. D'abord converti au catholicisme, il renversa les idoles, rompit les tabous, renvoya les prêtres indigènes, en supprima quelques-uns et envoya à l'église tous ses sujets.

« Plus tard, il se prit d'affection pour les traitants qui avaient su lui donner le goût du champagne et il embarqua les prêtres catholiques pour la Nouvelle-Zélande. La plupart de ses sujets suivant toujours son exemple, il n'existe bientôt plus aucune religion dans l'île et ce fut l'époque de la Grande licence : dans toutes les mers du Sud, les missionnaires, parlant de son île au cours de leurs sermons, la flétrirent du nom de Babylone.

« Mais les traitants lui ayant détraqué l'estomac à force de champagne, au bout de quelques années, il se rallia à l'évangile prêché par les méthodistes, renvoya son peuple au temple, nettoya la côte de certains trafiquants et appliqua des règlements très sévères. Il interdit à ses sujets de fumer la pipe dehors le dimanche et condamna un des principaux d'entre eux à une amende de cent souverains d'or pour avoir fait laver le pont de sa goélette le jour du Sabbat.

« Ce fut l'époque des Lois bleues, mais peut-être semblèrent-elles trop rigoureuses au roi Jean lui-même. Un beau jour, il expédia les méthodistes, exila à Samoa plusieurs centaines de ses sujets coupables de leur rester fidèles, et s'empressa d'inventer une religion de son cru, où, suivant en cela les conseils d'un renégat des îles Fidji, lui-même représentait l'objet principal des dévotions. Cette situation dura cinq ans. Se lassa-t-il de son rôle de Divinité ou faut-il voir là le résultat de la fuite du Fidjien, emportant six mille livres du trésor royal ? Les Wesleyens de la seconde réforme le convertirent, lui et tout son royaume. Il nomme séance tenante l'aventureux missionnaire Wesleyen premier ministre. En fin de compte, le royaume du roi Jean se trouva boycotté par les trafiquants au point que ses revenus tombèrent à zéro, ses sujets furent ruinés et il devint impossible au monarque d'emprunter un shilling du plus puissant de ses chefs.

« En prenant de l'âge, il se montra philosophe, plein de tolérance, animé de l'esprit des ancêtres. Il expulsa les Wesleyens de la Seconde réforme, rappela les exilés de Samoa, invita dans l'île les trafiquants, organisa une fête d'amour et de réconciliation générale. Il proclama la liberté de conscience et la hausse des tarifs ; pour son compte, il revint aux croyances de ses pères, fit exhumer les idoles, réintégra dans

leurs charges quelques prêtres octogénaires et respecta les tabous.

« Tout cela enchantait les traitants et la prospérité régna de nouveau dans le pays. La plupart de ses sujets revinrent avec lui au culte des faux dieux. Cependant, de petits noyaux de catholiques, de méthodistes et de Wesleyens restèrent fidèles à leur foi et parvinrent à conserver quelques églises délabrées, très peu fréquentées. Mais le roi Jean ne s'intéressait pas à ces détails et pas davantage aux exploits des traitants le long de la côte. Tout lui semblait marcher à souhait, du moment que les impôts rentraient régulièrement. Même quand son épouse, la reine Mamare, décréta de devenir baptiste, et convoqua un missionnaire de cette religion, un petit homme maigre, d'esprit conciliant et affligé d'un pied bot, le roi ne souleva aucune objection. Il n'y mettait qu'une condition : ces vagues cultes devraient se pourvoir eux-mêmes, sans demander un sou aux coffres de l'État.

« Et maintenant les fils de mon récit convergent vers l'idéal des séductions féminines. Ma princesse…

Barbe en Brousasille se tut. Il posa avec soin sur le sol sa boîte à lait à moitié vide et avec laquelle il gesticulait distraitement, pour pouvoir, de sa main unique, envoyer vers le ciel un baiser sonore.

— Elle était la fille de la reine Mamare. Merveille féminine, elle semblait presque immatérielle, contrairement au type de la Diane polynésienne. Pure et éthérée, elle avait la modestie de la violette, la fragilité du lys et la clarté d'une étoile. Ses yeux, où brillait une tendre flamme, ressemblait à des asphodèles sur un champ d'azur. Elle était à la fois fleur, feu et rosée. Elle possédait le charme de la rose des montagnes et la douceur de la colombe. Aussi bonne que belle,

elle observait pieusement la foi maternelle, que professait Ebenezer Naismith, le missionnaire baptiste. Mais ne vous y trompez pas : elle n'était pas un pur esprit, mûr pour le sein d'Abraham ; c'était une vraie femme, exquise et délicieuse, sensible jusqu'à la moindre fibre de son être.

« Et moi ? Moi, j'étais un débauché de la côte. Le plus audacieux et le plus rusé des trafiquants ne m'arrivait pas à la cheville. Au poker, je ne craignais personne. Parmi les Blancs, les Bruns ou les Noirs, j'étais le seul qui osât se risquer à traverser la passe de Kuni-Kuni et j'avais accompli, par une nuit noire, au milieu des récifs, cette prouesse en pleine tempête. Enfin dans ce pays infesté de ruffians, ma réputation était la pire de toutes. Rien ne me retenait, ni les batailles, ni les jeux ; les capitaines marchands se plaisaient à amener, des recoins les plus mal famés du Pacifique, des prodiges pour me les opposer dans des beuveries où le vaincu devait rouler sous la table. Je me souviens d'un Écossais à l'estomac desséché, frais émoulu des Nouvelles-Hébrides. Ce fut une orgie mémorable, mais il en mourut. Nous le montâmes à bord, confit dans un fût de rhum, pour le réexpédier en son pays. Je vous offre là un échantillon de nos tours pendables sur la grève de Manatomana.

« Et, chose inouïe, ne m'avisai-je pas, certain jour, de porter les yeux sur la princesse et de m'éprendre d'elle ? Ce fut le coup de foudre. J'étais déjà fou, mais ma folie ne connut plus de bornes. Figurez-vous que je transformai mon existence du tout au tout. Songez au miracle que la contemplation d'une femme peut opérer sur l'âme d'un pécheur ! Aussi vrai que je vous parle je me réformai. Je fréquentai l'église. Tenez-vous bien : je me convertis. Je lavai ma conscience devant Dieu et m'abstins de porter les mains – j'en possédais deux alors – sur mes anciens camarades de la

grève quand ils se moquaient de ce qu'ils appelaient ma dernière lubie.

« Je me livrai, avec passion et sincérité, à une expérience religieuse qui m'a rendu depuis très tolérant. Je congédiai mon meilleur capitaine pour immoralité. J'en fis autant de mon chef cuisinier et cependant jamais meilleur maître queux n'était venu à Manatomana. Animé des mêmes principes, je me séparai de mon principal commis.

« Pour la première fois, mes goélettes emportèrent vers l'ouest des Bibles parmi leur cargaison. Je me construisis un petit bungalow d'ermite en haut de la ville dans une rue bordée de manguiers à proximité de la maisonnette habitée par Ebenezer Naismith. Je fis de lui mon camarade et mon ami et je trouvai en lui un véritable trésor de bonté et de douceur. C'était un homme dans toute l'acception du terme. Il mourut longtemps après, en homme : j'aimerais vous raconter son histoire si elle ne devait nous conduire trop loin.

« Ce fut la princesse, plutôt que le missionnaire, qui m'amena à manifester ma foi par de bonnes œuvres dont la plus marquante fut la construction de la nouvelle église, notre église.

« — Notre pauvre église ! » m'avait-elle dit un soir à l'issue de la prière en commun, une quinzaine de jours seulement après ma conversion. « Elle est si petite que le nombre de ses fidèles ne pourra jamais s'accroître. En outre, sa toiture laisse passer l'eau de pluie et menace de s'effondrer. Et le roi Jean, mon père, au cœur si dur, refuse de contribuer, même pour un penny, aux réparations, encore que son trésor soit prospère. Et Manatomana n'est pas pauvre du tout ! Ici, on gagne beaucoup d'argent et on en gaspille autant. Je le sais. À mes oreilles sont parvenus

maints racontars sur les extravagances auxquelles se livrent les gens de la baie. Il y a moins d'un mois, vous-même avez perdu aux cartes, en une seule nuit, une somme supérieure à celle qui suffirait à entretenir notre église pendant toute une année. »

« Je reconnus les faits, mais ajoutai que cela se passait avant que j'eusse reçu la révélation divine. Je lui affirmai que depuis lors je n'avais pas goûté à l'alcool, ni touché une carte et que j'allais sur-le-champ faire réparer le toit par des charpentiers chrétiens choisis par elle-même dans la communauté. Mais hantée par l'idée d'une grande renaissance religieuse que pourrait prêcher Ebenezer Naismith, elle se mit – chère sainte ! – à parler en ces termes d'une vaste église :

« — Vous êtes riche. Vous possédez de nombreuses goélettes et des comptoirs dans des îles lointaines : on m'a aussi parlé d'un contrat important signé par vous pour recruter de la main-d'œuvre noire destinée aux plantations allemandes d'Upolu. On prétend qu'avec Sweitzer vous êtes le marchand le plus opulent de l'endroit. Il me plairait de voir employer à la gloire de Dieu une partie de cette fortune. Ce serait une noble action et je serais fière de connaître l'homme qui l'accomplirait. »

« Je lui répondis qu'Ebenezer Naismith pourrait prêcher la renaissance et que je bâtirais une église suffisamment spacieuse pour abriter tous les néophytes.

« — Aussi grande que l'église catholique ! » demanda-t-elle.

Elle faisait allusion à la cathédrale construite à l'époque de la conversion de toute la population. Il s'agissait là d'un édifice superbe.

« Transporté par l'amour, je lui répondis que ma nouvelle église serait encore plus vaste.

« — Mais cela coûtera cher, ajoutai-je, et il faudra du temps pour gagner l'argent nécessaire.

« — Vous êtes très riche, à ce qu'on dit, vous possédez beaucoup plus d'argent que mon père le roi.

« — Je possède plus de crédit que lui, expliquai-je de mon mieux. Mais vous semblez ne rien entendre aux questions financières. Il faut des capitaux pour obtenir du crédit. Je me servirai donc des capitaux et du crédit dont je dispose pour réaliser une augmentation des deux et l'église sera édifiée. »

« Ô vertu du travail ! Quelle force tu représentes ! Quelle somme étonnante de temps un homme peut trouver lorsqu'il renonce à la débauche, au jeu et à toutes les distractions stériles ! Je ne gaspillai pas une seconde et remplis à moi seul la besogne d'une douzaine d'hommes. Je devins un entraîneur. Mes capitaines effectuèrent des tournées plus rapides que jamais et touchèrent des primes plus fortes, de même mes subrécargues, attentifs à ce que mes goélettes évitassent de s'attarder inutilement dans les ports. Je veillai à ce que mes instructions fussent suivies à la lettre.

« Et honnête ! Par Dieu je l'étais devenu au point d'en souffrir. Ma conscience se fit tellement exigeante que j'en vins à réviser mes comptes : je remboursai même à Sweitzer cinquante livres dont je l'avais frustré dans une affaire aux

îles Fidji, trois années auparavant… et avec les intérêts composés, par-dessus le marché.

« Je plantai de la canne à sucre et réalisai le premier essai de culture commerciale à Manatomana. Je fis venir de Malaïta, une des îles Salomon, des cargaisons de têtes crépues et bientôt j'eus douze cents indigènes employés sur mes plantations. J'envoyai une goélette jusqu'à Hawaï pour en ramener un broyeur à cannes et un Allemand qui se prétendait spécialiste en la partie. Il me demanda trois cents dollars par mois et je pris possession des appareils. Je les installai moi-même, avec l'aide de plusieurs mécaniciens recrutés dans le Queensland.

« J'avais un rival, un indigène pur sang nommé Motomoé, le plus grand des chefs et le plus proche parent du roi Jean. Ce superbe gaillard ne dissimula pas son antipathie envers moi lorsque je commençai de fréquenter les abords du palais. Il rechercha mes antécédents et fit circuler des histoires abominables sur mon compte. Le pis, c'est que la plupart d'entre elles étaient vraies. Il fit même exprès le voyage d'Apia pour découvrir de nouvelles infamies, comme s'il n'avait pu en recueillir à foison sans quitter Manatomana ! Il se moquait de ma ferveur religieuse, de mon assiduité aux offices et, par-dessus tout, de mes plantations. Il me provoqua au combat, mais je l'évitai. Il me menaça et j'appris à temps son intention de m'assommer. Vous comprenez, il aimait la princesse autant que moi, et ce n'est pas peu dire !

« Elle jouait du piano. Moi aussi, autrefois, mais je me gardai bien de le lui apprendre lorsque je l'eus entendue la première fois. La chère et douce enfant se croyait virtuose ! Vous connaissez le jeu mécanique des écolières… une…

deux… trois… teum… teum… teum… Le plus drôle de l'affaire, c'est que sa façon de jouer me semblait merveilleuse. Lorsque je l'écoutais, les portes du ciel s'ouvraient devant moi. Je me revois épuisé, à bout de forces, après une longue journée de travail. Allongé sur les nattes de la véranda du palais, je la regardais au piano et me plongeais dans une complète extase. L'orgueil qu'elle concevait de son talent était son seul travers et je l'en aimais davantage. Ce défaut la rapprochait de mon cœur. Rien qu'à l'entendre, j'étais transporté au septième ciel et ma lassitude disparaissait. J'éprouvais envers elle des sentiments purs comme la flamme, purs et immaculés comme l'amour divin. Dans mon imagination exaltée, je croyais que Dieu devait par maints côtés ressembler à ma belle princesse.

« C'est ainsi, Bruce Cadogan Cavendish. Riez à votre aise. Mais je l'affirme, l'amour n'est pas autre chose : c'est le sentiment le plus profond, le plus pur, le plus sublime jamais éprouvé par l'homme. J'en parle en connaissance de cause : j'ai passé par là.

Barbe en Broussaille, dont la prunelle d'écureuil brillait sous son sourcil épais, fit une longue pause pour avaler de sa boîte à lait une lampée calmante et s'en préparer une autre.

— Parlons maintenant de la canne à sucre, reprit-il en essuyant d'un revers de main sa prodigieuse barbe. Sous cette latitude, elle mûrissait en seize mois et le moulin fut prêt, mais de justesse, pour la broyer. Bien entendu, j'avais échelonné mes plantations de manière à pouvoir travailler régulièrement durant neuf mois tandis qu'on replantait et que les jeunes pousses prenaient de la vigueur.

« Dès les premiers jours, je fus en butte à de fâcheux ennuis. Tantôt une pièce du moulin, tantôt une autre se dé-

traquait. Le quatrième jour mon mécanicien, Ferguson, dut arrêter quelques heures pour régler la broyeuse. Je fis enduire les cylindres d'une couche de chaux par des nègres employés à apporter la canne, et je les envoyai aider les coupeurs. Je me trouvais donc seul à cet endroit quand Ferguson fit repartir la machine : au même instant, je découvris la défectuosité des rouleaux entraîneurs et je vis avancer tranquillement Motomoé, mon rival détesté. Vêtu à la dernière mode, il souriait d'un air dédaigneux en me voyant couvert de boue et de graisse et accoutré comme un terrassier. Ainsi que je l'ai dit, je venais de découvrir ce qui clochait dans les cylindres, grâce à la couche de chaux : ils n'étaient pas parallèles. À une extrémité, ils saisissaient bien la canne, mais à l'autre ils se trouvaient trop écartés. Je passai les doigts dans l'intervalle ; les longues cannelures saillantes des rouleaux ne les touchaient point : mais, soudain, elles se resserrèrent. Avec une force de tous les diables, le bout de mes doigts fut happé, entraîné et réduit en bouillie. Comme une tige de canne, je partais dans l'engrenage. Et rien à faire pour m'arrêter ! Dix mille chevaux n'auraient pu m'arracher en arrière. Pas de remède possible. Mais, bras, épaule, tête, poitrine, tout, jusqu'aux doigts de pied, devait y passer.

« Je souffrais à tel point que je ne sentais plus ma douleur. Indifférent, pourrais-je dire, je regardais se broyer ma main, phalange par phalange, jointure par jointure, mon poignet, mon avant-bras, le tout filant dans une succession lente mais inéluctable. Ô ! artificier anéanti par ton propre pétard ! Ô ! fabricant de sucre écrasé par ton propre moulin !

« Motomoé bondit vers moi et une expression d'angoisse remplaça son sourire. Mais le bon côté de la situation lui apparut soudain et il éclata de rire. Non ! je

n'attendais rien de lui ! N'avait-il pas cherché à m'assommer ? Et qu'aurait-il pu tenter, ne connaissant rien aux machines ?

« Je hurlai à Ferguson d'arrêter, mais le bruit couvrait ma voix. Pris jusqu'au coude, mon bras avançait régulièrement. Je ressentais maintenant des pincements lorsque certaines fibres se rompaient ou s'arrachaient. Cependant, à cet instant je m'étonnai que la souffrance ne fût pas plus aiguë.

« Motomoé fit alors un geste qui attira mon attention et il grommela tout haut, comme furieux contre lui-même : « Je suis un imbécile ! » Il avait ramassé un couteau à cannes – vous connaissez cet outil pesant comme une hache. Je lui sus gré par avance de mettre fin à mes souffrances. Je ne voyais aucune raison d'alimenter le moulin de ma propre personne : déjà mon bras se trouvait engagé à mi-chemin du coude à l'épaule et le mouvement continuait. Donc, plein de gratitude, je courbai la tête, attendant le coup de grâce.

« — Écarte ta tête de là, idiot ! » aboya-t-il.

« Alors, je compris son dessein et j'obéis. J'étais bien bâti et il fallut qu'il s'y reprît à deux fois ; mais il réussit à me couper le bras au niveau de l'épaule, puis il me tira en arrière et m'étendit sur les cannes.

« Oui, le sucre me rapporta d'énormes bénéfices. Je construisis pour la princesse l'église de son rêve et… elle m'épousa. »

Il étancha momentanément sa soif et conclut :

— Hélas ! tout cela est fini. À présent seul l'alcool peut encore me procurer un peu de joie. Mais j'ai vécu et j'envoie un baiser aux cendres de ma princesse bien-aimée. Depuis

de longues années, elle dort dans le grand mausolée du roi Jean, qui, par-delà le val de Manoma, regarde le drapeau étranger claquer sur le palais du gouvernement anglais.

*

Boule de Graisse leva vers lui sa petite boîte à lait en signe de sympathie et but à sa santé. De son œil dur et implacable, Bruce Cadogan Cavendish regardait fixement le feu. Il appartenait à ce genre d'hommes qui préfèrent boire seuls. Sur ses lèvres pincées errait une expression moqueuse que surprit le regard de Boule de Graisse. Et celui-ci, s'assurant au préalable de la proximité de son caillou, osa le défier.

— Eh bien et toi ? Bruce Cadogan Cavendish, à ton tour !

L'autre leva les yeux sur Boule de Graisse et celui-ci manifesta un certain malaise physique.

— Ma vie a été rude, proféra le Sécot d'un ton âpre. Que sais-je des épisodes de l'amour ?

— Un homme de ton acabit ne peut y avoir échappé, fit Boule de Graisse, flatteur…

— Et après ? gronda l'autre. Un gentleman ne se vante pas de ses conquêtes amoureuses.

— Allons, continue, insista Boule de Graisse.

— La nuit commence à peine. Il nous reste encore de quoi boire. Delarouse et moi avons fourni notre écot. Ce n'est pas souvent que trois compères de notre espèce ont l'occasion de faire un brin de conversation. Dans tes aven-

tures d'amour, il en existe au moins une dont tu puisses parler sans honte.

Bruce Cadogan Cavendish serra sa barre de fer et parut se demander si oui ou non il allait assommer son interlocuteur. Mais il poussa un soupir et fit disparaître son arme.

— Fort bien, puisque vous l'exigez, céda-t-il, avec une mauvaise grâce manifeste. Comme vous deux, j'ai possédé une remarquable constitution. Et maintenant encore je me fais fort de vous surpasser dans vos plus brillantes beuveries. Comme vous deux, mes origines n'ont rien de commun avec ma situation actuelle. Je porte la marque indiscutable de la noblesse et si l'un de vous ose ergoter sur ce point…

Sa main plongea dans sa poche, mais aucun de ses auditeurs ne souffla mot et ne parut même tenir compte de sa menace.

— Mon histoire se déroule à 1000 kilomètres à l'ouest de Manatomana, dans l'île de Tagalag, poursuivit-il, mais il semblait déçu de n'avoir pas provoqué de discussion. D'abord, que je vous explique ma présence à Tagalag. Pour des raisons que je m'abstiendrai d'exposer, à la suite de dégringolades que je ne décrirai point, je me trouvais dans la plénitude de ma virilité, et à la fleur de la perversité, capitaine et propriétaire d'une goélette. Je transportais de la main-d'œuvre noire du Pacifique Sud-Ouest et de la mer de Corail aux plantations d'Hawaï et aux mines de nitrate du Chili…

— C'est toi qui as nettoyé toute la population de… Boule de Graisse n'acheva point sa question. Déjà la main de Bruce Cadogan Cavendish filait vers sa poche et en ressortait brandissant la barre de métal.

— Continue, soupira Boule de Graisse. Je… je ne me rappelle plus du tout ce que j'allais dire.

— Cette route est semée d'îles sauvages, reprit l'orateur d'un air détaché. J'étais descendu à Taki-Tiki, un îlot rattaché administrativement aux Salomon, mais qui, du point de vue ethnographique, appartient à la fois à la Polynésie, à la Mélanésie et à la Micronésie, car toutes les races du Pacifique Sud y ont convergé, entraînées par les courants, et s'y sont croisées dans une surprenante et inextricable dégénérescence. La lie de ce qui a forme humaine, biologiquement parlant, se dépose à Taki-Tiki. Je connais ces déchets et je sais de quoi je parle.

« À cette époque, je péchais les perles et la ***bêche-de-mer,*** je troquais du fer feuillard et des hachettes contre du coprah et des noix d'ivoire, je vendais des nègres et me débrouillais assez bien. Même à Fidji, la vie était dure pour l'étranger et les chefs indigènes se repaissaient de cochon long, c'est-à-dire de chair humaine. À l'ouest, chez les petites négroïdes tous cannibales, les affaires marchaient et leur cagnotte représentait une valeur estimable.

— Leur cagnotte ? s'enquit Boule de Graisse.

Devant un geste irrité de l'autre, il ajouta :

— Tu comprends, je n'ai jamais visité les îles de l'ouest comme Delarouse et toi…

— Ce sont tous des chasseurs de têtes. Une tête représente une valeur, surtout celle d'un Blanc. Ils s'en servent pour orner les hangars à pirogues et les cases de leurs fétiches. Chaque village possède une cagnotte à laquelle chacun contribue. Elle appartient à qui ramène une tête de Blanc. S'il se passe longtemps avant qu'elle soit gagnée, elle

atteint des proportions surprenantes. J'en sais moi-même quelque chose. Un de mes seconds, un Hollandais, mourut à mon bord d'une crise de fièvre noire et je remportai moi-même une cagnotte. Voici comment. Nous nous trouvions alors à Lango-lui. Sans en souffler mot à quiconque, je réglai l'affaire avec Johnny, mon pilote, un Noir de Port Moresby. Il détacha la tête du cadavre, s'enfuit à terre au milieu de la nuit, tandis que je feignais de le poursuivre à coups de fusil, et il récolta la cagnotte en échange de la tête du second. Le lendemain, j'envoyai à terre une chaloupe avec deux autres pour l'escorter et je le ramenai avec son butin.

— Il était important ? demanda Barbe en Broussaille. J'ai entendu parler d'une cagnotte, à Orla, qui valait quatre-vingts livres.

— Celle-là, répondit le Sécot, se composait d'abord de quarante cochons gras, dont chacun valait une brasse d'excellente monnaie de coquillages et chaque ligature d'une brasse représente une guinée, au total deux cents dollars. Puis il y avait quatre-vingt-dix-huit brasses de monnaie de coquillages, soit environ cinq cents dollars.

« Je fis quatre parts, un quart à Johnny, un quart pour l'équipage, un quart à moi-même, comme armateur et l'autre à moi-même en qualité de capitaine. Johnny n'éleva aucune réclamation. De sa vie il n'avait possédé une telle fortune. Par-dessus le marché, je lui offris deux vieilles chemises du second. La tête de celui-ci doit encore à l'heure actuelle orner le hangar aux pirogues.

— Ce n'est pas là ce qu'on pourrait appeler une sépulture chrétienne ! déclara Barbe en Broussaille.

— Non, mais ce fut une sépulture lucrative, répliqua la Sécot. J'ai donné pour rien le reste du second à manger aux requins. Pensez-vous que j'allais les régaler avec une tête valant huit cents dollars ? C'eût été un gaspillage stupide et de la folie pure.

« En tout cas, on menait une drôle d'existence, là-bas, vers l'ouest. Je ne vous parlerai pas de mes difficultés à Taki-Tiki, mais j'en partis avec deux cents Noirs destinés aux plantations du Queensland : mes méthodes de recrutement me valurent d'être poursuivi dans le Pacifique par deux bateaux de guerre anglais. Je changeai alors de direction et courus à l'ouest, comptant me débarrasser du lot aux plantations espagnoles de Bangar.

« Saison du typhon. Je tombe en plein cyclone. Ma goélette, le ***Gai brouillard,*** m'avait semblé jusqu'alors construite à toute épreuve. Mais les vagues ! Elles brisèrent sa robuste membrure, déchaussèrent les mâts, réduisirent les cabines de pont en bois d'allumettes et arrachèrent les lisses. Le plus fort de l'ouragan passé, les madriers du pontage se mirent à filer. Nous parvînmes à réparer ce qui restait d'une chaloupe et à maintenir la goélette à flot en attendant que la mer se calmât suffisamment pour nous permettre de quitter le bord. Nous descendîmes la chaloupe en toute hâte. Le charpentier et moi, restés les derniers, nous dûmes sauter pour l'atteindre. Nous n'étions plus que quatre…

— Les nègres furent tous noyés ? demanda Barbe en Broussaille.

— Plusieurs nagèrent pendant un moment, répondit le Sécot. Mais je ne crois pas qu'ils aient atteint la terre, car il nous fallut dix jours avec le vent favorable la plupart du temps.

« Et que pensez-vous que nous ayons emporté ?

« Des caisses de gin en bouteilles carrées et des caisses de dynamite ! Tordant, hein ? Ce fut plus drôle par la suite. Il y avait bien encore un petit bidon d'eau, un peu de cheval salé, et quelques biscuits détrempés par l'eau de mer… bref, de quoi nous sustenter jusqu'à Tagalag.

« Or, Tagalag est l'île la plus déconcertante du monde. On peut la repérer à vingt milles de distance. C'est un cône volcanique qui surgit d'une mer profonde. Une énorme brèche dans la paroi de son cratère laisse pénétrer les flots et forme un port parfaitement abrité. Aucun être ne vit dans l'île. L'intérieur et l'extérieur du cratère sont trop escarpés. Pourtant à l'intérieur pousse une forêt de cocotiers. Et c'est tout, à part quelques insectes. Pas une bête à quatre pattes, pas même un rat : le plus curieux, c'est qu'avec tous ces arbres, on ne trouve pas même un crabe de cocotier. Les seuls animaux comestibles étaient de gras et superbes mulets, entrevus par bancs entiers dans le havre.

« Débarqués tous les quatre sur la petite grève, nous nous installâmes sous les cocotiers, avec de la dynamite et des flacons de gin comme provisions. N'est-ce pas comique ? Essayez, à l'occasion, d'un régime composé exclusivement de genièvre hollandais et de noix de coco : vous m'en direz des nouvelles. Si je ne suis pas aussi ferré que notre ami Chancey Delarouse en matière de religion, j'en possède du moins quelques idées fondamentales ; je me représente l'enfer comme un immense bois de cocotiers, pavé de caisses de gin et peuplé de marins naufragés. N'est-ce pas désopilant ? Le diable lui-même en rirait aux larmes. Ce régime de noix de coco ne favorisait point nos digestions. Lorsque la faim nous talonnait, nous recourions à une gor-

gée supplémentaire de gin. Au bout de deux semaines, Olaf, un matelot à tête carrée, conçut une idée grandiose. À ce moment il était ivre mort et nous n'en valions guère mieux. Il fixa une capsule et une courte mèche dans un rouleau de dynamite, puis se dirigea vers la chaloupe.

« Je crus vaguement qu'il voulait essayer de pêcher du poisson à la dynamite. Le soleil tapait dur et je restai étendu en lui souhaitant bonne chance.

« Environ une heure après son départ, nous entendîmes l'explosion. Mais l'homme ne revint pas. Nous attendîmes la fraîcheur du soir pour être fixés sur son sort. Le bateau était bien là, poussé au rivage par une brise favorable, mais pas d'Olaf. Jamais il ne reviendrait. Tremblant comme la feuille, nous remontâmes casser le cou à une autre bouteille.

« Le lendemain, le cuisinier déclara qu'il préférait essayer de prendre du poisson à la dynamite que de continuer ce régime de noix de coco. Nous lui préparâmes une cartouche et il se donna du courage en avalant une ou deux lampées de gin.

« Même programme que la veille. Au bout d'un instant, nous entendîmes l'explosion et au crépuscule nous descendîmes au bateau sur lequel nous pûmes recueillir suffisamment du camarade pour donner prétexte à un enterrement.

« Le charpentier et moi tînmes bon deux jours ; nous tirâmes ensuite à la courte paille et il se trouva désigné par le sort. Nous nous séparâmes en échangeant des injures : il prétendait emporter une bouteille pour se rafraîchir en route et je m'élevais contre ce gaspillage de notre boisson. Du reste, il en tenait déjà plus que son compte et il s'éloigna.

« Même histoire que pour les deux autres, à la différence qu'il ne resta pas mal de morceaux à enterrer, car le charpentier n'avait employé que la moitié d'un bâton de dynamite.

« Je remis ma propre expérience au lendemain, c'est-à-dire lorsque, une fois remonté, j'eus acquis assez de courage pour toucher à l'explosif. Je ne pris que le tiers d'une baguette, avec une mèche courte dont je fendis l'extrémité pour y insérer la tête d'une allumette, améliorant ainsi les méthodes de mes prédécesseurs. Sans l'allumette, leurs mèches étaient trop longues et quand ils repéraient un banc de mulets, il leur fallait, avant de le lancer, garder à la main leur engin jusqu'à ce que la mèche fût presque entièrement brûlée. S'ils s'y prenaient trop tôt, elle s'éteignait au contact de l'eau et le bruit de la chute effrayait le poisson qui s'éloignait. Drôle de matière que la dynamite ! En tout cas, je tiens toujours ma méthode pour la plus sûre.

« Je n'avais pas ramé cinq minutes que je tombai sur un banc de gros mulets. Il me semblait déjà les sentir griller. Lorsque je me mis debout, une allumette entre les doigts, le bâton de dynamite dans l'autre main, mes genoux s'entrechoquaient. Était-ce l'effet du gin, de l'angoisse ou de la faiblesse née de la faim ou bien tout cela réuni ? Toujours est-il que je tremblais de tous mes membres. À deux reprises, j'essayai, en vain, d'allumer la mèche. Enfin, j'y parvins, j'entendis grésiller la tête d'allumette et je lâchai tout.

« J'ignore ce qu'ont fait les autres, mais je sais fort bien ce qui m'est advenu. J'ai sauté en l'air.

« Vous est-il jamais arrivé d'ôter la queue d'une fraise et de la porter à votre bouche, tandis que vous jetiez la fraise. Voilà ce qui m'est arrivé : j'ai lancé l'allumette dans l'eau et

j'ai gardé la dynamite à la main lorsqu'elle a explosé, mon bras a été arraché net…

Le Sécot prit la boîte à tomates pour couper son alcool et la trouva vide ; il se leva.

— Ha, ho ! dit-il dans un bâillement et il prit le sentier de la rivière.

De retour au bout de quelques minutes, il mélangea à son alcool l'eau limoneuse dans les proportions convenables, absorba une longue gorgée et considéra le feu d'un air chagrin et irrité.

— Oui, mais… hasarda Boule de Graisse, qu'est-il arrivé ensuite ?

— Ensuite ? dit le Sécot. Eh bien ! moi aussi, j'ai épousé la princesse.

— Mais voyons, tu restais le dernier et il n'y avait pas de princesse ! protesta Barbe en Broussaille.

Sa voix déclina et il se tut, mal à l'aise.

Impassible, le Sécot regardait fixement le feu.

Percival Delaney et Chancey Delarouse échangèrent un coup d'œil. Sans hâte, dans un silence impressionnant, chacun, de son bras unique, aida l'autre à rouler et à ficeler son barda. Et sans un mot, le baluchon à l'épaule, tous deux sortirent du halo de lumière émanant du foyer. En atteignant le haut du remblai de la voie ferrée, Barbe en Broussaille rompit le silence :

— Décidément, ce type-là n'est pas un gentleman, déclara-t-il.

— Tu as raison, il n'est pas de notre monde, acquiesça Boule de Graisse.

Glen Ellen, Californie,

26 septembre 1916.

# III

# TUER UN HOMME[3]

Bien que les lampes fussent en veilleuse, elle parcourait d'un œil familier ces immenses chambres et ces larges vestibules, cherchant vainement de pièce en pièce le volume de vers à demi terminé qu'elle avait égaré et dont elle venait de se souvenir.

Elle tourna le commutateur du salon et la lumière électrique révéla une jeune femme en négligé rose tendre, la gorge et les épaules noyées dans un flot de dentelle. Elle n'avait pas retiré ses bagues et sa chevelure roulait en boule d'or sur sa nuque. D'une beauté fine et délicate, avec un visage ovale, des lèvres pourpres et des joues légèrement rosées, elle avait des yeux changeants comme ceux d'un caméléon, des yeux capables de prendre, à volonté, un air d'innocence virginale ou des reflets tantôt durs, gris et froids, tantôt flamboyants et dominateurs.

Ayant éteint la lumière, elle sortit de la pièce, traversa l'antichambre et se dirigea vers la salle où, chaque matin, se réunissait la famille. Elle s'arrêta sur le seuil et prêta l'oreille. De l'autre côté lui parvenait, non un bruit, mais une impression de mouvement. Elle aurait juré n'avoir rien entendu et,

---

[3] *To Kill a man. – The Saturday Evening Post,* 10 décembre 1910 – *The Night Born.*

cependant, l'atmosphère de calme nocturne avait été troublée. Elle se demanda quel domestique pouvait bien rôder dans la maison à cette heure indue : ce n'était pas le maître d'hôtel, connu pour aimer se coucher tôt, sauf en des cas exceptionnels, ni la femme de chambre, à qui elle avait donné congé ce soir-là.

La porte de la salle à manger était fermée. Elle l'ouvrit et entra. Pourquoi ? Elle n'en savait trop rien. La pièce était plongée dans l'obscurité. Elle chercha à tâtons le bouton du commutateur et l'abaissa. La lumière jaillit… Elle fit un pas en arrière et poussa un cri, un simple : « Oh ! »

À quelques pas, aplati contre le mur, elle vit un homme braquant sur elle un revolver. Malgré le choc de la surprise, elle remarqua l'intrus, un individu de taille moyenne, grossièrement vêtu. Il avait l'œil brun et la peau bronzée par le soleil, semblait très maître de lui. Le revolver ne tremblait pas ; il demeurait pointé vers elle, en plein milieu du corps : au lieu de la viser à bras tendu, l'homme reposait son avant-bras sur sa hanche.

— Oh ! fit-elle. Excusez-moi ! Vous m'avez causé une telle frayeur ! Que voulez-vous !

— Sortir, répondit-il, un pli sarcastique aux lèvres. J'ai comme qui dirait perdu mon chemin dans ce sacré labyrinthe, et si vous voulez bien me montrer la porte, je ne demande qu'à déguerpir, sans tambour ni trompette.

— Mais, que faites-vous ici ? demanda-t-elle d'un ton sec, en personne habituée à commander.

— J'étais venu pour cambrioler, miss, voilà la vérité. Je furetais par ici pour voir ce que je pourrais ramasser. Je vous croyais absente, car je vous ai vue sortir en auto avec un

vieux… votre papa, sans doute ? Je suppose que vous êtes miss Setliffe ?

Mme Setliffe, percevant l'erreur, apprécia le naïf compliment et résolut de ne pas détromper le voleur.

— Comment savez-vous que je suis miss Setliffe ? demanda-t-elle.

— Dame ! cette maison est bien celle du vieux Setliffe, n'est-ce pas ?

Elle fit un signe approbatif.

— Je ne lui connaissais pas de fille, mais j'imagine que c'est à miss Setliffe que j'ai l'honneur de parler… À présent, miss, si ça ne vous dérange pas trop, vous seriez bien aimable de m'indiquer la sortie.

— Et pourquoi donc ? N'êtes-vous pas un voleur ? Un vulgaire cambrioleur ?

— Si j'étais plus vieux dans la partie, riposta-t-il, je ferais la cueillette de ces bagues que vous portez là au doigt, au lieu de me confondre en galanteries. J'étais venu ici pour me requinquer un peu aux frais du vieux Setliffe, non pour dépouiller une femme. Laissez-moi passer, je retrouverai bien mon chemin tout seul.

La fine Mme Setliffe comprit qu'elle avait peu à redouter d'un tel homme ; ce n'était pas un criminel endurci, elle en avait la certitude, ni un citadin : sa façon de parler évoquait un air plus pur et plus calme que celui des villes, l'air des grands espaces… Elle le sentait et cela piquait sa curiosité :

— Supposez que je crie, que j'appelle au secours ?… Vous ne tireriez pas sur moi… une femme ?

Elle remarqua de l'embarras dans l'œil brun de l'homme. Il répondit lentement et en cherchant ses mots, comme s'il réfléchissait à la solution d'un problème difficile :

— En ce cas, force me serait de vous clore le bec et… de vous malmener un brin…

— Quoi !… Une femme ?

— Pas d'autre moyen, répondit-il, un pli dur au coin des lèvres… Vous n'êtes qu'une faible femme, j'en conviens, miss, mais je ne peux pourtant pas risquer la prison à cause de vous. Non, miss, n'y comptez pas ! Un de mes amis m'attend là-bas, dans l'Ouest ; il est dans de fichus draps, et j'ai promis de l'en tirer !…

Le pli dur s'accentua :

— J'ai idée, tout compte fait, que je pourrais vous faire taire sans trop de dommage.

— Jamais je ne me suis trouvée nez à nez avec un cambrioleur. Vous ne sauriez croire combien cela m'intéresse…

— Je ne suis pas un cambrioleur, miss… pas un vrai, du moins, s'empressa-t-il d'ajouter en voyant l'air sceptique ironiquement peint sur le visage de son interlocutrice… On ne me croirait pas, bien sûr, à me voir dans votre maison. Mais c'est la première fois que je tâte de ce métier-là. J'avais besoin d'argent ; il m'en fallait à tout prix. Et puis, je considère mon acte comme une espèce de reprise individuelle…

— Je ne saisis pas, dit-elle avec un sourire encourageant. Vous venez ici pour voler, et voler c'est prendre ce qui ne vous appartient pas.

— Oui et non, dans mon cas… À présent mieux vaut que je m'en aille !

Il fit un mouvement vers la porte de la salle à manger, mais la jeune femme lui barra le passage, interposant sa propre personne, qui était, ma foi, un charmant obstacle. La main de l'homme se leva comme pour l'empoigner, puis marqua une hésitation. De toute évidence, le charme féminin opérait sur lui.

— Là ! s'exclama-t-elle triomphalement. Je savais bien que vous n'oseriez pas ?

La gêne de l'homme était de plus en plus visible :

— Je n'ai jamais porté la main sur une femme, fit-il en guise d'explication. Il me coûte de commencer, mais au moindre cri de votre part, je ne réponds plus de moi !

— Voulez-vous rester encore quelques minutes ? dit-elle aimablement. Si vous saviez à quel point vous m'intéressez ! J'aimerais que vous m'expliquiez ce que vous entendez par cambrioler pour exercer une reprise individuelle ?

Il lui jeta un regard admiratif :

— Tiens ! Je croyais que les femmes craignaient les voleurs ! Vous êtes certainement une exception.

Elle eut un rire plein de gaieté :

— Il y a voleurs et voleurs, n'est-ce pas ? Je n'ai pas peur de vous parce que je suis convaincue que vous ne feriez pas de mal à une femme. Eh bien ! bavardons un peu ! Personne ne nous dérangera. Je suis toute seule : mon… père a pris le train du soir pour New York ; les domestiques dorment tous. Je voudrais bien vous offrir une collation – les

femmes, vous ne l'ignorez pas, préparent toujours des soupers de minuit à l'intention des cambrioleurs éventuels ; du moins cela se passe ainsi dans les romans des magazines – mais je ne sais où trouver des aliments. Désirez-vous boire quelque chose ?

Il hésitait, interdit, mais elle lisait dans ses yeux une admiration croissante.

— Auriez-vous peur ? demanda-t-elle. Je ne vous empoisonnerai pas, je vous le promets. Je boirai même avec vous pour vous montrer qu'il n'y a pas de danger.

— Vous êtes une vraie boîte à surprises, ma parole ! s'exclama-t-il, abaissant pour la première fois son arme. Qu'on ne me dise plus après cela que les femmes de la ville sont des froussardes ! Vous ne l'êtes guère, vous… un petit bout de femme. Vous avez du cran, il n'y a pas d'erreur ! Et sans méfiance, par-dessus le marché ! Je ne connais pas beaucoup de femmes, ni même d'hommes, qui afficheraient autant de crânerie devant un type tenant un revolver au poing !…

Elle sourit, flattée du compliment, et la sincérité se reflétait sur son visage lorsqu'elle ajouta :

— Votre mine m'inspire confiance. Vous paraissez trop honnête pour un voleur. Renoncez à ce petit jeu-là. Si la malchance vous poursuit, cherchez du travail… Allons, débarrassez-vous de ce revolver et examinons ensemble la situation. Ce qu'il vous faut, c'est un emploi.

— Je n'en trouverai point par ici ! fit-il amèrement. Je me suis usé les guibolles à solliciter de l'ouvrage. Ah ! je n'ai pas toujours été comme ça !… Si vous aviez vu quel gaillard j'étais avant… avant de courir après du boulot !…

Le rire gai dont elle salua ces paroles fit visiblement plaisir à l'homme. Profitant de cet avantage, elle s'écarta de la porte et marcha droit au buffet :

— Venez, contez-moi tout cela pendant que vous boirez un rafraîchissement. Que voulez-vous ? Du whisky ?

— Oui, miss, dit-il en la suivant, mais sans lâcher son revolver et tout en jetant, à la dérobée, des regards méfiants sur la porte restée grande ouverte.

Elle emplit un verre et le lui tendit :

— Je vous ai promis de boire avec vous, dit-elle avec une certaine hésitation, mais je n'aime pas le whisky, je… je préfère le sherry.

Là-dessus, elle souleva la bouteille comme pour quêter son acquiescement :

— Pour sûr, fit-il en approuvant de la tête. Le whisky est une boisson d'hommes, trop forte pour les femmes. Le vin leur convient mieux.

Elle éleva son verre à la hauteur du sien, une lueur sympathique dans les yeux :

— À votre santé. Puissiez-vous trouver un bon emploi !

Elle s'interrompit net devant l'expression de surprise et de dégoût de l'homme ; il écarta de ses lèvres, en faisant la grimace, son verre auquel il avait à peine touché :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec inquiétude. Vous n'aimez pas le whisky ? Me serais-je trompée ?…

— C'est du drôle de whisky, pour sûr. Il a un goût de brûlé et de fumée.

— Que je suis donc stupide ! Je vous ai donné de l'écossais. Bien entendu, vous êtes habitué à l'eau-de-vie de seigle… Attendez ! Je vais vous verser un autre verre !

Elle témoigna d'une sollicitude presque maternelle en lui changeant son verre. Elle chercha la bonne bouteille, qu'elle finit par trouver :

— Eh bien ! Est-il meilleur, celui-ci ?

— Oui, miss. Il ne sent pas la fumée. Voilà qui réconforte ! Je n'ai rien bu de pareil de toute une semaine ! Ça coule, c'est un vrai velours. Ça n'est pas fabriqué avec des produits chimiques !

— Avez-vous un faible pour la boisson ? fit-elle d'un ton mi-interrogateur, mi-défiant.

— Non, miss, pour ainsi dire pas. Je lève bien le coude, par-ci par-là, les jours de bombe, mais pas souvent. Il y a des moments, vous savez, où un bon coup vous remet d'aplomb, comme celui-ci, par exemple ! Maintenant, miss, en vous remerciant bien de votre amabilité, permettez-moi de vous dire adieu…

Cependant, M^me^ Setliffe ne tenait pas à laisser échapper son cambrioleur. Elle était trop femme de tête pour tomber dans le romanesque, mais la situation actuelle présentait un piquant d'aventure qui la ravissait. D'autre part, elle savait ne courir aucun danger : l'homme, malgré sa forte mâchoire et son air d'assurance, se montrait tout à fait docile et maniable. Et en son esprit surgissait la pensée d'un auditoire d'amis admiratifs. Quel dommage qu'ils ne pussent la voir en ce moment !

— Vous ne m'avez toujours pas encore expliqué, reprit-elle, comment, dans votre cas, cambrioler signifie purement et simplement faire de la reprise individuelle ! Venez vous asseoir à cette table, et contez-moi cela !

Elle s'arrangea de façon à gagner sa place habituelle et le fit asseoir en face d'elle. Toujours sur ses gardes, l'homme promenait autour de lui un œil furtif, qui se ramenait avec une pointe d'admiration sur ceux de la jeune femme, mais sans s'y attarder longuement.

Elle remarqua aussi que, tout en l'écoutant parler, il tendait l'oreille et guettait d'autres bruits que celui de sa voix.

Il ne perdait pas non plus de vue son revolver, posé entre eux deux, sur un coin de la table, la crosse à portée de sa main droite.

Il pénétrait dans un nouveau milieu, inconnu de lui. Cet homme du Far-West, rompu aux mystères de la forêt, aux ruses de l'embuscade, l'oreille et l'œil sans cesse alertés, ignorait que sous la table, contre le pied de son interlocutrice, se trouvait le bouton d'appel d'une sonnerie électrique. Jamais il n'eût soupçonné l'existence d'un dispositif aussi ingénieux ; aussi, de ce côté, toute sa ruse et sa vigilance ne lui servaient de rien.

— Voici la vérité, miss, commença-t-il en réponse à ses sollicitations. Le vieux Setliffe m'a roulé, un jour, dans une affaire. Le piège était grossier, mais j'ai donné en plein dedans. La malhonnêteté réussit toujours, et de façon légale, quand elle s'appuie sur une centaine de millions. Je ne veux pas geindre ni trop accabler votre papa ; il ne me connaît ni d'Ève ni d'Adam, et ne se doute probablement pas du tort

qu'il m'a causé. Il est trop haut placé, il brasse des millions et je suis trop insignifiant pour qu'il soupçonne même mon existence. C'est un spéculateur. Toutes sortes de spécialistes pensent, combinent et travaillent pour lui, certains d'entre eux, m'a-t-on assuré, touchent même des traitements supérieurs à celui du Président des États-Unis. Je ne suis qu'un des milliers de pauvres bougres dupés par votre papa, voilà tout !

« Bref, je possédais une petite mine que j'exploitais avec une méchante machine hydraulique d'un cheval-vapeur. Quand la bande Setliffe bouleversa l'Idaho et réorganisa le trust des fonderies, lorsqu'elle mit le grappin sur toute la région et établit sa vaste installation hydraulique aux Pins-Jumeaux, je fus balayé du premier coup et perdis tout mon argent.

« Voilà pourquoi, ce soir, à bout de ressources et ayant un ami dans le besoin, j'ai fait un tour par ici pour reprendre ce qui me revient de droit.

— Supposé que toute cette histoire soit exacte, rien ne justifie le cambriolage, et vous ne pourriez invoquer cette excuse devant un tribunal.

— Je le sais bien, fit-il humblement. Ce qui est juste n'est pas toujours légal. Pour cette raison je me sens mal à l'aise, à bavarder ainsi avec vous autour de cette table. Non que je n'apprécie le plaisir de votre société, loin de là ! J'y suis très sensible, au contraire, mais je ne veux pas courir le risque de me faire prendre, voilà… Je sais trop ce que je récolterais dans cette ville-ci.

« Pas plus tard que la semaine dernière, un jeune type a ramassé cinquante ans de prison pour attaque à main armée,

dans la rue, d'un citoyen qui ne portait sur lui que deux dollars et quatre-vingt-cinq cents. J'ai lu son procès dans les journaux. Quand les temps sont durs et que le travail manque, les gens deviennent désespérés. Alors, ceux dont les richesses tentent les pauvres prennent peur et ne ménagent pas les délinquants. Si je suis pincé, il y a des chances que j'attrape dix ans. Voilà pourquoi je demande à m'en aller !

— Non. Attendez !

Elle l'arrêta d'un geste et retira en même temps son pied de dessus le bouton d'appel, qu'elle avait pressé par intermittence.

— Vous ne m'avez pas encore dit votre nom.

Il hésita :

— Appelez-moi Dave.

— Eh bien !… Dave, fit-elle avec un petit rire aimable, je veux faire quelque chose pour vous. Vous êtes jeune et sur le point de vous engager dans une mauvaise voie. Si vous commencez par prendre ce que vous estimez être votre dû, plus tard vous vous approprierez ce que vous saurez fort bien ne pas vous appartenir. Et vous n'ignorez certainement pas où conduit cette aventure. Nous allons, au lieu de cela, vous trouver un honnête emploi.

— Il me faut de l'argent, et tout de suite, répliqua-t-il d'un air têtu ; pas pour moi, mais pour cet ami dont je viens de vous parler. Il traverse une fichue passe, et c'est maintenant ou jamais le moment de l'en tirer.

— Je puis vous procurer une situation, reprit-elle promptement, et… Oui, c'est cela même !… Je vous prêterai

l'argent pour votre ami, et vous me le rembourserez petit à petit sur votre salaire.

— Trois cents dollars suffiraient, dit-il lentement, trois cents le sauveraient. Je m'userai, s'il le faut, les mains au travail pendant un an. Pour moi, je ne demande que mon entretien et quelques sous pour m'acheter des cigarettes !…

— Ah ! vous fumez !… Tiens, oui ! je n'y avais pas songé !

Là-dessus sa main s'allongea au-dessus du revolver et son index désigna les marques jaunes de nicotine que l'homme portait au bout des doigts. En même temps, elle mesura de l'œil la distance qui séparait de l'arme la main de Dave et la sienne propre, elle fut tentée de s'en emparer d'un mouvement brusque. Elle se croyait sûre de réussir son coup, mais une hésitation la retint, et elle retira sa main.

— Voulez-vous fumer ? lui demanda-t-elle.

— J'en meurs d'envie.

— Alors, ne vous gênez pas. J'aime l'odeur du tabac… du tabac de cigarettes, j'entends.

L'homme plongea sa main gauche dans la poche de sa veste, en tira quelques feuilles de papier à cigarettes, en transféra une à sa main droite, près du revolver ; puis, replongeant dans sa poche, il ramena une pincée de gros tabac brun qu'il déposa sur la feuille et, les deux mains au-dessus de son arme, il se mit à rouler une cigarette…

— À la façon dont vous couvez de l'œil ce revolver, on dirait que vous avez peur de moi, lui lança-t-elle ironiquement.

— Pas exactement, miss, mais, étant donné les circonstances, je me sens un peu timide.

— Pourtant, je n'ai pas eu peur de vous, moi !

— Vous n'avez rien à perdre !

— Si, ma vie ! riposta-t-elle.

— C'est vrai, se hâta-t-il d'admettre, et malgré tout vous n'avez pas eu la frousse ! Mon inquiétude est peut-être exagérée, après tout.

— Je m'en voudrais de vous faire le moindre mal, dit-elle. Tout en parlant, de sa mule elle chercha le bouton et pressa dessus.

En même temps une flamme de candeur et de sincérité éclairait son regard.

— Vous savez juger les hommes… et les femmes, je vois cela. Il n'est pas possible qu'au moment où j'essaie de vous détourner d'une existence criminelle et vous offre un travail honnête…

Tout contrit, il l'interrompit :

— Je vous demande pardon, miss, ma méfiance n'est guère aimable, en effet.

Là-dessus, après avoir allumé sa cigarette, il éloigna sa main de la table et la laissa retomber à son côté.

— Merci de votre confiance, lui souffla-t-elle tout doucement. Elle s'abstint résolument de regarder le revolver et pressa de plus belle le bouton de la sonnette sous son pied…

— À propos de ces trois cents dollars, reprit-il, je pourrais les envoyer là-bas par mandat télégraphique et je m'engagerais à travailler pendant un an pour leur remboursement et mon entretien !

— Vous gagnerez davantage ! Je vous promets au moins soixante-quinze dollars par mois. Vous y entendez-vous en chevaux ?

Les traits de l'homme s'éclairèrent et son regard s'alluma.

— Eh bien, vous travaillerez pour moi – ou pour mon père plutôt, mais c'est moi qui engage tous les domestiques. J'ai besoin d'un second cocher.

— Il me faudra revêtir une livrée ? interrompit-il, avec le sourire méprisant de l'homme du Far-West, de l'homme né avec la liberté dans le sang, pour la servitude.

Elle sourit d'un air indulgent.

— Évidemment, cela ne vous convient pas… Voyons… que je réfléchisse… Ah ! oui !… Pourriez-vous dresser et soigner des poneys ?

Il fit un signe affirmatif.

— Nous avons une ferme d'élevage où nous pourrions employer un homme comme vous. Cela vous plairait-il ?

— Si ça me plairait, miss ? À qui le dites-vous ! (Sa voix vibrait de gratitude et d'enthousiasme.) Envoyez-moi à votre ferme, et je m'y déniche de la besogne dès demain. Je vous fais cette promesse, miss : jamais vous ne regretterez d'avoir tendu la main à Hughie Luke quand il se trouvait dans l'embarras…

— Ne m'avez-vous pas dit que vous vous appeliez Dave ? fit-elle d'un ton de reproche…

— C'est vrai, miss, c'est vrai, et je vous en demande pardon, c'était une blague, Hughie Luke est mon vrai nom et si vous voulez me donner l'adresse de votre ferme et le prix du billet, je prends demain matin, le premier train.

Pendant toute cette conversation, la femme n'avait cessé d'appuyer du pied sur le bouton de la sonnette afin de donner l'alarme : trois appels courts et un long, deux courts et un long, puis cinq ; elle avait essayé de longues séries de sons courts et, à un moment donné, avait tenu le bouton abaissé trois bonnes minutes durant. Elle était partagée entre une sourde irritation contre son stupide maître d'hôtel au sommeil de plomb et le doute croissant que la sonnette fût en bon état…

— À la bonne heure ! Je suis heureuse que vous acceptiez, dit-elle. Nous nous entendrons ensuite sur les conditions. Attendez-moi. Tout d'abord, je monte là-haut chercher ma bourse.

Elle vit une lueur de doute flotter momentanément dans les yeux de l'homme et s'empressa d'ajouter :

— Ne vous fais-je pas confiance, moi, pour trois cents dollars ?

— Je vous crois, miss, dit-il galamment, mais pardonnez ma nervosité. Vous comprenez, c'est plus fort que moi…

— Alors ? Je monte ?…

Mais avant qu'elle reçut son acquiescement, un léger grincement lui parvint à l'oreille. Cette vibration à peine perceptible qu'elle n'eût pas entendue si elle n'avait pas tendu

l'oreille dans cette direction, provenait, elle le savait, de la porte ballante de l'office. Mais l'homme, lui aussi, avait entendu, et malgré tout son sang-froid il sursauta.

— Qu'est cela ? demanda-t-il ?

En guise de réponse, la jeune femme allongea la main gauche sur le revolver et le ramena vers elle. Son geste avait surpris l'homme, car presque au même instant la main de celui-ci s'abattit sur la table et se referma dans le vide, à l'endroit d'où venait de disparaître le revolver.

— Asseyez-vous ! ordonna-t-elle d'un ton sec, qu'il ne lui reconnaissait pas.

Il lui avait donné une leçon dont elle profitait. Au lieu de le viser à bras tendu, elle avait posé son avant-bras sur la table, le revolver braqué non sur la tête, mais sur la poitrine de l'homme. Celui-ci, qui la regardait froidement, tout en obéissant à ses ordres, comprit qu'il n'y avait aucun salut pour lui, à moins que le recul de la détente ne fît manquer le coup si elle tirait ; il vit aussi que ni le revolver ni la main qui le tenait ne tremblaient, et il n'ignorait pas le genre de blessure que laisseraient ces balles à pointe molle. Il ne quittait pas des yeux le chien qui s'était levé, contre la gâchette, sous la pression de l'index de la femme.

— Je tiens à vous avertir que la détente est extrêmement sensible. N'appuyez pas trop fort, sans quoi vous allez me faire dans la peau un trou de la grosseur d'une noix.

Elle détendit le chien qui s'abaissa en partie :

— Cela vaut mieux ainsi, fit-il en guise de commentaire. Je vous conseillerais même de l'abaisser tout à fait. Vous voyez comme il fonctionne aisément. Si vous voulez

l'essayer, un léger coup de doigt le fera remonter et redescendre. Alors, je plains votre beau parquet : cela fera du propre !

Il entendit une porte s'ouvrir derrière lui et quelqu'un pénétrer dans la pièce. Mais il ne tourna pas la tête. Il ne détachait pas le regard de celle qui lui faisait face. C'était une autre femme, d'une beauté toujours éblouissante, mais froide, impitoyable ; les yeux, comme le visage, étaient durs et reflétaient une lueur glaciale.

— Thomas, ordonna-t-elle à son domestique. Téléphonez à la police. Pourquoi avez-vous mis tant de temps à répondre ?

— Je suis descendu dès que j'ai entendu la sonnette, madame !

Le voleur n'avait pas détourné ses yeux de ceux de la femme. À la mention de la sonnette, elle vit un éclair de doute passer dans ses prunelles.

— Ne vaudrait-il pas mieux, madame, que je me munisse d'une arme et que j'éveille les domestiques ?

— Non, téléphonez à la police. Je peux tenir moi-même cet homme en respect. Allez ! et faites vite !

Le maître d'hôtel s'éloigna. Demeurés seuls, l'homme et la femme toujours assis se regardèrent dans le blanc des yeux. Pour elle, c'était une aventure dont elle savourait par anticipation tout le plaisir qu'elle en tirerait ; elle se représentait déjà le bruit que cette affaire provoquerait dans son cercle d'amis et les articles de la presse mondaine décrivant tout au long comment la belle Mme Setliffe avait, seule, arrêté

et livré à la police un voleur armé. Cette nouvelle, à coup sûr, ferait sensation.

— Quand vous serez sous les verrous, dit-elle posément, vous aurez tout loisir de méditer sur la folie de voler le bien d'autrui et de menacer une femme d'un revolver. Maintenant, répondez-moi franchement : cette histoire d'ami dans le besoin n'était qu'un mensonge, n'est-ce pas ?

L'homme ne répondit rien. Quoique son regard fût toujours rivé sur elle, il la considérait maintenant d'un œil vide. Un voile l'interceptait à ses yeux, il entrevoyait tout là-bas les vastes espaces ensoleillés du Far-West, les immenses solitudes dont les habitants, hommes et femmes, étaient plus nobles que ces fantoches des maudites – trois fois maudites – villes de l'Est…

— Eh bien ! Vous êtes muet à présent ? Vous ne me demandez plus de vous lâcher ?

— Je pourrais, répondit-il en passant sa langue sur ses lèvres sèches, je pourrais implorer ma liberté si…

— Si quoi ? interrompit-elle d'un ton péremptoire.

— Je cherchais un mot, et vous venez de me le rappeler. Comme je le disais donc, je réclamerais volontiers ma liberté si j'avais affaire à une femme ayant le moindre sens moral…

Elle avait pâli :

— Prenez garde à vos paroles ! s'écria-t-elle d'un ton menaçant.

— Bah ! vous n'oserez pas me tuer ! Il faut que le monde soit bien bas pour laisser une créature comme vous s'y pavaner à son aise, mais il n'est pas encore assez vil pour vous

permettre impunément de me trouer la peau ! Vous êtes une mauvaise femme, mais trop lâche dans votre perversité même. Tuer un homme, ce n'est pas grand-chose, mais vous n'en avez pas le cran. Voilà où le bât vous blesse.

— Prenez garde à vos paroles, répéta-t-elle. Sinon, sachez-le, votre insolence vous coûtera cher. Selon votre attitude actuelle, vous vous en tirerez avec plus ou moins de prison, songez-y bien !…

Il feignit de ne pas avoir entendu et poursuivit :

— Je me demande ce que fabrique la Providence, là-haut ! À quoi pensait-elle en vous lâchant ainsi dans mes jambes ! Pourquoi – cela me dépasse –, pourquoi joue-t-elle d'aussi sales tours à la pauvre humanité ? À la place du bon Dieu… moi…

L'apparition du maître d'hôtel interrompit cette harangue…

— Le téléphone doit être détraqué, madame, annonça-t-il. Un court-circuit, un fil cassé, ou quelque chose de ce genre, car je ne peux obtenir le central.

— Appelez un des domestiques, lui ordonna-t-elle. Envoyez-le chercher un agent et revenez aussitôt ici !

L'homme et la femme se retrouvèrent en tête à tête.

— Me permettrez-vous une question, madame ? dit l'homme. Ce larbin a parlé d'une sonnette. Je vous épiais comme un chat ; je suis sûr que vous n'avez pas sonné. Me serais-je trompé ?

— La sonnette est sous la table, pauvre niais ! J'ai appuyé dessus avec mon pied.

— Merci, madame. À présent, je sais à quoi m'en tenir sur les gens de votre espèce. Je vous parlais franc et me fiais entièrement à vous. Pendant ce temps, vous me mentiez de façon éhontée.

Elle eut un rire moqueur :

— Continuez ! Dites ce qu'il vous plaira, vous m'intéressez !

— Ainsi, tirant parti des avantages réservés à votre sexe, vous feigniez d'apparaître à mes yeux l'image même de la bonté, alors que votre pied ne cessait de presser le bouton électrique sous la table ! Eh bien ! je vous le dis franchement et ce sera ma consolation, j'aime mieux être le pauvre Hughie Luke et faire dix ans de prison que d'être dans votre peau ! Madame, l'enfer regorge de femmes comme vous !

Il y eut un moment de silence. L'homme, qui ne la quittait pas des yeux, venait de prendre son parti.

— Continuez, insista-t-elle, je vous écoute ! Parlez !

— Eh bien ! madame, il me reste quelques mots à vous dire. Savez-vous ce que je vais faire ! Je vais me lever et sortir par cette porte. Je vous arracherais bien cette arme des mains, mais vous pourriez vous affoler et faire partir la détente. Gardez donc mon revolver ; il est excellent. Comme je viens de le dire, je vais sortir tout droit par cette porte. Et vous ne tirerez pas. Il faut du cran pour tuer un homme, et ce cran-là vous manque. Allons ! Êtes-vous prête ? Voyons un peu si vous oserez appuyer sur la détente. Je ne vous ferai aucun mal, je veux simplement franchir cette porte.

Les yeux toujours fixés sur elle. Il repoussa sa chaise et se mit lentement debout. La femme releva le chien à moitié :

— Pressez plus fort, lui conseilla-t-il. Il n'est qu'à demi levé. Continuez et tuez-moi. J'ai bien dit, tuez-moi, répandez ma cervelle sur votre parquet, ou trouez-moi la poitrine. C'est cela, tuez votre homme !

Le chien du revolver s'abaissa par petites secousses, mais tout doucement. L'homme tourna le dos et marcha à pas lents vers la porte. Elle maintint son revolver braqué sur lui. À deux reprises, le chien se releva à moitié de sa course et s'abaissa comme à regret.

Parvenu sur le seuil et au moment de le franchir, l'homme fit demi-tour. Un pli de dédain contractait sa lèvre. D'une voix basse, presque traînante, il articula un mot, rien qu'un mot, mais une basse injure, chargée de toute la quintessence du mépris et du dégoût.

Puis, tranquillement, il sortit.

# IV

# LES QUATRE SAMUEL[4]

Marguerite Hénan ne me produisit jamais une telle impression que le jour où je l'aperçus, par hasard, portant un sac de grain de cinquante kilos sur l'épaule ; elle avançait à pas menus, mais sûrs, de la charrette à l'écurie, et fit une pause pour reprendre haleine au pied de l'escalier menant au coffre à grain. Elle franchit les quatre marches raides l'une après l'autre, sans se presser, sans hésiter, avec une assurance qui m'enleva toute crainte de voir le sac échapper sous le double faix du grain et des années. Sa vieillesse manifeste m'avait poussé à m'arrêter près de la voiture pour la regarder faire.

Six fois elle accomplit le trajet de la charrette à l'écurie avec un plein sac sur le dos, sans paraître remarquer ma présence. La voiture vide, elle chercha des allumettes dans sa poche et se mit à tirer sur une courte pipe en terre, refoulant le tabac brûlant d'un pouce calleux et apparemment insensible.

Ses mains attiraient l'attention, musclées et déformées par la besogne, bordées de durillons, avec des ongles émoussés et brisés et, par endroits, des coupures et meur-

---

[4] *Samuel.* – ***The Bookman,*** mai 1913 – ***The Strength of the Strong***. Macmillan, mai 1914.

trissures guéries ou cicatrisées, comme on en voit communément chez les hommes adonnés à de rudes travaux. Sur leur revers saillissaient de grosses veines, indices éloquents de vieillesse et de fatigue. En les regardant j'avais peine à me les représenter comme appartenant à une femme jadis réputée comme la plus belle de l'île MacGill. Je n'appris ce détail que plus tard. Pour l'instant, j'ignorais son histoire et son identité.

Elle portait de lourds brodequins, déformés et durs comme du fer, où ses chevilles nues s'enfonçaient à chaque pas avec un bruit de ventouses. Sa taille informe et plate disparaissait sous une grosse chemise masculine et un jupon de flanelle jadis rouge, en loques. Mon attention fut arrêtée par le visage ridé, flétri, tanné par les intempéries, auréolé de cheveux gris en désordre. Ni mèches rebelles ni rides serrées ne pouvaient déparer le superbe dôme d'un front haut et large où rien ne suggérait la moindre anomalie.

Les joues creuses et le nez pincé s'accordaient mal avec la vivacité de ses yeux bleus : en dépit d'un lacis de rides qui d'ailleurs ne réussissait pas à les amoindrir, ils restaient clairs comme ceux d'une fillette – vifs et pénétrants, vous regardant avec une franchise et une tranquillité déconcertantes. Leur écartement était notable.

Heureux, dit-on, les gens dont les yeux sont séparés par la largeur d'un troisième : mais entre ceux de Marguerite Hénan il y avait bien place pour un œil et demi. Néanmoins la symétrie du visage était si parfaite que ce trait remarquable n'y produisait aucun effet anormal, et échappait même à la majorité des observateurs. La bouche informe et édentée, aux coins retombants, aux lèvres sèches et parcheminées, échappait cependant au ramollissement muscu-

laire si fréquent chez les personnes âgées. On aurait pu comparer ses lèvres à celles d'une momie, sans l'impression de fermeté inébranlable qu'elles produisaient : loin d'être atrophiées, elles semblaient au contraire tendues et durcies par une détermination à la fois musculaire et spirituelle. Là, et dans les yeux, résidait le secret de ce calme avec lequel elle transportait les sacs pesants sur les marches raides, sans hésitation ni faux pas.

— Vous faites un rude travail pour une femme de votre âge, risquai-je.

Elle posa sur moi son regard étrangement fixe. Sa pensée et sa parole trahissaient une lenteur voulue et une parfaite conviction que, l'éternité lui appartenant, elle n'avait nullement besoin de se presser. Je me sentis de nouveau troublé par cette assurance prodigieuse. Dans cette éternité bien à elle, le temps ne lui manquait pas pour poser les pieds bien à plat et se maintenir en parfait équilibre : il y avait place, en un mot, pour la certitude : et il n'y en avait aucune pour un faux pas, ni dans sa vie spirituelle ni dans ce débardage de sacs de cinquante kilos.

L'impression produite était fantastique. Un hasard des plus précaires venait de me mettre en présence d'un être dépassant mes propres conceptions de l'âme humaine, et plus je me renseignerais au cours des semaines suivantes sur le compte de Marguerite Hénan, plus elle me paraîtrait mystérieuse et lointaine, telle une inconnue tombée de quelque autre planète : nulle remarque, venant d'elle-même ou d'aucun des habitants de l'île, ne m'indiquerait quelles façons de vivre, quelles ardeurs sentimentales ou quelles contemplations philosophiques avaient pu modeler son être antérieur ou actuel.

— J'aurai soixante-douze ans le vendredi saint, d'aujourd'hui en quinze, dit-elle en réponse à ma question.

— Mais vous êtes un peu âgée pour accomplir ce travail d'homme, et même d'homme solide, insistai-je.

Elle parut se replonger dans son atmosphère d'éternité contemplative, et j'en fus affecté à tel point que je n'aurais pas été surpris de me réveiller un siècle ou deux plus tard pour entendre le commencement de sa réponse :

— Il faut que le travail se fasse, et je ne veux rien devoir à personne.

— Mais n'avez-vous pas d'enfants, ni de famille ?

— Oh si ! des quantités, mais ils ne jugent pas à propos de m'aider.

Elle tira quelques instants sur sa pipe, puis ajouta, en indiquant la maison d'un signe de tête :

— Je vis seule.

Je jetai un coup d'œil vers l'habitation spacieuse et couverte de chaume, la grande écurie et la vaste perspective de champs qui en dépendaient évidemment.

— C'est un beau morceau de terrain à cultiver vous-même.

— Oui, c'est un grand, soixante-dix acres. Cela suffisait à occuper mon vieux mari ainsi qu'un fils et un domestique, sans parler des aides engagés pour la moisson et d'une servante pour l'intérieur.

Elle grimpa dans la charrette, rassembla les rênes et me fouilla de son regard vif et perçant.

— Vous venez sans doute de l'autre côté de la mer, d'Amérique, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis Yankee.

— On ne doit pas rencontrer dans votre pays beaucoup d'indigènes de l'île MacGill ?

— Je ne me souviens pas d'en avoir vu un seul aux États-Unis.

Elle hocha la tête.

— Les gens d'ici sont attachés à leur pays, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne voyagent guère. Mais ils finissent par revenir à la maison, du moins ceux qui ne périssent pas en mer ou par les fièvres et autres maladies des contrées étrangères.

— Alors vos fils ont dû naviguer et revenir au pays ?

— Oh oui ! tous, excepté Samuel qui s'est noyé.

Quand elle prononça le nom de Samuel, je crus surprendre dans ses yeux une bizarre lueur, et, par une sorte de choc télépathique, deviner en elle une terrible tristesse, un immense regret. Il me sembla que tel était le secret de cette nature impénétrable, le contact instantané qui me laissait entrevoir ses profondeurs, le fil conducteur qui, si je le suivais jusqu'au bout, me permettrait de déchiffrer cette âme étrange. Je grillais d'envie de lui poser une question, mais elle la devança.

Elle fit claquer sa langue pour exciter le cheval, me lança un « Bonjour, monsieur ! » et la voiture s'éloigna.

....................

Les habitants de l'île MacGill sont des gens simples, rustiques, et je doute qu'il existe au monde une population plus sobre, économe et laborieuse. Quand on les rencontre à l'étranger – et pour les y rencontrer il faut les chercher sur mer – on ne les prendrait jamais pour des Irlandais. Ils prétendent l'être, et s'en vantent, parlant avec orgueil de l'Irlande du Nord et raillant leurs frères écossais. Cependant ils sont écossais, sans conteste : des Écossais transplantés depuis longtemps, à vrai dire, néanmoins écossais, avec mille traits communs, y compris leurs façons de s'exprimer et leur accent doucereux, que sans leur esprit de clan ils n'auraient jamais conservé jusqu'à ce jour.

Un bras de mer, large au plus d'un demi-mille, sépare l'île MacGill de la terre irlandaise. Une fois ce détroit franchi, on se trouve dans un pays tout différent, où prédomine l'influence écossaise. D'abord, les insulaires sont presbytériens. En constatant qu'il n'existe pas un seul cabaret dans cette île peuplée de sept mille âmes, on se fait une idée de la tempérance de sa population. Conformément aux vieilles coutumes, l'opinion publique et les ministres du culte y exercent une puissante autorité, tandis que les pères et mères y sont respectés et obéis comme en bien peu de coins du monde moderne. On n'y fait la cour que jusqu'à dix heures du soir, et jamais une jeune fille ne s'y promène avec un jeune homme à l'insu et sans le consentement de ses parents.

Les jeunes hommes s'en vont en mer et jettent leur gourme dans les ports de perdition, puis reviennent entre deux voyages se retremper dans la vieille et intense moralité. Ils courtisent jusqu'à dix heures, s'assoient le dimanche au pied du ministre et écoutent chez eux les principes sévères que les aînés leur prêchaient dans leur enfance. Les

femmes leur ont appris bien des choses aux quatre coins de la terre, à ces jeunes matelots ; néanmoins ils conservent leur sagesse avisée et ne ramènent jamais chez eux d'épouses étrangères. La seule et unique exception à cette règle était le cas du maître d'école, qui avait pris femme à un demi-mille de l'autre côté du détroit. On ne le lui pardonna jamais, et une ombre obscurcit le restant de ses jours. À sa mort, son épouse retraversa le bras de mer pour retourner dans sa famille, et la barre à senestre fut effacée de l'écu de l'île MacGill. En définitive, les matelots épousaient des filles de chez eux et devenaient des modèles de toutes les vertus dont s'honore cette terre fortunée.

L'île MacGill ne possède pas d'histoire et ne se glorifie d'aucun des événements consignés dans les chroniques. On n'y a jamais porté la cocarde verte, jamais entendu parler de conspirations de Fénians ni de troubles agraires. Une seule éviction s'y est produite : encore était-elle de caractère purement technique, un procès engagé sur avis de l'avoué du fermier. L'île MacGill demeure donc dépourvue d'annales. L'histoire l'a omise. Elle paye ses impôts, reconnaît ses maîtres couronnés et laisse le monde en paix. Le monde se compose de deux parties, l'île MacGill et le reste de la terre. Tout ce qui n'est pas l'île MacGill demeure étranger et barbare. Pour savoir à quoi s'en tenir, n'a-t-elle pas ses enfants matelots qui lui rapportent toutes les nouvelles du globe ?

Ce fut par le patron d'un vapeur de fortune, et en qualité de passager de Colombo à Rangoun, que j'entendis parler pour la première fois de l'île MacGill ; grâce à sa lettre de recommandation je pus me présenter dans la maison de Mme Ross, veuve d'un maître d'équipage. Elle vivait dans l'île

avec sa fille et pour le moment ses deux fils naviguaient en mer. M^me^ Ross ne prenait pas de pensionnaires, mais au vu de la lettre du capitaine Ross, elle consentit à me recevoir. Le soir de ma rencontre avec Marguerite Hénan, j'interrogeai M^me^ Ross à son sujet et compris tout de suite que j'étais tombé sur un véritable mystère.

Comme tous les habitants de l'île – je ne devais pas tarder à m'en apercevoir –, M^me^ Ross manifesta d'abord une sincère répugnance à discuter le cas de Marguerite Hénan. Cependant, ce soir-là même, j'appris que Marguerite Hénan passait jadis pour la plus belle femme de l'île. Fille d'un fermier à l'aise, elle avait épousé Thomas Hénan, un fermier également riche. À part les occupations ordinaires du ménage, elle n'était pas habituée à travailler, ni même, à la différence des autres femmes de l'île, à donner un coup de main au travail des champs.

— Mais où sont ses enfants ? demandai-je.

— Deux de ses fils, Jacques et Timothée, sont mariés et naviguent. La grande maison près du bureau de poste appartient à Jacques. Ses filles non mariées vivent avec celles qui le sont. Et les autres sont morts.

— Les quatre Samuel ! interrompit Clara avec une nuance de malice.

Clara était la fille de M^me^ Ross, une jeune et forte personne aux traits agréables, avec des yeux noirs d'une remarquable beauté.

— Il n'y a pas de quoi plaisanter, remontra sa mère.

— Les quatre Samuel ? demandai-je. Je ne comprends pas.

— Ses quatre fils qui sont morts.

— Et tous les quatre s'appelaient Samuel ?

— Oui.

— C'est étrange, remarquai-je dans le silence qui se prolongeait.

— Très étrange, confirma M^me^ Ross en s'activant au tricot posé sur ses genoux, un des innombrables vêtements de dessous qu'elle tricotait sans relâche pour les quartiers-maîtres, ses fils.

— Et les Samuel sont les seuls qui soient morts ? demandai-je dans un nouvel effort de curiosité.

— Les autres vivent encore. Une belle famille. Il n'y en avait pas de plus belle dans toute l'île. Et jamais plus beaux garçons n'en sont partis pour naviguer. Le ministre les citait comme modèles. Et jamais le moindre scandale n'a éclaboussé les filles.

— Mais comment se fait-il qu'elle se trouve seule dans sa vieillesse ? insistai-je. Pourquoi ses propres enfants ne s'occupent-ils pas d'elle ? Pourquoi cet isolement ? Ne vont-ils jamais la voir ni la soigner ?

— Jamais aucun d'eux n'y est allé depuis plus de vingt ans. C'est elle qui a attiré cette solitude sur sa tête. Elle les a chassés de la maison comme elle a chassé de la vie le vieux Tom Hénan, son défunt mari.

— La boisson ? hasardai-je.

M^me Ross secoua la tête avec dédain – comme si la boisson était une faiblesse au-dessous des âmes les moins fermes de l'île MacGill.

Un long silence suivit, durant lequel M^me Ross tricota plus résolument que jamais. Elle fit seulement un signe d'acquiescement lorsque l'amoureux de Clara, second à bord d'un des navires de la ligne Shire, vint chercher la jeune fille pour une promenade.

Je remarquai une demi-douzaine d'œufs d'autruche suspendus dans une encoignure comme une grappe de fruits monstrueux. Sur chaque coquille étaient peintes d'énormes vagues, invraisemblables, écumant au passage, de navires gréés de toutes pièces, dont la perfection technique rachetait le manque de perspective. Sur le manteau de la cheminée miroitaient deux grandes écailles jumelles d'huître perlière, ciselées par les mains patientes de forçats de la Nouvelle-Calédonie. Entre les deux se dressait un oiseau de paradis empaillé. Un peu partout dans la pièce étaient dispersés de magnifiques coquillages des mers du Sud, de délicates branches de corail sous globes, des sagaies de l'Afrique australe, des haches de pierre de la Nouvelle-Guinée, de grosses blagues à tabac de l'Alaska brodées de totems en perles, un boomerang australien, une demi-douzaine de navires en bouteilles, un bol de cannibales des Marquises, quelques fragiles boîtes de la Chine et des Indes orientales, incrustées de nacre et marquetées de bois précieux.

En regardant ces trésors rapportés par les fils de la maison, je réfléchissais au mystère de Marguerite Hénan, qui avait poussé son mari à la tombe et que ses enfants avaient abandonnée. Sinon à la boisson, à quoi attribuer cette décadence ? À quelque monstrueuse cruauté ? à quelque infidéli-

té retentissante ? ou à l'un de ces terribles crimes que commettent parfois ces paysans de l'ancien monde ?

Mais à mesure que je soumettais mes hypothèses à M^me Ross, elle hochait la tête.

— Vous n'y êtes pas, disait-elle. Marguerite fut bonne épouse et bonne mère, et je la crois incapable de faire du mal à une mouche. Elle a élevé sa famille dans la crainte du Seigneur et d'après les bons principes. L'ennui, c'est qu'elle devint lunatique… idiote.

Et pour me faire mieux comprendre, elle se tapota le front.

— Mais j'ai causé avec elle tantôt, objectai-je, et elle m'a produit l'effet d'une femme très sensée, et d'une lucidité remarquable pour son âge.

— Oui, tout ce que vous dites est vrai, continua-t-elle tranquillement. Mais ce n'est pas à cela que je fais allusion : je veux parler de sa mauvaise tête et de son obstination insensée. Il n'y a jamais eu au monde de femme plus entêtée. Et tout cela à cause du nom de Samuel, qui était celui de son plus jeune frère, celui, paraît-il, qu'elle aimait le mieux, et qui se suicida par la faute du ministre presbytérien qui avait omis de déclarer et de faire bénir l'église neuve à Dublin. C'était signe que le nom portait malheur, mais elle ne voulut pas l'admettre, et les gens jasèrent quand elle donna le nom de Samuel à son premier-né, celui qui mourut du croup. Et ne s'avisa-t-elle pas de redonner le nom au prochain ? Celui-ci périt à l'âge de trois ans, en tombant dans un baquet d'eau bouillante. Tout cela, vous dis-je, provient de son absurde entêtement.

« Il lui fallait un Samuel, et cette obstination causa la mort de ses quatre fils. Après le décès du premier, la mère de Marguerite ne s'était-elle pas agenouillée dans la poussière à ses pieds, la suppliant de ne pas donner ce nom de Samuel à son prochain enfant ? Mais pas moyen de la détourner de sa résolution ! Marguerite Hénan n'en a jamais fait qu'à sa façon, et ne s'est jamais montrée aussi obstinée qu'à propos de ce nom de Samuel.

« Elle raffolait positivement de ce nom-là. Le croiriez-vous. Tous ses voisins et même ses parents et alliés, sauf ceux qui habitaient avec elle, se levèrent et sortirent au moment du baptême du second… celui qui fut ébouillanté, – à l'instant où le ministre, ayant demandé quel serait le nom de l'enfant, elle répondit : Samuel. Ils se levèrent et quittèrent la maison. Et sur le seuil, Fannie, sa tante maternelle, se retourna et dit de façon à être entendue de tout le monde : « Pourquoi donc veut-elle assassiner ce pauvre gosse ? » Le ministre, n'en perdit pas une parole, et cela ne lui fit pas plaisir. Mais, comme il le dit plus tard à mon Carry, qu'y pouvait-il faire ? Tel était le désir de cette femme, et il n'y a pas de loi pour empêcher une femme de donner à son enfant le nom qui lui plaît.

« Il y eut donc un troisième Samuel. Et quand il eut péri en mer au large du cap de Bonne-Espérance, ne viola-t-elle pas toutes les lois de la nature en mettant au monde un quatrième fils ? Elle avait quarante-sept ans, je vous le déclare : et à cet âge-là, elle eut un enfant ! Pensez donc, à quarante-sept ans ! Ce fut un scandale pur et simple !

…………………

De la bouche de Clara, le lendemain matin, j'appris l'histoire du frère préféré de Marguerite Hénan, et de-ci, de-

là, au cours de la semaine suivante, je reconstituai la tragique histoire de cette femme.

Samuel Dundee était le plus jeune de ses quatre frères, et au dire de Sarah, elle professait pour lui une véritable adoration. Il naviguait, en ce temps-là, comme patron d'un voilier de la ligne Banks ; et il épousa Agnès Hewitt. On dépeignait celle-ci comme un feu-follet, une mince créature aux traits délicats, douée d'une organisation nerveuse des plus sensitives. Leur mariage avait été le premier qui fût célébré dans l'église « neuve » et après une lune de miel de deux semaines, Samuel embrassa sa femme et alla prendre le commandement du ***Loughhank,*** un quatre-mâts-barque.

Ce fut au sujet de cette église « neuve » que le ministre commit une bévue : il n'en était pas seul responsable, comme me l'expliqua plus tard un des anciens : la responsabilité en fut répartie sur tout le presbytère de Goughleen, qui comprenait une quinzaine d'églises dans l'île et sur la grande terre. La vieille église, ne pouvant plus être réparée, avait été démolie, et la nouvelle fut construite sur les mêmes fondations. Le ministre et le chef du presbytère, assimilant ces fondations à une carène de navire, ne conçurent même pas l'idée que l'église neuve pût être considérée légalement comme différente de l'ancienne.

— Trois couples y furent mariés au cours de la première semaine, dit Clara ; Samuel Dundee et Agnès Hewit les premiers, puis, le lendemain, Albert Mahan et Minnie Duncan ; et, à la fin de la semaine, Eddie Troy et Flow MackIntosh. Les trois hommes étaient marins, et au bout de six semaines, ils avaient tous rejoint leurs navires et étaient partis en mer, sans se douter le moins du monde de leur fausse position.

Le démon de la perversité dut se pâmer de rire devant la situation. Tout concourait à la corser. Les mariages avaient été célébrés dans la première semaine de mai, et ce fut seulement au bout de trois mois que le ministre, conformément à la loi, adressa son rapport trimestriel aux autorités civiles de Dublin. Il reçut une prompte réponse l'avertissant que son église ne possédait pas d'existence légale, dès lors qu'elle n'était pas déclarée selon la loi. Naturellement le pasteur s'empressa de remplir cette formalité. Mais on ne pouvait raccommoder les mariages avec la même facilité. Les trois marins voguaient en mer et, bref, leurs femmes n'étaient pas leurs épouses.

— Mais le ministre ne voulait pas alarmer les gens, dit Clara. Il resta coi et attendit le retour des navigateurs. Il se trouvait par hasard à l'autre bout de l'île pour célébrer un baptême lorsque Albert Mahan rentra à l'improviste, son navire étant au bassin de Dublin. Neuf heures du soir sonnaient quand le ministre, en pantoufles et robe de chambre, apprit la nouvelle. Il se lève d'un bond, demande un cheval et une selle et court comme le vent à la recherche d'Albert Mahan. Celui-ci allait se mettre au lit et s'était déjà déchaussé d'un pied quand le pasteur arrive.

— Venez avec moi tous les deux ! crie le pasteur hors d'haleine. – Pour quoi faire, alors que je suis éreinté et en train de me coucher ? demande Albert. – Pour que je vous marie légalement, dit le ministre. Albert lui jette un regard sombre et s'écrie :

— Voyons, mon Révérend, vous plaisantez ! Mais en lui-même, comme il me le confia plus tard, il s'étonnait que le ministre s'adonnât au whisky si tard dans la vie.

— Nous ne sommes pas mariés ? proteste Minnie. Le révérend fait un signe de dénégation. – Et je ne suis pas Madame Mahan ? – Non, dit-il, vous n’êtes pas Madame Mahan. Vous êtes tout simplement Mademoiselle Duncan. – Mais vous nous avez mariés vous-même, dit-elle. – Je vous ai mariés sans vous marier, répond-il, et là-dessus il leur raconte toute l’histoire. Albert remet son soulier, tous deux s’en vont avec lui, et cette fois ils sont mariés selon les règles. Comme devait dire plus tard Albert Mahan, – Il n’y a pas beaucoup d’hommes qui aient eu deux nuits de noces dans l’île MacGill.

Deux mois après, Eddie Troy vint en congé et fut promptement remarié. Mais Samuel Dundee était parti pour un voyage de trois années et n’arriva point au terme fixé. Pour compliquer la situation, un petit garçon de plus de deux ans l’attendait dans les bras de sa mère. Les mois se passaient, et la jeune femme dépérissait d’inquiétude. – Ce n’est pas pour moi que je me tracasse, disait-elle fréquemment, c’est pour ce pauvre enfant sans père. Si un malheur arrivait à Samuel, dans quelle situation se trouverait le petit ?

Le bureau Lloyd’s porta manquant le ***Loughbank,*** et les propriétaires cessèrent d’envoyer à la femme de Samuel sa demi-solde mensuelle. Mais ce fut surtout la question de légitimité de l’enfant qui dérangea l’esprit de sa mère. Quand tout espoir du retour de Samuel fut abandonné, Agnès Hewitt alla se noyer avec son bébé dans le détroit. Et c’est ici que se corse la tragédie. Le ***Loughbank*** n’était pas perdu. Par suite d’une série de désastres et retards inénarrables, il avait fait, sans pouvoir donner de nouvelles, un de ces voyages prolongés qu’on enregistre une fois ou deux au cours d’un demi-siècle. Comme le démon devait se tenir les côtes ! Sa-

muel revint, et quand il apprit la nouvelle, quelque chose se brisa dans son cœur ou dans sa tête. Le lendemain matin on le trouva étendu sur la tombe de sa femme et de son enfant où il avait essayé de se tuer. Jamais dans l'histoire de l'île MacGill on n'avait entendu parler d'un moribond aussi terrible. Il cracha à la figure du ministre, le traita de tous les noms et mourut en proférant des blasphèmes effroyables, à tel point que ceux qui le soignaient accomplissaient leur besogne avec des mains tremblantes et en détournant la tête.

Et malgré tout cela, Marguerite Hénan donna à son premier-né le prénom de Samuel.

.....................

Comment expliquer l'obstination de cette femme, ou peut-être l'obsession morbide qui la poussait à baptiser ainsi l'un de ses fils ? Son troisième enfant fut une fille, à laquelle elle octroya son propre prénom, et le quatrième fut encore un garçon.

En dépit des coups dont le destin l'avait déjà frappée, et de ruptures imminentes avec parents et amis, elle s'entêta à vouloir donner à son enfant le prénom de son frère. Ses amies d'enfance lui tournèrent le dos à l'église ; sa propre mère, après une dernière supplication, quitta sa maison en l'avertissant qu'elle ne lui adresserait plus la parole de sa vie si elle faisait baptiser son enfant sous ce nom : et la vieille dame tint parole pendant les trente années qu'elle survécut.

Le ministre consentit à baptiser l'enfant sous n'importe quel nom excepté celui de Samuel, et tous les autres ministres de l'île MacGill firent la même restriction. Marguerite Hénan songea un instant à recourir à la loi, mais en défini-

tive elle porta l'enfant à Belfast et le fit baptiser sous le nom de Samuel.

Et alors, comme un démenti donné à l'île entière, il ne se passa rien d'anormal. Le garçon grandit et prospéra. Le maître d'école ne cessait de le vanter comme le plus intelligent de tous ses élèves passés et actuels. Doué d'une splendide constitution, Samuel s'accrochait fortement à la vie, à l'étonnement général, il échappa aux malaises ordinaires de l'enfance. Il ignora rougeole et coqueluche, oreillons et migraines. Il semblait cuirassé contre les microbes et à l'abri de toute contagion, et, au dire d'un ancien, « jamais clou ni bouton n'apparurent sur cette peau saine ». Il battit tous les records scolaires en instruction comme en éducation physique, et il rossa tous les garçons de son âge et de sa taille dans l'île MacGill.

Quel triomphe pour Marguerite Hénan ! Ce parangon était son fils et portait le nom qu'elle préférait. À l'unique exception de sa mère, ses parents et amis lui revinrent et reconnurent leur erreur, bien que certains vieux radoteurs, ancrés dans leur opinion, hochassent la tête avec réserve en prenant leurs tasses de thé. Ce garçon-là leur paraissait trop parfait pour vivre, et n'échapperait pas à la malédiction du nom imposé par sa mère. Mais la jeune génération se joignait à Marguerite pour rire de ces barbons au chef branlant.

D'autres enfants vinrent à Marguerite. Son cinquième fut un garçon qu'elle appela Jacques. Trois filles suivirent en rapide succession, Alice, Sarah et Nora, puis un petit Timothée et encore deux filles, Florence et Catherine. Cette dernière était la onzième, et Marguerite Hénan, à trente-cinq ans, se départit de ses prouesses. Elle avait bien rempli son devoir envers l'île MacGill et la reine d'Angleterre. Il lui res-

tait neuf enfants en bonne santé. Tout allait bien, et la mort des deux premiers semblait avoir apaisé la malchance. Neuf enfants prospéraient, et l'un d'eux se nommait Samuel.

Jacques choisit la carrière maritime, bien que ce fût moins une affaire de choix qu'une obligation. Dans l'île MacGill, les aînés cultivaient la terre, les autres labouraient les vagues. Timothée suivit l'exemple de Jacques, et quand ce dernier reçut son premier commandement, celui d'un vapeur de cabotage de Cardiff, Timothée était second sur un grand navire à voiles.

Cependant Samuel ne mordait guère à la terre. La vie de fermier ne lui disait pas grand-chose. Ses frères s'en allaient en mer non par vocation, mais faute d'autre moyen de gagner leur pain ; et l'autre, qui n'avait pas besoin de partir, enviait leur sort quand, revenus de lointains voyages et assis près du feu dans la cuisine, ils narraient les merveilles des pays d'outre-mer.

Samuel s'adonna à l'étude, et au grand désappointement de son père, alla à Belfast passer des examens et conquérir des diplômes supplémentaires. Quand le vieux maître d'école prit sa retraite, Samuel le remplaça. En secret, cependant, il étudiait la navigation, et Marguerite était charmée lorsque, assis près du feu avec ses frères et en dépit de leurs brevets de seconds, il les embrouillait dans les détails théoriques de leur profession.

Tom Hénan seul fut profondément scandalisé lorsque Samuel, instituteur gentleman et héritier de la ferme Hénan, s'engagea sur un navire en qualité de matelot. Marguerite avait une confiance aveugle en l'étoile de son fils, et tout ce qu'il faisait lui paraissait judicieux. Conformément à la veine attachée à la glorieuse personnalité de Samuel, jamais on ne

vit un matelot monter plus rapidement en grade. Deux ans à peine après son entrée dans le poste d'équipage, il passa derrière le mât en qualité de second stagiaire. Cela se passait dans un port fiévreux de la côte occidentale, et le comité de patrons qui l'examina sur la science de la navigation reconnut qu'il en savait plus long qu'ils n'en avaient oublié eux-mêmes. Deux ans après il partait de Liverpool, en qualité de second, sur la ***Starry Grace,*** ayant en poche ses deux brevets de second et de capitaine au long cours. Et alors se produisit l'événement dont la prévision faisait hocher la tête aux vieux insulaires.

Il me fut raconté par Gavin Macnab, quartier-maître en ce temps-là à bord de la ***Starry Grace,*** et originaire lui-même de l'île MacGill.

— Je m'en souviens comme d'hier, dit-il. Nous faisions route vers l'est et luttions contre le mauvais temps. Il n'y eut jamais un meilleur marin que Samuel Hénan. Je me rappelle son expression ce matin-là tandis qu'il regardait les grosses vagues qui nous arrivaient par l'arrière, et observait la façon dont se comportait le navire… le capitaine était en bas et passait ses journées à boire. À 7 heures Hénan ramena le navire tête au vent, n'osant plus le faire courir vent arrière dans cette mer démontée. À 8 heures, après déjeuner, il descendit, et une demi-heure après le capitaine monta, les yeux troubles, la démarche incertaine et se cramponnant à l'échelle. Ça bardait, je vous prie de croire, et il restait là, clignant les yeux, hochant la tête et marmottant tout seul. – Ôte-toi de là ! dit-il enfin à l'homme de barre. – Mon dieu ! s'écria l'aide-second, qui se tenait près de lui. Le capitaine ne le regarda même pas, il continuait son soliloque. Et tout à coup il se redresse et relève la tête en criant :

— Mets la barre dessus, mon bonhomme ! Que le diable t'emporte ! Es-tu sourd à ne pas entendre !

« Une vraie veine d'ivrogne ! La ***Starry Grace*** vira devant une tempête de tous les diables, sans embarquer une goutte d'eau, tandis que l'aide-second hurlait des ordres et que l'équipage se précipitait affolé. Sur quoi le capitaine hocha la tête avec satisfaction et redescendit faire son plein de whisky. Un véritable attentat contre nos vies à tous, ni plus ni moins, car ce n'était pas le moment, même pour le plus gros navire du monde, de courir vent arrière. Courir ! Je n'ai jamais rien vu de pareil. C'était inimaginable, et pourtant voilà quarante ans que je bourlingue sur les mers, en comptant mes années de mousse. C'était effrayant, je vous l'affirme.

« L'aide-second était pâle comme un mort : il resta seul pendant une demi-heure, puis, n'y pouvant plus tenir, il descendit appeler Samuel et le troisième second. Un fameux marin que ce Samuel : mais c'en était trop pour lui. Il regarda et observa, examinant la situation sous toutes ses faces sans y trouver d'issue. Il n'osait pas mettre en panne. Le navire aurait été balayé de tous ses hommes et agrès avant de se redresser. Il n'y avait rien à faire qu'à continuer de courir. Et si le temps empirait, nous étions perdus de toute façon, car tôt ou tard cette mer démontée nous emporterait par-dessus la poupe.

« Vous ai-je parlé tout à l'heure d'une tempête de tous les diables ? C'était encore bien pis ! Satan en personne devait mettre la main au bouillon. J'ai vu pas mal d'horreurs, mais je ne tiens pas à en revoir une pareille. Pas un homme de l'équipage n'osait se mettre dans son hamac. Non, pas un ne se tenait dans l'entrepont. Groupés sur le rouf, ils regardaient en se cramponnant. Les trois seconds se tenaient sur

le gaillard d'arrière avec les deux timoniers, et le seul individu en bas était le capitaine, qui ronflait, ivre-mort.

« Et alors je la vis venir, à un mille de distance, dominant toutes les autres comme une île… la vague la plus grosse que j'aie aperçue de ma vie. Les trois seconds, l'un à côté de l'autre, la regardaient, priant comme nous tous qu'elle ne se brisât pas au passage. Mais il devait en être autrement. À la dernière minute, au moment où elle se dressait comme une montagne, surplombant l'arrière et cachant le ciel, les trois officiers se dispersèrent, le second et le troisième se hâtant vers le mât d'artimon pour y grimper, le premier courant au gouvernail pour y prêter main forte. C'était un homme brave, ce Samuel Hénan. Il se précipitait au-devant de cette mère de toutes les vagues, pensant non pas à lui-même, mais au navire. Les deux timoniers étaient attachés à la roue, mais il voulait être prêt à les remplacer s'ils étaient tués. La vague arriva. Nous autres sur le rouf ne pouvions voir le gaillard d'arrière à cause des milliers de tonnes d'eau qui s'y déversèrent. Cette vague nettoya tout, emporta tout, les deux seconds en train de grimper dans les haubans d'artimon, Samuel Hénan courant vers le gouvernail, les deux timoniers attachés à la barre, et la barre elle-même. Nous ne devions plus revoir aucun d'eux, car le navire coiffa en l'absence de gouvernail, et deux hommes de l'équipage furent arrachés du rouf, sans parler du charpentier que nous ramassâmes à la coupée d'arrière les membres en marmelade.

…………………

Et ici intervint le miracle, la merveilleuse preuve de l'esprit héroïque de cette femme. Marguerite Hénan comptait quarante-sept ans lorsque lui parvint la nouvelle de la

mort de Samuel ; et peu de temps après, l'incroyable rumeur se répandit dans l'île. Je dis bien « incroyable », car les habitants eux-mêmes ne voulaient pas y croire. Le docteur Hall s'en moqua, et tout le monde en fit des gorges chaudes. On attribua le commérage à Sarah Dack, domestique des Hénan, la seule qui demeurât avec Marguerite et son mari. Sarah persista dans son affirmation et fut traitée de menteuse. Une ou deux personnes se risquèrent à questionner Tom Hénan lui-même mais leur audace ne leur attira que jurons et reproches.

La rumeur s'apaisa, l'attention générale étant maintenant accaparée par le naufrage, dans les mers de Chine, du ***Grenoble*** dont tous les officiers et la moitié de l'équipage étaient nés et mariés dans l'île MacGill.

Cependant la rumeur ne s'éteignait point : Sarah la colportait de moins en moins discrètement, Tom Hénan paraissait plus sombre que jamais, et le docteur Hall, après une visite à la maison Hénan, ne s'en gaussait plus.

L'île MacGill se ressaisit et les commères s'en donnèrent à cœur joie. C'était un défi à la nature et au ciel. Jamais on n'avait entendu parler d'une chose pareille. Lorsque l'évidence s'imposa, les insulaires déclarèrent, comme le maître d'équipage de la ***Starry Grace,*** que Satan en personne devait y avoir mis la main. Et, d'après les récits de Sarah, la mère infatuée affirmait que ce serait un garçon. – J'ai porté onze enfants, disait-elle ; six filles et cinq garçons, et ma balance doit se conformer à l'équilibre universel. Six d'un sexe et une demi-douzaine de l'autre, voilà l'équilibre, et aussi sûr que le soleil se lève au matin, ce sera un garçon.

De fait, ce fut un garçon, et un merveilleux garçon. Le docteur Hall s'extasiait sur sa perfection physique et sa force

considérable, et écrivit un mémoire pour signaler à la Société médicale de Dublin le cas le plus intéressant qu'il eût rencontré au cours de sa longue carrière.

Quand Sarah révéla le poids prodigieux du bébé, toute l'île la traita encore une fois de menteuse. Mais lorsque le médecin jura l'avoir pesé lui-même, l'île se tint coite et accepta désormais tous les bavardages de Sarah au sujet de la croissance et de l'appétit de l'enfant.

Et cette fois encore, Marguerite Hénan alla à Belfast et le fit baptiser sous le nom de Samuel.

....................

— Il valait son pesant d'or, me dit Sarah.

Sarah Dack, à l'époque où je la rencontrai, était une vieille fille de soixante ans, munie d'une provision d'expériences si tragiques que ses dires auraient conservé tout leur intérêt pour ses commères, lors même que sa langue eût marché pendant dix ans sans discontinuer.

— Il valait son pesant d'or, déclarait Sarah Dack. Jamais il ne s'agitait. Assis au soleil pendant des heures, il ne bougeait pas tant qu'il n'avait pas faim. Et d'une force ! Quand il vous serrait la main, on aurait dit un homme. Je m'en souviens, quelques heures après sa naissance, il me serra si fort que je poussai un cri presque d'effroi. Avec cela une santé merveilleuse. Il dormait et mangeait et grandissait sans jamais inspirer la moindre inquiétude. Jamais il ne fit perdre à personne une nuit de sommeil, ni même une minute, même quand ses dents perçaient. Marguerite le faisait sauter sur ses genoux et demandait si l'on avait jamais vu plus beau petit gars dans les trois royaumes.

« Il grandissait !… à proportion de ce qu'il était. À un an on lui en aurait donné deux. Il faisait bien des bruits de gargouille dans la gorge et rampait à quatre pattes, mais il fut lent à marcher et à parler. On pouvait s'y attendre au train où il poussait : tout s'en allait en force et santé. Le vieux Tom Hénan lui-même se réjouissait de le voir si solide. Le médecin fut le premier à concevoir quelques soupçons : je m'en souviens bien, et cependant j'étais loin de me douter de quoi il retournait. Je le voyais faire passer des objets devant les yeux de Samuel et produire des bruits forts ou doux, loin ou près des petites oreilles. Puis le médecin s'en allait les sourcils froncés et secouant la tête comme si le gosse était malade. Mais j'aurais pu jurer le contraire, moi qui le voyais manger et grandir. Cependant le médecin ne disait rien à Marguerite et ce n'était pas mon affaire de deviner ce qui l'inquiétait.

« Je me souviens encore du jour où le petit Samuel parla pour la première fois. Âgé de deux ans alors, il possédait la taille d'un enfant de cinq ans, bien qu'il ne pût encore réussir à marcher. Il courait à quatre pattes, heureux et content pourvu qu'on lui donnât à manger promptement et fréquemment, si fréquemment que c'en était extraordinaire. J'étais en train d'étendre du linge à sécher quand le voilà qui s'amène, balançant sa grosse tête à droite et à gauche et clignant des yeux au soleil. Et tout à coup il parla. J'en fus tellement saisie que je faillis mourir de frayeur, et je compris tout de suite les hochements de tête du docteur Hall. Parler ! Jamais gosse de l'île MacGill ne parla si fort et de façon si déterminée. Il n'y avait pas à s'y tromper. J'en demeurai toute tremblante. Le petit Samuel braillait. Je vous le déclare, Monsieur, il se mit à braire comme un âne, tout pareil ; si fort, si longtemps et si joyeusement que je craignais qu'il ne se rompît les poumons.

« Il était idiot, monstrueusement idiot… Après cela, le médecin révéla tout à Marguerite, mais elle ne voulut point le croire. Elle était d'avis qu'il se remettrait, qu'il grandissait trop pour faire autre chose. – Prenez patience, disait-elle, et nous verrons. Mais le vieux Tom Hénan savait à quoi s'en tenir, et à dater de ce jour il ne releva plus jamais la tête. Il ne pouvait plus supporter le pauvre être, ni se résoudre à le toucher, bien que, j'en suis certaine, l'enfant exerçât sur lui une sorte de fascination. Je l'ai vu souvent, caché dans quelque coin, le regarder, les yeux dilatés d'horreur, et, quand l'autre se mettait à brailler, se boucher les oreilles avec un tel air de désespoir qu'il me faisait pitié.

« Et le pauvre petit s'y entendait à braire ! C'était tout ce qu'il savait faire, outre manger et grandir. Il braillait chaque fois qu'il avait faim, et on ne pouvait l'arrêter qu'en lui donnant à manger. Le matin dès qu'il sortait de la cuisine et voyait le soleil, il poussait des hurlements. Voilà ce qui causa sa perte.

« Je m'en souviens bien. Il avait alors quatre ans, et la taille d'un enfant de dix ans. Le vieux Tom allait de mal en pis : il marmottait et causait tout seul en labourant ses champs. Le matin du jour en question il était assis sur un banc en dehors de la cuisine, en train de remmancher une hache. Sans qu'il s'en aperçût, l'idiot se glissa vers la porte et salua le soleil à sa façon habituelle. Je vois le vieux tressaillir et se retourner. L'idiot était là, dodelinant de la tête, clignant des yeux au soleil et braillant comme un âne. C'en était trop pour Tom. Quelque chose se brisa dans sa cervelle. Il se leva d'un bond et asséna un coup de manche de hache sur la tête de l'être monstrueux. Puis il frappa à coups redoublés comme s'il avait affaire à un chien enragé qui lui faisait peur. Ensuite il gagna l'écurie et se pendit à une poutre. Après

quoi, ne voulant plus rester dans cette maison, j'allai demeurer chez ma sœur qui avait épousé John Martin et vivait à l'aise.

....................

Assis sur le banc près de la porte de la cuisine, je regardais Marguerite Hénan enfoncer de son pouce calleux le tabac dans sa pipe et promener ses regards sur les champs assombris par le crépuscule. J'occupais la place même où Tom Hénan était assis en cette journée tragique qui fut la dernière de sa vie.

Marguerite était accroupie sur le seuil même de cette porte où le monstre, clignant des yeux et balançant la tête, était venu si souvent braire au soleil. Nous causions depuis une heure, elle avec cette certitude d'éternité qui convenait si bien à sa lenteur, moi, incapable de mettre le doigt sur les mobiles de son étrange personnalité. Martyre de la Vérité, adorait-elle cette divinité si abstraite ? La considérait-elle comme le but suprême des efforts humains, dès ce jour lointain où elle donnait à son premier-né le prénom de Samuel ? Ou bien possédait-elle l'obstination du bœuf, l'entêtement de la mule et l'opiniâtreté du paysan ? Était-ce une lubie de folle, seul trait de fantaisie de ce caractère éminemment rationnel ? Ou, au contraire, possédait-elle l'esprit d'un Bruno ? Convaincue de la droiture de son attitude intellectuelle, soutenait-elle contre la superstition une opposition ferme et lucide ? Ou bien encore, au fin fond de sa mentalité, était-elle dominée par quelque superstition plus vaste et plus profonde, par une adoration fétichiste dont l'alpha et l'oméga se résumaient en ce terme magique de ***Samuel ?***

— Viendrez-vous me dire, demanda-t-elle, que si le second Samuel avait reçu le prénom de Laurent il ne se serait

pas noyé dans l'eau bouillante ? Entre nous, Monsieur, et vous avez l'air intelligent, est-ce qu'une différence de noms y pouvait quelque chose ? Est-ce que la lessive n'aurait pas eu lieu ce jour-là si l'enfant s'était appelé Michel ? Cela aurait-il empêché l'eau d'être bouillante, ou l'eau bouillante de brûler le pauvre enfant ?

Je reconnus la justesse de son raisonnement, et elle poursuivit :

— Quelques lettres de plus ou de moins dans un nom peuvent-elles modifier les plans du Tout-Puissant ? Dieu n'est-il qu'une pauvre créature indécise, prêt à changer la destinée des hommes parce qu'un pauvre ver de terre comme Marguerite Hénan a jugé à propos de donner à son gamin le nom de Samuel ? Tenez, il y a mon fils Jacques qui ne voudrait pour rien au monde engager un Finlandais-Russe dans son équipage, parce qu'il croit que ces gens-là dirigent les vents et peuvent amener le mauvais temps à volonté. Croyez-vous à cette baliverne ! Pensez-vous que Dieu, qui fait souffler les vents, prête l'oreille de là-haut pour écouter les ordres d'un Finlandais couché dans le poste d'équipage d'un sale bateau ?

Je déclarai le fait parfaitement impossible mais rien ne pouvait l'empêcher de pousser à fond la discussion.

— Alors ce Dieu qui dirige les étoiles dans leur course, et sous les pieds de qui ce monde n'est qu'un tabouret, pensez-vous qu'il concevrait du dépit contre Marguerite Hénan et enverrait une grosse vague au large du cap de Bonne-Espérance pour entraîner son fils dans l'éternité, tout cela parce qu'elle avait voulu le nommer Samuel ?

— Mais pourquoi ce nom de Samuel ? demandai-je.

— Cela, je n'en sais rien. C'était mon désir.

— Mais pourquoi était-ce votre désir ?

— Comment voulez-vous que je réponde à semblable question ? Qui peut dire le pourquoi de choses pareilles ? Mon Jacques raffolait du lait de beurre. Il en buvait, comme il disait, jusqu'à noyer ses dents de derrière, tandis que mon Timothée ne pouvait pas le sentir. J'aime à écouter les grondements, roulements et tout le tintamarre du tonnerre. Ma fille Catherine ne peut pas en supporter le bruit, mais se sauve en criant pour s'enfouir la tête sous un édredon. Je n'ai jamais entendu répondre au « pourquoi » des choses. Dieu seul pourrait le dire. Vous et moi, qui sommes mortels, ne le pouvons pas. Il nous suffit de savoir ce que nous aimons et ce que nous n'aimons pas « J'aime… » voilà le premier et le dernier mot du langage. Et derrière ce « j'aime », nul être humain ne peut deviner le « pourquoi ». J'aime le nom de Samuel, et je l'aime bien. C'est un doux nom, contenant une harmonie merveilleuse.

Le crépuscule s'approfondissait, et je regardais en silence le dôme splendide de ce front que l'âge ne parvenait pas à déformer, cet écart des yeux et ces yeux eux-mêmes, clairs, vigilants et voyant large. Elle se leva, comme pour me congédier, en disant :

— Vous n'y verrez pas clair pour rentrer chez vous, et je crois bien sentir de l'eau dans l'air.

— Éprouvez-vous des regrets, Marguerite Hénan ? demandai-je brusquement et sans préméditation.

Elle m'observa un moment.

— Oui, je regrette de ne pas avoir mis un autre fils au monde.

— Et vous l'auriez… ? balbutiai-je.

— Oh ! certainement, répondit-elle. Je lui aurais donné le nom de Samuel.

Je descendis le chemin sombre entre deux haies d'aubépine, me demandant le pourquoi des choses, en répétant à haute voix le nom de ***Samuel*** et écoutant l'euphonie de ce mot qui avait enchanté cette âme et l'avait conduite dans les sentiers tragiques de la vie. ***Samuel !*** Certes, c'était un nom fluide et harmonieux… comme le chant des sirènes.

# V

# L'HOMME SANS NOM[5]

Le docteur Bicknell était de charmante humeur. Par suite d'un minime accident, d'une négligence de rien du tout, un homme qui aurait pu s'en tirer venait de mourir la nuit dernière.

Bien qu'il s'agît d'un simple matelot, spécimen de l'innombrable tribu des mal lavés, l'économe de l'hôpital s'était fait du mauvais sang toute la matinée.

Ce n'était pas la mort du malade qui l'ennuyait : il connaissait trop bien le docteur pour cela, mais son désespoir venait du fait que l'opération avait si bien réussi. Une des plus délicates en chirurgie ; elle avait été accomplie avec autant d'habileté que d'audace. Tout aurait dépendu ensuite du traitement des infirmières, autant dire de l'économe.

Et l'homme était passé de vie à trépas. Une petite négligence de rien du tout ; mais suffisante pour attirer sur sa tête la colère professionnelle du docteur Bicknell et pour troubler pendant vingt-quatre heures, le train-train du personnel.

Néanmoins, nous l'avons dit, le docteur était d'humeur charmante.

---

[5] *Semper idem*. – *The Black Cat,* décembre 1900 – ***When God Laughs***.

Quand l'économe, inquiet et tremblant, vint l'avertir de la dernière fugue du matelot, ses lèvres ne formulèrent pas la moindre critique : tout au plus laissèrent-elles échapper quelques fragments d'air de jazz, interrompu par une cordiale demande de renseignements sur la santé du premier-né de son interlocuteur.

L'économe, persuadé que son auditeur n'avait pas saisi le point capital de son récit, se mit en devoir de lui en répéter l'essentiel.

— Oui ! oui ! dit le docteur Bieknell avec impatience. Je comprends. Mais où est *Semper Idem*. Est-il prêt à partir ?

— On est en train de l'habiller, répondit l'économe, qui reprit la série de ses devoirs, heureux de voir la paix régner entre ces murailles imprégnées d'une odeur d'iode.

C'était la guérison de Semper Idem qui consolait si bien le docteur Bicknell de la perte du mathurin. À ses yeux, les vies ne comptaient pour rien : les morts constituaient les accidents désagréables mais inhérents à la profession, mais les cas… ah ! parlez-moi des cas intéressants… voilà la grosse affaire !

Les gens qui le connaissaient étaient tentés de le traiter de boucher, mais tous ses collègues s'accordaient à « penser » que jamais homme plus capable ne se pencha sur une table d'opération.

Il ne brillait pas par l'imagination. Dépourvu d'émotions, il n'en pouvait tolérer aucune. Méticuleux, précis et scientifique par tempérament, il considérait les hommes comme des pions sans individualité ni valeur personnelle.

Mais les « cas » le passionnaient bien autrement ! Plus un être humain se trouvait abîmé, plus précaire s'avérait le lien qui le rattachait à la vie, et plus il prenait d'importance aux yeux du docteur Bicknell. Il aurait planté là un poète lauréat souffrant d'un accident vulgaire, pour courir au chevet d'un vagabond anonyme déchiqueté mais bravant toutes les lois de la vie en refusant de mourir, avec autant de désinvolture qu'un enfant abandonnant le guignol pour le cirque.

Or, Semper Idem constituait un cas remarquable.

Le caractère mystérieux de cet individu n'intéressait pas plus le docteur que son silence obstiné, ni le roman voilé que les reporters des journaux à sensation avaient si vainement exploité dans les éditions du dimanche.

La gorge de Semper Idem avait été coupée : voilà le point important, et voilà sur quoi se concentrait l'attention du docteur.

Sa gorge avait été tranchée d'une oreille à l'autre, et pas un chirurgien sur mille qui n'eût répondu par un claquement de doigts si on lui avait parlé de chances de guérison. Cependant, grâce à la célérité du service d'ambulance et à l'habileté du docteur Bicknell, le malheureux fut ramené de force dans le monde qu'il voulait quitter. Les aides du docteur, au moment où l'on apporta le malade, hochaient la tête et déclaraient toute intervention impossible. Gorge, trachée-artère et veine jugulaire étaient pour ainsi dire sectionnées, et la perte de sang était effroyable.

Dans un cas si désespéré, le docteur Bicknell n'hésita pas à employer des méthodes et accomplir des choses qui firent frissonner cet entourage professionnel.

Et… voici que l'homme était guéri !

Voilà pourquoi, en cette matinée où Semper Idem devait quitter l'hôpital, gaillard et dispos, la bonne humeur du docteur Bicknell ne fut nullement troublée par le rapport de l'économe, et il se mit joyeusement à rafistoler le corps d'un enfant qui venait d'être broyé sous les roues d'un tramway.

Comme beaucoup s'en souviendront, le cas de Semper Idem suscita une curiosité malsaine mais profondément naturelle. On l'avait trouvé dans une chambre meublée d'un quartier pauvre, la gorge tranchée comme nous venons de le dire : le sang coulait goutte à goutte, à travers le plancher, sur la table de la chambre en dessous où des gens étaient en train de festoyer. L'homme s'était évidemment coupé la gorge debout, la tête baissée pour que son dernier regard tombât sur une photographie appuyée à un chandelier sur la table.

Ce fut cette attitude qui permit au docteur Bicknell de le sauver.

L'homme s'était porté un coup de rasoir si terrible que s'il eût relevé la tête comme il aurait dû le faire pour accomplir convenablement l'opération, avec le cou tendu ainsi que les tissus vasculaires, il se serait certainement décapité aux trois quarts.

À l'hôpital, au cours prolongé de la route répugnante qui le ramenait à la vie, pas une parole ne s'échappa de ses lèvres. Les limiers détachés par le chef de la police ne purent lui arracher un mot. Personne ne le connaissait, personne ne l'avait jamais vu, personne n'avait entendu parler de lui auparavant. Il appartenait uniquement et exclusivement au présent. Ses vêtements et son milieu dénotaient un ma-

nœuvre, ses mains un gentilhomme. Mais on ne put découvrir la moindre ligne d'écriture ni rien autre pouvant servir à indiquer son passé ni sa situation, à part une exception.

Cette exception était la photographie.

Si c'était vraiment un portrait, la femme qui, sur ce carton, vous regardait franchement, devait être une créature absolument frappante. Il s'agissait d'une photographie d'amateur, car les détectives eurent la déconvenue de ne trouver derrière aucune adresse de photographe professionnel ni d'atelier quelconque. Mais dans un coin de la monture, l'inscription suivante était tracée d'une écriture délicate et féminine : « Semper idem ; semper fidelis. »

Et elle avait l'air fidèle, en vérité. Beaucoup s'en souviendront : c'était une figure à ne jamais oublier. Bien des allusions assez vraisemblables furent publiées dans les grands journaux de l'époque, mais cela n'aboutit qu'à surexciter la curiosité publique et fournir de la copie en abondance aux tireurs à la ligne.

Faute d'autre nom, le suicidé recousu resta connu des carabins du monde sous le nom de Semper Idem. Reporters, détectives et infirmières y perdirent leur latin. Impossible de lui arracher une parole : cependant, la lueur consciente de ses yeux indiquait que ses oreilles entendaient et que son cerveau comprenait toutes les questions qu'on lui posait.

Toutefois, ce mystère romanesque ne jouait aucun rôle dans l'intérêt que lui témoignait le docteur Bicknell lorsqu'il s'arrêta au bureau pour dire un mot d'adieu au convalescent.

Le docteur avait accompli, en la personne de cet homme, un prodige sans précédent dans les annales de la chirurgie. Peu lui importait quel genre d'homme c'était et il

avait bien peu de chances de le revoir jamais. Mais pareil à l'artiste contemplant sa statue achevée, il désirait jeter un dernier regard sur ce chef-d'œuvre de ses mains et de son cerveau.

Semper Idem, s'obstinant dans son mutisme, semblait pressé de partir. Le docteur ne put lui arracher un mot, ce qui d'ailleurs, était le moindre de ses soucis. Il examina soigneusement la gorge du rescapé, arrêtant sur la hideuse cicatrice un regard paterne. Ce n'était pas précisément beau à voir. Une ligne apoplectique encerclait la gorge comme si l'homme venait d'échapper au nœud coulant du bourreau, et, disparaissant de chaque côté sous les oreilles, semblait se prolonger sur la nuque.

Se soumettant à l'examen du docteur à la façon d'un lion enchaîné, Semper Idem, entêté dans son silence, ne manifestait qu'un désir, celui de se dérober aux regards du public.

— Eh bien ! je ne vous retiens pas, dit enfin le docteur Bicknell en lui posant une main sur l'épaule et en jetant un dernier coup d'œil sur son travail. Mais permettez-moi de vous donner un conseil : la prochaine fois que vous essaierez, levez le menton comme ceci ; ne baissez pas la tête ainsi qu'un bœuf à l'abattoir. Faites la chose comme il faut, proprement et en vitesse.

Les yeux de Semper Idem brillèrent en signe d'intelligence, et un instant après la porte de l'hôpital se referma sur ses talons.

Ce fut une journée bien remplie pour le docteur Bicknell, et l'après-midi s'avançait quand il alluma un cigare avant de quitter la table d'opération où les patients semblaient se dis-

puter la place. Cependant, le dernier, un vieux marchand de guenilles avec une fracture de l'omoplate, venait d'être emporté, et les premières volutes odorantes commençaient d'envelopper la tête du docteur, lorsque la cloche d'une ambulance pressée lui parvint de la rue par la fenêtre ouverte.

Presque aussitôt les infirmiers apportèrent dans la salle la civière avec son morne fardeau.

— Étendez-le sur la table, ordonna le docteur en se détournant un moment pour déposer son cigare en lieu sûr. Qu'est-ce que c'est ?

— Un suicide. L'homme s'est tranché la gorge, répondit l'un des brancardiers. Dans Morgen Alley. Pas grand espoir, je crois, docteur. Il est pour ainsi dire mort.

— Vraiment ? Enfin, voyons toujours !

Il se pencha sur l'homme au moment où la dernière flamme de vie vacillait et s'éteignait.

— C'est Semper Idem qui est revenu, déclara l'économe.

— C'est exact, répondit le docteur Bicknell, revenu et reparti. Cette fois, au moins, il n'a pas bousillé l'ouvrage. C'est de la besogne bien faite, ma parole, très bien faite ! Il a suivi mon conseil à la lettre. On n'a plus besoin de moi ici. Emportez-le à la morgue.

Le docteur Bicknell reprit et ralluma son cigare :

— Cela, dit-il en regardant l'économe entre deux bouffées, rétablit l'équilibre avec le bonhomme que vous avez perdu hier soir. Nous voilà quittes.

# VI

# AINSI DIEU LES A-T-IL FAITS[6]

Elle l'accueillit à la porte.

— Je ne vous attendais pas si tôt.

— Il est 8 h 30. Il consulta sa montre. Le train part à 9 h 12.

Il semblait pratique et ponctuel comme un homme d'affaires, jusqu'au moment où elle se détourna pour le conduire et où il vit trembler ses lèvres.

— Tout ira bien, brave petite femme, dit-il avec douceur. Le docteur Bodineau est l'homme qu'il nous faut. Il le tirera de cette mauvaise passe, vous verrez.

Ils entrèrent dans le salon. Son regard fit le tour de la pièce, puis se tourna vers elle.

— Où est Albert ?

Sans répondre, sous une impulsion soudaine, elle se rapprocha de lui et s'arrêta, immobile. C'était une femme svelte, aux yeux noirs, dont le visage était empreint de l'effort et de la peine de vivre. Cependant, les fines rides et la

---

[6] ***Created he them***. – ***The Pacific Monthly,*** avril 1907 – ***When God Laughs***. The Macmillan Co., New York, janvier 1911.

hantise des yeux décelaient autre chose qu'un tracas ordinaire. Il en connaissait la cause en la regardant, aussi bien qu'elle-même en consultant son miroir.

— C'est inutile, Marie, dit-il en lui posant une main sur l'épaule. Nous avons tout essayé. C'est une pitoyable mesure, je le sais, mais que pouvons-nous faire d'autre ? Vous avez échoué. Le docteur Bodineau est notre dernière ressource.

— Si je voyais un autre moyen…, commença-t-elle en balbutiant.

— Nous avons tout envisagé, répondit-il durement. Il faut nous raidir maintenant. Vous connaissez la conclusion à laquelle nous sommes arrivés. Vous savez qu'il ne reste aucune autre chance d'espoir.

Elle hocha la tête.

— Je ne le sais que trop. Mais je frémis à la pensée qu'il s'en va affronter la lutte tout seul.

— Il ne sera pas seul. Il y a le docteur Bodineau. En outre, c'est un bel endroit.

Elle demeura silencieuse.

— C'est l'unique chose à faire, dit-il.

— C'est l'unique chose à faire, répéta-t-elle machinalement.

De nouveau il regarda sa montre.

— Où est Albert ?

— Je vais vous l'envoyer.

Quand la porte se fut refermée derrière elle, il s'approcha de la fenêtre et regarda dehors, en tambourinant d'un air distrait sur les vitres.

— Bonjour ?

Il se retourna et répondit au salut de l'homme qui venait d'entrer. Celui-ci s'avança vers la fenêtre en traînant les pieds et, à mi-chemin, s'arrêta indécis.

— J'ai changé d'avis, Georges, annonça-t-il avec une rapidité nerveuse. Je n'irai pas.

Il tira sur sa manche, frotta ses pieds sur le plancher, baissa les yeux et les releva au prix d'un grand effort pour affronter le regard de l'autre.

Georges l'observait en silence : ses narines se dilataient et ses doigts maigres se recourbaient instinctivement comme les serres d'un aigle sur le point de saisir sa proie.

Entre ces deux hommes existait une grande similitude de lignes et de traits et, sous les ressemblances les plus frappantes, subsistait pourtant une différence radicale. Ils possédaient les mêmes yeux noirs, mais ceux de l'homme à la fenêtre regardaient en face et vivement, tandis que ceux de l'homme au milieu de la chambre paraissaient nébuleux et furtifs. Celui-ci ne pouvait soutenir le regard de l'autre et essayait sans relâche sans y parvenir. Mêmes pommettes proéminentes surmontant les mêmes joues creuses, et cependant la texture des cavités paraissait différente. Les lèvres minces sortaient du même moule, mais Georges les avait fermes et musclées, alors que celles d'Albert s'affaissaient aux coins, molles et lâches, des lèvres d'ascète devenu libertin : sa chair semblait grossière, surtout dans le

nez aquilin jadis sans doute pareil à l'autre, mais qui avait perdu l'austérité conservée par son frère.

Albert s'efforçait de garder son équilibre au milieu du plancher. Le silence l'agaçait. Il se sentait prêt à osciller en avant et en arrière. Il se passa la langue sur les lèvres.

— Je reste ici, dit-il en désespoir de cause.

Il baissa les yeux et recommença de tirer sur sa manche.

— Et tu n'as que vingt-six ans ! prononça enfin Georges. Pauvre vieux décati !

— N'en sois pas si sûr que ça ! répliqua Albert dans une velléité combative.

— Te rappelles-tu le jour où nous avons nagé un mille et demi à travers le détroit ?

— Eh bien, et après ?

Une expression maussade se répandit sur la figure d'Albert.

— Et te rappelles-tu quand nous boxions, dans la grange, après l'école ?

— Je pouvais te rendre tout ce que tu me donnais.

— Tout ce que je te donnais ! La voix de Georges s'éleva à un diapason supérieur. Tu me rossais quatre fois sur cinq. Tu étais deux ou trois fois plus fort que moi. Et aujourd'hui j'appréhenderais de te jeter un coussin de sofa ; tu t'affaisserais comme une feuille morte. Tu claquerais, pauvre et misérable vieillard !

— Pourquoi me dire des choses désagréables simplement parce que j'ai changé d'avis ? protesta l'autre d'une voix larmoyante.

Sa femme entra, et il la regarda d'un air suppliant ; mais l'homme à la fenêtre marcha soudain vers lui et dit d'une voix éclatante :

— Bah ! Tu changes d'avis toutes les cinq minutes. Tu ne possèdes ni avis, ni cervelle, ni épine dorsale, espèce de ver rampant !

— Tu ne me feras par mettre en colère, dit Albert avec un sourire malin et en considérant triomphalement sa femme. Tu ne me feras pas mettre en colère, répéta-t-il comme s'il se délectait à cette idée. Je connais ton jeu. C'est la faute de mon estomac, te dis-je, et je n'y peux rien. Devant Dieu, je n'y peux rien ! N'est-ce pas, Marie que c'est la faute de mon estomac ?

Elle regarda Georges et demanda doucement et posément, mais en cachant sa main tremblante sous un pli de sa jupe :

— N'est-il pas l'heure ?

Son mari se retourna vers elle comme un sauvage :

— Je ne partirai point ! cria-t-il. C'est justement ce que j'étais en train de lui dire. Et je vous le répète, à toi et à tous, je ne partirai pas. Vous ne pourrez pas m'y contraindre.

— Voyons, mon cher Albert, tu disais…, commença-t-elle.

— Peu importe ce que je disais, fulmina-t-il. Je viens de dire quelque chose de tout différent. Tu m'as entendu, et c'est une affaire réglée.

Il traversa la pièce et se jeta théâtralement dans un fauteuil à dossier mobile. Mais l'autre homme se précipita vivement sur lui. Sa poigne crochue l'agrippa aux épaules, le remit sur pied et l'y maintint.

— Tu as dépassé les bornes, Albert, et je veux que tu le comprennes. J'ai essayé de te traiter… en frère, mais désormais je te traiterai comme… tu le mérites. Comprends-tu ?

Sa voix contenait une colère froide, qui se lisait également dans ses yeux, plus terrible qu'une explosion. Albert fléchit sous cette menace et sous la poigne qui lui broyait les muscles de l'épaule.

— C'est seulement grâce à moi que tu as encore cette maison où t'abriter et quelque chose à te mettre sous la dent. Ta situation ? À tout autre j'aurais montré la porte voilà un an ou deux. Je t'ai gardé, donné un salaire, par pure charité. C'est moi qui l'ai payé de ma poche. Marie… ses effets… la robe qu'elle porte ne sont pas à elle ; elle use les vieux vêtements de ses sœurs et de ma femme. Tu vis de charité, comprends-tu ? Tes enfants portent les guenilles des miens ou de ceux de mes voisins ; ceux-ci croient que je les ai envoyés à quelque orphelinat. Tes enfants ! C'est l'orphelinat qui les attend eux-mêmes avant peu.

Il soulignait chaque phrase en resserrant inconsciemment son étreinte. Albert se tordait sous cette poigne et la sueur lui perlait au front.

— Maintenant, écoute-moi bien, continua son frère. Dans trois minutes, tu vas me dire que tu viens avec moi. Sinon, Marie et les gosses te seront enlevés aujourd'hui même. Tu n'auras plus jamais besoin de te présenter au bureau. Cette maison te sera fermée. Et dans six mois j'aurai le plaisir d'assister à ton enterrement. Tu as trois minutes pour te décider.

Albert fit des mouvements d'homme qu'on étrangle et essaya, avec ses faibles doigts, de desserrer la main qui le tenait.

— Mon cœur… lâche-moi… tu me feras mourir, dit-il haletant.

L'autre le rejeta brusquement dans le fauteuil et le lâcha.

On entendit nettement le tic-tac de la pendule. Georges y jeta un coup d'œil, puis regarda Marie. Celle-ci, appuyée contre la table, ne pouvait réprimer le tremblement de ses membres. Il sentit avec répugnance les doigts de son frère se poser sur sa main, qu'il essuya inconsciemment sur son paletot. La pendule continuait à battre dans le silence, et Georges croyait encore entendre l'écho de sa propre voix dans la pièce.

— J'irai, s'éleva enfin une voix du fauteuil ; une voix faible et tremblante, tout comme l'être qui se mit debout ensuite et se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? demanda Georges.

— Chercher une valise. Marie enverra la malle plus tard. Je reviens dans une minute.

La porte se referma derrière lui. Un instant après, pris d'un soupçon, Georges la rouvrit soudain et regarda dans

l'autre pièce. Son frère, debout près du buffet, tenait d'une main un carafon et de l'autre un verre de whisky qu'il vidait en renversant la tête.

À travers le verre, Albert s'aperçut qu'on l'observait et parut frappé de panique. Vivement il essaya de remplir le verre et de le reporter à ses lèvres. Mais verre et carafe, balayés d'entre ses mains, se brisèrent sur le plancher.

Albert se mit à gronder comme une bête sauvage. Mais la poigne s'abattit sur son épaule, l'effraya et le soumit. Il se sentit poussé vers la porte.

— La valise, haleta-t-il, est là… dans cette chambre… Laisse-moi y aller.

— Où est la clef ? demanda Georges quand l'autre l'eut apportée.

— Elle n'est pas fermée à clef.

Un instant après, Georges fouillait la valise grande ouverte. D'un compartiment, il tira une bouteille de whisky, de l'autre, un flacon du même alcool. Il ferma violemment la valise.

— En route ! dit-il. Si nous laissons passer le prochain tramway, nous raterons le train.

Il sortit dans le vestibule, laissant Albert avec sa femme. On se serait cru à un enterrement, à la levée du corps, pensa Georges en attendant.

Le pardessus de son frère, en s'accrochant au bouton de la porte d'entrée, en retarda la fermeture assez longtemps pour que les premiers sanglots de Marie leur parvinssent aux oreilles. En descendant le perron, Georges serrait bien fort

les lèvres. D’une main, il portait la valise, et de l’autre, il tenait le bras de son frère.

*

Comme ils approchaient du coin de la rue, il entendit le tramway électrique à la distance d’un îlot de maisons et pressa son frère. Celui-ci respirait bruyamment, traînait les pieds et retardait la marche.

— Pour un frère, tu te conduis comme un dégoûtant ! dit-il entre deux halètements.

Pour toute réponse, l’autre lui imprima au bras une violente secousse. Cela lui rappela son enfance, lorsqu’il se laissait traîner par quelque grande personne de mauvaise humeur. Et comme un enfant, il fallut l’aider à monter dans le tramway. Il s’écroula sur un siège extérieur, pantelant, suant, éreinté par l’effort. Il suivait les regards de Georges, qui l’observait de la tête aux pieds.

— C’est toi qui es un dégoûtant ! commenta Georges une fois l’inspection terminée.

Les yeux d’Albert se voilèrent d’humidité.

— C’est mon estomac, fit-il en s’apitoyant sur lui-même.

— Cela ne m’étonne pas, fut la réplique. Il est brûlé comme le cratère d’un volcan. Son effervescence n’est pas une anomalie.

Par la suite, ils gardèrent le silence. En arrivant au changement de ligne, Georges revint à lui en sursaut et sourit. Sans voir les maisons qui défilaient dans son champ visuel, il s’était absorbé dans un accès de mélancolie.

Il aida son frère à descendre de la voiture et porta ses regards vers le prochain croisement de rues. Le tramway attendu n'était pas encore en vue.

Les yeux d'Albert se posèrent par hasard sur une épicerie avec buvette de l'autre côté de la rue. Aussitôt, il commença de s'agiter. Il n'était plus maître de ses mains et jetait des regards avides sur cette porte d'en face. Elle s'ouvrit précipitamment sous la poussée d'un heureux pèlerin, ce qui lui permit d'entrevoir le bistrot en veste blanche en profil sur des rangées de verres étincelants. Avec une parfaite inconscience, il se mit en devoir de traverser la chaussée.

— Halte-là !

La main de Georges se posa sur son bras.

— Je veux du whisky ! répondit-il.

— Tu en as eu déjà.

— Voilà des heures de cela. Allons, Georges, laisse-moi faire. C'est le dernier jour. Ne me prive pas avant que nous soyons entrés là-bas, ce qui, Dieu le sait, viendra bien assez vite.

Georges regarda avec désespoir vers le haut de la rue. Le tramway attendu était en vue.

— Tu n'as pas le temps d'aller boire.

— Je ne veux pas boire, je veux me procurer un flacon. La voix d'Albert se fit enjôleuse. Allons, Georges, c'est le dernier, le dernier des derniers !

— Non !

Le refus était aussi sec que pouvaient le proférer les lèvres minces de Georges.

Albert suivit des yeux le tramway approchant et s'assit soudain sur la bordure du trottoir.

— Qu'y-a-t-il ? demanda son frère, un instant alarmé.

— Rien ! Je veux du whisky ! Mon estomac en réclame.

— Allons, voyons, lève-toi !

Georges allongea le bras, mais son frère, le devançant en rapidité, s'étala sur le pavé, sans s'inquiéter de la poussière ni des regards curieux des passants. Le tramway sonnait au prochain croisement de rues.

— Tu vas le manquer, ricana Albert sans changer de position. Et ce sera ta faute.

Georges serra les poings.

— Pour deux cents, je te passerais une volée.

— Et tu raterais la correspondance, monta du pavé la réponse triomphale.

Georges regarda la voiture. Elle était à moitié du pâté de maisons. Il consulta sa montre… hésita encore une seconde…

— Très bien, dit-il. Je vais t'en chercher. Mais tu vas monter dans cette voiture. Si tu la manques, je te casse la fiole sur la tête.

Il s'élança à travers la rue et entra dans la buvette. Le tramway arriva et s'arrêta. Personne n'en descendit. Albert

se hissa sur le marchepied, s'assit et eut le sourire quand le conducteur sonna et que la voiture repartit.

La porte de la buvette s'ouvrit brusquement. Serrant d'une main la valise et une demi-bouteille de whisky, Georges se mit à la poursuite du véhicule. Le conducteur, la main sur la corde de la cloche, se tenait prêt à stopper au besoin. Ce ne fut pas nécessaire. Georges sauta légèrement sur le marchepied, prit place près de son frère et lui passa la bouteille.

— Tu aurais bien pu en prendre un litre, remarqua l'autre d'un ton de reproche.

Avec un tire-bouchon de poche, il déboucha la bouteille et l'éleva vers ses lèvres.

— Je suis malade… Mon estomac l'exige, expliqua-t-il en guise d'excuse au voyageur assis près de lui.

*

En prenant le train, ils s'installèrent dans le compartiment des fumeurs, Georges ayant compris que cette mesure s'imposait. Heureux d'être arrivé à l'heure, il sentit son cœur s'adoucir à l'égard de son frère, et s'accusa d'une dureté superflue.

Il s'efforça de la racheter en causant de leur mère, de leurs sœurs, ainsi que de petites affaires et intérêts de famille. Mais Albert demeurait morose et se consacrait à la bouteille. À mesure que le temps s'écoulait, sa bouche mollissait et pendait de plus en plus ; en même temps les cernes de ses yeux se boursouflaient et tous les muscles de son visage se détendaient.

— Mon estomac l'exige, fit-il encore une fois en finissant la bouteille et la jetant sous la banquette ; mais le durcissement rapide des traits de son frère n'était pas fait pour l'encourager à un supplément d'explications.

Le véhicule qui les attendait à la gare présentait toute la dignité et le confort d'une voiture particulière, Georges ouvrait l'œil aux indices de l'institution vers laquelle ils roulaient, mais ses appréhensions se dissipaient d'un instant à l'autre.

En franchissant la grande grille et les vastes jardins, il se rendit compte que le caractère de la propriété ne heurterait pas la nervosité de son frère. On aurait pu la prendre pour un hôtel d'été, ou mieux encore pour un club de campagne. Par ce beau soleil de printemps, avec ces gazouillements d'oiseaux dans les oreilles et ces arômes de fleurs dans les narines, Georges se prit à soupirer de désir pour une semaine de repos dans un endroit pareil, et devant ses yeux passa l'aride vision de la ville et du bureau pendant la saison estivale. Hélas ! Son revenu ne pouvait suffire pour son frère et lui à la fois.

— Faisons une promenade dans les jardins, suggéra-t-il après avoir vu le docteur Bodineau et visité la chambre assignée à Albert. La voiture part pour la gare dans une demiheure et nous aurons juste le temps.

— C'est magnifique ! remarqua-t-il au bout d'un instant. Je voudrais bien pouvoir passer un mois ici !

Sous ses pieds s'étendait un tapis de gazon, au-dessus de sa tête, des arbres entremêlaient leurs branches, et il se tenait sous une averse de rayons bigarrés d'ombres.

— Je changerais volontiers de place avec toi ! dit vivement Albert.

Georges prit la chose en riant, mais il se sentait le cœur gros.

— Regarde ce chêne ! s'écria-t-il, et ce pivert ! N'est-ce pas délicieux !

— Je ne me plais pas ici murmura son frère.

Les lèvres de Georges se rétrécirent pour une riposte, mais il répondit simplement :

— Je vais envoyer Marie et les enfants dans les montagnes. Elle en a besoin, et eux aussi. Dès que tu seras remis en bonne forme, tu iras les rejoindre et tu pourras prendre tes vacances d'été avant de revenir au bureau.

— Je ne veux pas rester dans ce sale trou, malgré toutes tes belles paroles, déclara brusquement Albert.

— Si, tu vas y rester, pour recouvrer ta santé et ta force, afin que ta vue remette de la couleur aux joues de Marie, comme jadis.

— Je retourne avec toi, dit Albert d'un ton ferme. Je repars par le même train. Il est à peu près l'heure, je crois.

— Je ne t'ai pas encore fait part de tous mes projets, essaya de continuer Georges ; mais Albert lui coupa la parole.

— Tu peux y renoncer. Je n'ai pas besoin de tes exhortations mielleuses. Tu me traites comme un gosse, et je n'en suis pas un. Ma résolution est prise, et je montrerai qu'elle est difficile à ébranler. Inutile de continuer. Je me fiche comme d'une guigne de tous tes boniments.

Une lueur mauvaise brillait dans ses yeux noirs, et il donnait à son frère l'impression d'un rat acculé, réduit au désespoir et prêt à la bataille.

Georges en le regardant, se rappela leur jeunesse, et pensa qu'il n'avait fait que réveiller chez lui cet entêtement qui, tout enfant, lui permettait de résister à toute force et toute persuasion.

Georges, renonça dès lors à tout espoir. Il avait perdu la partie. Cette créature ne représentait plus rien d'humain : abandonnée par le dernier instinct de noble humanité, c'était désormais une brute apathique et stupide, impossible à émouvoir, simple résidu grossier de la vie ; une brute combative, rebelle et indomptable.

Et en contemplant ce frère, il aperçut en lui l'éveil d'une brute semblable. Il sentit tout à coup ses doigts se raidir et se courber comme ceux d'un étrangleur. Il connut le désir du meurtre. Et sa raison, le trahissant, lui conseilla de tuer, le convainquit qu'il ne lui restait pas autre chose à faire.

*

Il se ressaisit à l'appel d'un serviteur lui criant à travers les arbres que la voiture l'attendait. Il répondit. Puis, regardant droit devant lui, il découvrit son frère qu'il venait à l'instant d'oublier comme tel et de considérer comme un objet inanimé.

Il prit la parole et, à mesure qu'il parlait, la conduite à tenir lui parut claire. Sa propre raison ne l'avait pas trahi : la brute latente en lui-même n'avait fait que l'orienter.

— Tu n'es bon à rien sur terre, Albert. Tu le sais. De la vie de Marie tu as fait un enfer. Tu es un fléau pour tes en-

fants. Pour nous autres, tu n'as pas précisément transformé l'existence en paradis.

— Toutes tes jérémiades ne serviront à rien, interposa Albert. Je ne vais pas rester ici.

— C'est précisément là que je voulais en venir. Tu n'es pas obligé de rester ici.

La figure d'Albert s'épanouit, et il fit un mouvement involontaire comme pour s'élancer vers la voiture.

— D'autre part, il n'est pas nécessaire que tu reviennes avec moi. Il reste une autre solution.

La main de Georges disparut dans sa poche et reparut tenant un revolver. L'arme reposait sur sa paume, la crosse tournée vers Albert à qui il la tendait. En même temps, de la tête, il indiquait le fourré voisin.

— Inutile de me la faire, à moi ! gronda l'autre.

— Je n'en ai nulle envie, Albert. Regarde-moi. Je parle sérieusement. Et si tu ne t'exécutes pas toi-même, je me verrai obligé de le faire pour toi.

Ils se dévisageaient, l'arme entre eux, toujours offerte. Albert hésita un moment, puis ses yeux flambèrent. D'un mouvement rapide il saisit le revolver.

— Parbleu ! Je vais t'obéir. Ne serait-ce que pour te montrer de quelle étoffe je suis fait !

Georges se sentit défaillir et se détourna. Il ne voulait pas voir son frère entrer dans le fourré, mais il entendit le froissement des feuilles et des branches sur son passage.

— Adieu, Albert ! cria-t-il.

— Adieu ! répondit l’autre du fourré.

Georges sentit la sueur lui perler au front et commença de s’éponger le visage avec son mouchoir. Il entendit, comme à grande distance, la voix du domestique lui criant de nouveau que la voiture attendait. Le pivert descendit à travers les ombres et se percha sur un tronc d’arbre à quatre mètres de là.

Georges se croyait dans un rêve, mais se sentait parfaitement justifié. C’était bien la chose à faire, et la seule.

Un sursaut spasmodique agita tout son corps, comme si le coup de revolver venait d’être tiré. C’était la voix d’Albert, tout près derrière lui.

— Voilà ton revolver, disait Albert. Je reste.

Le domestique apparut entre les arbres, marchant à pas précipités et poussant des appels inquiets. Georges remit l’arme dans sa poche et prit entre ses mains celles de son frère.

— Dieu te bénisse, mon vieux ! murmura-t-il. Et – avec une dernière pression de mains – bonne chance !

— Je viens ! cria-t-il au domestique.

Puis il tourna le dos et courut vers la voiture à travers les arbres.

# VII

# COULEUR LOCALE[7]

— Je ne comprends pas pourquoi vous ne tirez pas profit de cette somme extraordinaire de savoir, lui dis-je. À la différence de la plupart des gens pourvus de connaissances analogues, vous êtes à même de les exprimer. Votre style est…

— Est suffisamment… euh… journalistique, interrompit-il.

— Justement ! Vous pourriez gagner pas mal d'argent.

Mais il croisa ses doigts, l'air pensif, haussa les épaules, et rejeta ma suggestion.

— J'ai essayé. Ça ne rend pas. J'ai publié une étude sur ce sujet, poursuivit-il, après un instant. Cela m'a valu l'honneur de récolter soixante jours de ***Hobo***.

— De Hobo ?

— Oui, de Hobo… Il attacha ses regards sur mon Spencer et en parcourut les titres tout en débitant son explication. Le Hobo, mon cher, est le nom donné dans les prisons des villes et des provinces au local spécial de détention où

---

[7] ***Local color***. – ***Ainslee's,*** octobre 1903 – ***The Moon-Face***. Macmillan, New York, septembre 1906.

sont rassemblés les chemineaux, les poivrots, les mendiants et le menu fretin des délinquants. Joli en lui-même, le mot possède son histoire. Hautbois, en français, désigne un instrument de musique en bois, à clés, qui se joue avec une anche double, et que vous connaissez. En anglais ce nom devient hauboy. Vous vous rappelez dans « Henri IV » :

> ***De l'étuy d'un hautboy***
> ***Il faisait sa cour et son toyt.***

De là à ho-boy, il n'y a qu'un pas : voilà pourquoi les Anglais employaient indifféremment les deux mots. Mais – et remarquez-le bien, car le saut est stupéfiant – en traversant l'Océan, hautboy ou ho-boy, devient à New York le surnom qui désigne l'égoutier. On admet, dans une certaine mesure, qu'il soit né du mépris témoigné aux artistes et aux musiciens ambulants. Mais pourquoi au boueux, au paria, au miséreux, à l'avili, au hors-caste ! Et dans son dernier avatar, par une conséquence logique, le mot vient s'appliquer au vagabond américain, j'ai nommé le ***tramp***. Mais si les autres ont altéré son sens, le tramp altère sa forme et ho-boy se transforme joyeusement en ***hobo***. C'est pourquoi les vastes cellules de brique et de pierre bordées d'un double et triple rang de couchettes où la Loi a coutume d'incarcérer le vagabond sont dénommées par lui le Hobo. Intéressant, n'est-ce pas ?

Renversé dans mon fauteuil, j'admirais en moi-même cette encyclopédie vivante, ce Leith Clay-Randolph, ce chemineau vulgaire qui, après s'être installé dans mon intérieur, avait fait la conquête de tous les amis qui s'asseyaient à ma modeste table, me reléguait dans l'ombre par son esprit et ses belles manières, dépensait mon argent de poche, fumait mes meilleurs cigares et d'un œil critique et entendu faisait

son choix parmi mes cravates et mes boutons de manchettes.

Il s'avança vers ma bibliothèque, jeta un coup d'œil distrait dans les ***Fondements économiques de la société,*** de Loria.

— Votre conversation me plaît. Vous me paraissez un homme plein de culture. Vous avez certainement beaucoup lu et votre ***interprétation économique de l'histoire,*** comme vous aimez à l'appeler, ajouta-t-il avec un sourire, vous permet, mieux que tout autre, de donner un aperçu intellectuel sur la vie.

« Mais, en sociologie, votre jugement se trouve faussé par le manque d'expériences pratiques. D'autre part, moi qui ai lu – excusez-moi – peut-être beaucoup plus que vous, je connais la vie par surcroît. Je l'ai vécue, je l'ai prise entre mes mains, je l'ai observée, j'en ai goûté le suc, sans me laisser influencer par la passion ou les préjugés. Tout cela est indispensable pour obtenir une conception nette des réalités et c'est ce qui vous fait défaut… Tenez, voici, un passage vraiment intéressant. Écoutez !

Il commença alors de lire à haute voix, avec un art consommé ; il accompagnait le texte de critiques et de commentaires, débrouillait adroitement des périodes lourdes et enchevêtrées, élucidait le sujet, énonçait des détails sur lesquels l'auteur s'était fourvoyé ou des objections qui lui avaient échappées, relevait des conclusions nouvelles, transformait une opposition en paradoxe et la réduisait enfin à une vérité sobrement exprimée et inattaquable : bref, son clair génie illuminait ces pages auparavant ternes, pesantes et sans vie.

Le jour est déjà lointain où Leith Clay-Randolph vint frapper à la porte de service d'Idlewild, et réussit à attendrir le cœur de Gunda. Jusque-là, Gunda s'était montrée froide comme les montagnes de Norvège encore que, de temps à autre, suivant son humeur, il lui arrivât de laisser les vagabonds à l'aspect particulièrement agréable s'asseoir sur les marches de la cuisine pour dévorer des croûtes de pain et de côtelettes dédaignés. Mais cette fois où un va nu-pieds, sorti de la nuit, viola le sanctuaire de la cuisine, son royaume, l'obligeant à retarder le dîner pendant qu'elle l'installait dans le coin le plus tiède, constitua un événement si insolite que ma Tournesol voulut en avoir le cœur net. Ah ! Tournesol, au bon cœur et à la chaude sympathie ! Leith Clay-Randolph l'enveloppa de ses sortilèges durant un bon quart d'heure, tandis que je fumais mon cigare, puis elle revint, hésitante, en prononçant des paroles vagues où il était question d'un costume usagé qui ne me servirait sûrement plus.

— Il ne me servira sûrement plus, dis-je en songeant à un complet gris foncé, dont maints bouquins avaient distendu les poches et détourné de son objet plus d'une journée destinée à la pêche et j'ajoutai : Mais je te conseillerai d'en réparer les poches au préalable.

Le visage de Tournesol se rembrunit.

— Non, dit-elle, je veux dire le noir.

— Le noir, m'écriai-je, n'en pouvant croire mes oreilles. Mais je le porte encore. Je… je voulais le mettre ce soir.

— Tu en as deux autres qui sont beaucoup mieux, et tu sais parfaitement, mon chéri, que celui-là ne m'a jamais plu, répliqua Tournesol. Du reste, il est tout lustré.

— Lustré !

— Il… il le deviendra bientôt, ce qui revient au même et cet homme est digne d'intérêt. Étant donné sa distinction, je suis persuadée qu'il…

— … a connu des jours meilleurs.

— C'est cela… Il fait froid et humide et ses vêtements sont tout usés. Tu as tant de vêtements…

— Cinq, précisai-je, y compris le gris foncé que j'arbore pour aller à la pêche, tu sais… le complet aux poches abîmées.

— Et ce pauvre diable n'a personne, pas de domicile, rien… de rien…

— Pas même une Tournesol, dis-je en passant mon bras autour de sa taille, eh bien, soit ! il mérite de tout avoir. Offre-lui mon complet noir, ma chérie, non, donne-lui le meilleur de tous mes costumes ! Il ne sera pas dit que, sous la calotte des deux, un tel dénuement ne trouve sa compensation.

— Tu es un amour !

Tournesol gagna la porte et, se retournant, me gratifia d'un sourire.

— Tu es un parfait amour !

— Quelle gentillesse, après sept ans de mariage ! m'extasiais-je, quand elle revint d'un pas timide et avec l'air de s'excuser.

— Je… je lui ai donné une de tes chemises blanches. Il portait une horreur à bon marché en coton ; c'eût été grotesque. Et puis ses souliers étaient tellement éculés que je lui

en ai fait mettre une paire à toi, tu sais, les vieux tant étroits du haut.

— Les vieux !

— Oui, ils te serraient terriblement… tu ne l'ignores pas.

Voilà comment Tournesol prenait d'ordinaire sa revanche sur les événements.

Or donc, Leith Clay-Randolph vint s'installer à Idlewild ; je n'aurais su dire pour combien de temps. Je ne supputais pas davantage la fréquence de ses visites, car il montrait l'irrégularité d'une comète. Tantôt il arrivait, correctement vêtu, de chez de hauts personnages qu'il qualifiait d'amis, au même titre que moi ; tantôt las et déguenillé, il gravissait péniblement le sentier bordé d'églantines, retour de Montanas ou de Mexico. Et, à l'improviste, une fois repris par sa manie ambulatoire, il se replongeait dans le vaste monde qu'il appelait « le trimard ».

— Je ne puis me résoudre à partir sans vous avoir témoigné ma gratitude, homme au grand cœur et à la main ouverte, me dit-il, le jour qu'il revêtit mon beau complet noir.

J'en crus à peine mes yeux lorsque, le regardant pardessus mon journal, j'aperçus devant moi un gentleman à la mine altière, plein d'aisance et absolument sûr de lui-même. Tournesol ne s'était point trompée. Ce personnage devait certes avoir connu des jours meilleurs pour qu'un simple complet noir et une chemise blanche eussent suffi à réaliser pareille transformation. Malgré moi je me levai, prêt à le traiter d'égal à égal.

Ce fut ainsi que le sortilège de Clay-Randolph s'exerça sur moi. Cette nuit-là il coucha à Idlewild, de même la nuit suivante, et bien d'autres encore… En réalité, son charme était irrésistible.

Le « fils d'Anak », autrement dit Rufus-aux-yeux-bleus, connu aussi sous le diminutif familier de Tots, gambadait avec lui du sentier des églantiers jusqu'au fond du verger, l'étourdissant de ses cris. Si Tournesol ne l'avait apprécié pour son propre compte, c'eût été pour celui du « fils d'Anak ». Quant à moi, Tournesol pourrait dire à quel point, lorsqu'il lui prenait fantaisie de disparaître, j'ai aspiré au retour de Leith, Leith l'Aimable.

Pourtant nous ne connaissions rien de lui. Sauf le pays de sa naissance, le Kentucky, son passé demeurait une énigme. Il n'y faisait d'ailleurs jamais allusion. Il s'enorgueillissait de réaliser en lui le divorce de la raison et du sentiment. Dans son esprit, le monde se résolvait en problème.

Avec cela déconcertant ; il mélangeait des mots d'argot à des expressions techniques interminables et ressemblait parfois au pire des criminels par le langage, la figure, l'expression ; à d'autres moments, il devenait un gentleman cultivé et instruit, un philosophe ou un savant. Mais souvent je percevais chez lui une sorte de lueur furtive que je n'arrivais pas à saisir, des éclairs de sincérité, de sentiment réel, pensai-je, disparus avant que j'eusse pu les comprendre, souvenirs de l'homme qui fut peut-être, ou bien reflets de l'homme caché sous un masque. Mais ce masque, il ne le soulevait pas et nous ne connûmes jamais sa personnalité véritable.

— Mais ces soixante jours de Hobo, récompense de votre carrière de journaliste ? demandai-je. Racontez-moi cela.

— Eh bien, puisqu'il le faut…

Il jeta une jambe sur l'autre et émit un rire bref.

— Dans une ville dont je tairai le nom, commença-t-il, une belle et grande cité de soixante mille habitants, où les hommes se rendent esclaves pour des dollars et les femmes pour des toilettes, une idée se présenta à moi. L'esprit inquiet et les poches vides, je me rappelai avoir autrefois nourri le projet d'écrire un traité réconciliant Kant avec Spencer. Non que cette méditation fût possible, bien entendu, mais le terrain s'offrait à la satire scientifique…

J'agitai la main en signe d'impatience et il s'arrêta.

— J'essayais seulement de vous retracer ma situation mentale, en vue de vous montrer la genèse de mon acte, expliqua-t-il. Bref, cette idée s'implanta en moi : Quel pouvait-être le sujet d'une nouvelle sur les clochards destinée à un quotidien ? L'impossibilité de concilier le Gendarme et le Vagabond, par exemple ? Alors je battis le pavé en quête des bureaux d'un journal. L'ascenseur me lança dans le ciel, dont Cerbère, sous les apparences d'un groom anémique, gardait l'entrée. Tuberculeux, cela se voyait d'un seul regard ; courageux et Irlandais, étonnamment tenace, sans doute, mort d'ici un an.

— Pâle enfant, dis-je, guide-moi vers le Saint des Saints, vers le Plus Grand des Manitous.

« Il me regarda d'un air de mépris et de lassitude infinie.

— Adressez-vous au portier. Je ne m'occupe pas des fous.

— Voyons, mon lys blanc, il s'agit du directeur.

— Quel directeur ? aboya-t-il comme un jeune bull-terrier. Théâtral ? Sportif ? Mondain ? Dominical ? Hebdomadaire ? Quotidien ? Télégraphique ? Urbain ? Échotier ? Éditorial ? Lequel ?

— Lequel, je n'en sais rien. Le Directeur, proclamai-je fermement. Le grand Patron !

— Ah ! Monsieur Spargo, renifla-t-il.

— Bien entendu, Monsieur Spargo. Qui d'autre ?

— Donnez-moi votre carte, dit-il.

— Ma quoi ?

— Votre carte… Dites ! Qu'est-ce que vous voulez, au fait ?

« Et le Cerbère anémique me toisa d'un œil si insolent qu'allongeant le bras je délogeai le jeune impertinent de sa chaise. De mon index replié, je tapotai sa maigre poitrine d'où s'échappa une toux faible et saccadée ; mais il m'observait d'un air déterminé, comme eût pu me défier un moineau serré dans ma main.

— Je suis le Temps qui nivelle tout, proférai-je d'un ton sépulcral. Prends-garde que je ne frappe trop fort.

— Oh ! c'est à voir !

« Là-dessus, j'accentuai mes coups : il étouffa et son visage devint rougeâtre.

— En fin de compte, que désirez-vous ? souffla-t-il, quand la respiration lui revint.

— Voir Spargo, l'unique Spargo.

— Alors, lâchez-moi et je vais demander s'il peut vous recevoir.

— Non pas, mon lys blanc. Et je serrai un peu plus ma main sur son col. Inutile de me la faire, petit. J'irai moi-même.

Leith considéra rêveusement la longue cendre de son cigare et se tourna vers moi.

— Anak, vous ne sauriez apprécier la joie d'être bouffon, de faire le clown. Même si vous le vouliez vous n'en feriez rien. Vos préjugés mesquins et votre respect des convenances vous l'interdiraient. Le simple fait de laisser son esprit s'abandonner à n'importe quelle facétie, de se livrer à toutes sortes d'extravagances au mépris des conséquences possibles exige un autre homme qu'un bourgeois courbé devant la loi.

« Enfin je fus reçu par l'Unique Spargo, un personnage gras comme un bœuf, haut en couleurs, pourvu de bajoues et d'un double menton qui, en manches de chemise, transpirait assis à son bureau.

« La scène se passait au mois d'août. Au moment où j'entrais, le bonhomme parlait ou plutôt sacrait, si j'ose dire, au téléphone, sans me quitter de l'œil. Il raccrocha et se tourna vers moi d'un air interrogateur.

— Vous êtes un homme très occupé, à ce que je vois, lui dis-je.

« Il fit de la tête un brusque signe affirmatif et attendit la suite.

— Après tout, le jeu en vaut-il la chandelle ? poursuivis-je. À quoi bon vivre si on doit transpirer de la sorte ? Comment justifiez-vous cette sueur ? Regardez-moi : je ne m'échine pas, pas plus que je ne file…

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ? beugla-t-il avec une brusquerie que je qualifierai de grossière, arrachant les mots de la même façon qu'un chien tire sur un os.

— Question très opportune, monsieur, concédai-je ? D'abord, je suis un homme, ensuite un citoyen américain écrasé sous le poids du malheur. J'ai celui de ne posséder ni profession, ni commerce, ni espérances. Comme Ésaü, je n'ai pas de soupe. J'élis domicile en tous lieux, le ciel me sert de couverture. J'appartiens à l'armée des déshérités, je suis un prolétaire, ou en terme plus simple, à la portée de votre intellect, un vagabond…

— Que diable…

— Bien plus, cher monsieur, un clochard, un être aux voies détournées, aux logis bizarres et multiples…

— En voilà assez, cria-t-il. Que voulez-vous ?

— De l'argent.

Il se leva et esquissa un geste dans la direction d'un tiroir ouvert où devait dormir un revolver, puis, se ravisant, il grommela :

— Vous n'êtes pas ici dans une banque.

— Pas plus que je n'ai de chèques à encaisser. Mais je possède, monsieur, une idée qu'avec votre autorisation et votre aimable concours, je me fais fort de transformer en espèces. Bref, que diriez-vous d'une étude sur les clochards, rédigée par un clochard en activité ? Êtes-vous disposé à la publier ? Vos lecteurs tiennent-ils à la lire ? Pourraient-ils vivre heureux autrement ?

« Un instant je crus qu'il allait tomber d'une congestion mais sa circulation turbulente se calma et il finit par m'avouer que mon aplomb lui plaisait. Avec force remerciements, je lui affirmai que je partageais moi-même ce sentiment. Il me tendit alors un cigare en m'annonçant qu'il s'entendrait volontiers avec moi.

— Mais remarquez bien, précisa-t-il, en me mettant dans la main un paquet de papier à copie et un crayon tiré de la poche de son veston, remarquez que je refuserai toute haute philosophie nuageuse vers laquelle je constate que vous manifestez des tendances. Prodiguez la couleur locale à pleins pinceaux, ajoutez à la rigueur un brin de sentiment, mais pas de salade sur l'économie politique, les couches sociales et tout le reste. Que votre article soit concret et précis, avec de la brutalité, de l'allant, de la vie ; que cela craque, pétille et passionne… Compris ?

« J'avais si bien compris que je le « tapai » d'un dollar.

— Et surtout, n'oubliez pas la couleur locale ! me cria-t-il en refermant la porte.

— Et, Anak, ce fut la couleur locale qui me perdit.

« Le Cerbère anémique se mit à ricaner quand je repris l'ascenseur.

— … Fait vider, hein ?

— Non, pâle enfant à la blancheur de lys, fis-je en souriant et en agitant mon paquet de papier. « Pas fait vider mais embauché. » D'ici trois mois, je serai chef des Échos et c'est moi qui te ferai sauter.

« Mais comme l'ascenseur venait de s'arrêter à l'étage au-dessous pour prendre deux dames, il se pencha sur la cage et sans périphrases ni mots superflus me voua à la destruction, moi et mon embauche. N'importe, ce gamin me plaisait. Il montrait du cran et de la hardiesse ; pourtant il savait, aussi bien que moi, que la mort le serrait de près.

— Mais comment, m'écriai-je, en me représentant vivement le chétif garçon, comment avez-vous pu traiter aussi cruellement ce pauvre bougre ?

Leith émit un rire sec :

— Combien de fois, mon cher, dois-je vous signaler vos errements ? Vous vous laissez dominer par la sensiblerie et par la moindre émotion. À cela s'ajoute votre propre caractère ! Vous êtes vraiment incapable de juger les choses avec logique. Cerbère ? Peuh ! Un éclair exprimant un atome d'étincelle en train de s'éteindre, un organisme moribond, au pouls imperceptible ; un claquement de doigts, une bouffée d'air, sans plus. Un pion sur le jeu de la vie. Pas même un problème. Un bébé mort-né, pas plus qu'un nourrisson mort, ne soulève aucun problème ; ils n'ont jamais atteint leur but. Cerbère non plus. Mais ici se pose une controverse vraiment intéressante…

— Et la couleur locale ? lui rappelai-je.

— Très juste, reprit-il. Ne me laissez pas dévier. Donc, je me rendis avec mon rouleau de papier sur les voies de garage du chemin de fer, pour la couleur locale, et balançant mes jambes sur le toit d'un Pullmann à portes de côté, autrement dit un wagon à marchandises, je pondis mon article. Bien entendu, j'invectivai adroitement contre l'état de choses actuel, et j'exposai mes paradoxes sociaux. En outre, je sus donner à ma copie une forme assez concrète pour provoquer l'indignation du lecteur moyen. En me plaçant au point de vue du clochard, je démontrai que le corps de la police urbaine était absolument corrompu et je m'efforçai d'ouvrir à ce sujet les yeux du bon public. Je prouvai que la société dépense plus pour l'arrestation, le jugement et l'emprisonnement des vagabonds que si elle les hébergeait dans les meilleurs hôtels pendant le même laps de temps. J'étayai mon raisonnement par des faits et des chiffres, traitements de policiers, frais de transport, de tribunaux et d'écrou. Ma démonstration, péremptoire, se poursuivait sur un mode léger et humoristique qui appelait le sourire, mais laissait l'aiguillon dans la plaie. Je soutenais que le défaut capital du système consistait dans la spoliation et le pillage au détriment des vagabonds. Le bon argent, que la communauté dépensait pour les combattre, leur eût permis de se vautrer dans le luxe au lieu de pourrir dans les geôles. J'allais jusqu'à émettre la possibilité, non seulement de leur payer le meilleur hôtel, mais de leur offrir tous les jours deux cigares à vingt-cinq *cents* et un coup de cirage à dix *cents,* sans qu'il en coûtât aux contribuables autant qu'ils déboursent d'ordinaire pour les juges et les gardes-chiourme. Du reste, ainsi que les événements le confirmèrent par la suite, les contribuables en eurent la puce à l'oreille.

« Je peignis sur le vif un membre de la police, je n'eus garde d'oublier un certain Sol Glenhart, chef de police, cor-

rompu comme peut-être pas un dans tout le pays. Je puis en parler en connaissance de cause. Il était archi-connu parmi les clochards de la ville ; non seulement ses exactions étaient notoires, mais constituaient pour ses citoyens une honte criante. Il va de soi que je m'abstins de citer le nom du personnage, me contentant de le décrire d'une manière impersonnelle et imaginaire, mais qui pourtant gardait toute sa couleur locale.

« Naturellement, clochard moi-même, le thème de l'article consistait en une protestation contre les mauvais traitements infligés à mes frères de misère. En prenant les contribuables par le fond de leur porte-monnaie, je savais les rendre perméables au sentiment : alors je leur en jetai jusque-là… Croyez-moi, ce fut de la belle besogne… Quant au style !… Écoutez plutôt la fin de ma péroraison :

« Ainsi, quand nous battons le pavé ouvrant les quinquets pour dépister Jean la Loi[8], nous ne saurions oublier que nous sommes de l'autre côté de la palissade, que nos mœurs ne sont pas celles de gens réguliers, et que Jean la Loi applique, suivant le cas, deux poids et deux mesures. Pauvres diables quémandant une croûte dans l'obscurité, nous avons pleinement conscience de notre impuissance et de notre ignominie. Et nous pouvons répéter, après un frère de malheur de l'autre continent : « Nous nous piquons à ignorer l'aiguillon de l'amour-propre. » L'homme nous repousse, Dieu lui-même nous oublie ; seuls pensent à nous les dragons de la justice qui se repaissent de notre détresse et

---

[8] John-Law : sobriquet populaire de l'agent de police.

transforment nos sanglots et nos larmes en dollars sonnants et trébuchants. »

« Entre autres, mon portrait de Sol Glenhart, le chef de police, était réussi. Ressemblance parfaite, sans méprise possible, avec des phrases du goût de celle-ci : « Ce vautour au bec crochu, au corps épais. Ce citoyen criminel, ce détrousseur public, pourvu de la moralité d'un fêtard et d'une conception de l'honneur qui ferait rougir les fripons eux-mêmes, qui confond les assassins avec des innocents et jette dans des geôles infectes les malheureux et les pauvres », et ainsi de suite. Ce style de circonstance manque peut-être de la dignité et de la tenue qui conviendraient dans une dissertation sur « La plus-value » ou « Les erreurs du marxisme », mais ce genre-là plaît au bon public. « Hum », grommela Spargo, quand je lui délivrai ma copie, vous n'y allez pas de main morte, vous !

« Je fixai un œil d'hypnotiseur sur la pochette de son veston et il me passa un de ses excellents cigares, que j'allumai, tandis qu'il parcourait mon article. À deux ou trois reprises il vrilla sur moi son regard investigateur, mais ne prononça pas un mot avant d'avoir terminé.

— Où écriviez-vous, pousseur de crayon ? fit-il.

— Ce sont là mes premiers efforts…, répondis-je, souriant modestement, et feignant un léger embarras.

— Je me fiche de vos premiers efforts ! Que voulez-vous gagner ?

— Non ! non protestai-je. Très peu de salaire pour moi, merci infiniment. Je suis un libre citoyen américain piétiné par tous, et nul ne pourra se vanter que mon temps lui appartient.

— Sauf Jean la Loi ! ricana-t-il.

— Sauf Jean la Loi, opinai-je.

— Comment avez-vous appris que je voulais attaquer l'administration de la police me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Je n'en savais rien, mais j'ai pressenti que vous vous y disposiez. Hier matin une dame charitable m'offrit trois biscuits, un morceau de fromage, et une petite dalle funéraire de gâteau au chocolat, le tout enveloppé dans le *Clairon* du jour : celui-ci affichait une allégresse impie en annonçant que le candidat de la *Clarine* au poste de chef de la police avait échoué. De même, j'appris que les élections municipales approchaient. Deux et deux font quatre, me dis-je. Un autre maire implique de nouveaux fonctionnaires de police ; ceux-ci, un nouveau chef de police ; ce dernier le candidat de la *Clarine*. Ergo, à vous la pose.

« Il se leva, me serra la main et vida à mon profit la poche replète de son veston. Je serrai avec soin les cigares et continuai à fumer le vieux.

— Vous ferez l'affaire, exulta-t-il. Voici (il tapait du doigt sur ma copie) le premier coup de canon de ma campagne. Vous en tirerez bien d'autres avant la fin. Vous êtes l'homme que je cherchais depuis longtemps. Venez à l'éditorial.

« Mais je hochai la tête.

— Allons, venez ! insista-t-il. Pas d'enfantillage ! Il faut que vous fassiez partie de la *Clarine*. En son nom, je vous implore, nous ne saurions nous passer de vos services. Que décidez-vous ?

« Bref, il s'efforçait d'arracher mon adhésion, mais je demeurai inflexible et, au bout d'une demi-heure, l'Unique Spargo abandonna la partie.

— Rappelez-vous, dit-il, que si vous vous ravisez, à n'importe quel moment la maison vous est ouverte. Où que vous soyez, un télégramme, et je vous envoie immédiatement les frais de voyage.

« Je le remerciai et lui demandai le prix de ma copie, de ma ***drogue,*** comme il l'appelait.

— Comme d'habitude, dit-il. Passez le premier jeudi après la publication.

— Alors, permettez-moi de vous demander un léger acompte jusqu'à ce que…

« Il me regarda en souriant.

— Vous préférez la discrétion ?

— Sûrement. Personne ainsi pour m'identifier, alors réglez-moi comptant.

« J'encaissai mes trente dollars et je fichai… pardon, je pris congé.

— Pâle enfant, dis-je à Cerbère, je suis balancé. Il grimaça de joie blême. Et en témoignage de l'estime sincère que je te porte, attrape ce petit… (ses yeux étincelèrent et il étendit vivement la main, pour protéger sa tête de la gifle qu'il attendait) ce modeste souvenir.

J'allais lui glisser une pièce de cinq dollars dans la main ; à ma grande surprise, il me devança.

— Gardez votre sale argent, ricana-t-il.

— Tu me plais davantage encore, dis-je en ajoutant une seconde pièce. Tu deviens parfait. Mais j'insiste pour que tu acceptes.

« Il se recula en grommelant, mais je le saisis par le cou et le laissai plié en deux, avec les deux pièces dans une poche. À peine l'ascenseur s'était-il ébranlé que les pièces tombèrent avec bruit sur le toit et s'arrêtèrent entre le seuil et la cage. Par bonheur, la porte n'était pas fermée et je pus les rattraper. Les yeux du garçon de l'ascenseur s'arrondissaient comme des billes.

— Voilà comme je suis, dis-je en empochant mes pièces.

— Quelqu'un les a sûrement lancées dans la cage, murmura-t-il, stupéfait par l'incident.

— Cela ne souffre aucun doute.

— Si vous voulez, je puis m'en charger, proposa-t-il.

— Vous voulez rire !

— Si vous ne les rendez pas, menaça-t-il, j'arrête l'ascenseur.

— Peuh !

« Et il stoppa entre deux étages.

— Jeune homme, dis-je, as-tu une mère ? (Il semblait sérieux, comme regrettant son acte, d'autant que, pour l'impressionner davantage, je relevais lentement ma manche droite.) Es-tu préparé à la mort ? (Je m'inclinai furtivement et glissai un pied en avant.) Une minute, une courte minute te sépare de l'éternité. À ce moment je fermai ma main droite comme une serre et levai l'autre pied. Jeune homme,

jeune homme, proclamai-je, dans trente secondes, j'arrache de ta poitrine ton cœur sanguinolent et je me penche pour t'entendre hurler dans l'enfer.

« Touché, il poussa un cri ; l'ascenseur redescendait et je me retrouvais dans la rue. Comme vous le voyez, Anak, j'ai une habitude dont je ne puis me défaire : laisser derrière moi des souvenirs impérissables. On ne m'oublie jamais plus.

« À peine avais-je tourné le coin qu'une voix familière retentit à mes côtés :

— Tiens ! l'Escarbille. Où vas-tu ?

« Et je vis Tchi le Mince qui se trouvait en ma compagnie un jour où nous nous étions vu déloger d'un train à Jacksonville.

— Des escarbilles m'ayant empêché de voir les gardiens, expliquait-il, la ***monica*** m'en est restée… La monica ? Ce mot vient du grec, ***monos,*** le nom de guerre du clochard.

— Direction sud, répondis-je. Et comment ça marche ?

— Pas du tout. Le taureau fait le méchant.

— Où est l'assaut ?

— Sur le départ. Je te tuyauterai.

— Qui est le grand mec ?

— Moi, et ne l'oublie pas.

L'argot coulait si rapidement des lèvres de Leith, que je dus l'interrompre.

— Traduisez, je vous prie. N’oubliez pas que je suis étranger.

— Comment donc, répondit-il gaiement. Le Mince est en fâcheuse posture. Taureau signifie policier. Il paraît que les policiers sont mal disposés. Je lui demande où est l’assaut, c’est-à-dire la bande avec laquelle il voyage. Il m’indiquera l’endroit où les copains attendent le départ. Le grand mec est le chef. Le Mince revendique cette distinction.

« Tous deux nous nous dirigeâmes vers un boqueteau à quelque distance de la ville. La bande, composée d’une vingtaine de rudes hobos, y campait, sur les rives charmantes d’un ruisselet au suave murmure.

— Hé les gars !… leur cria le Mince. Grouillez vos pieds. Voici l’Escarbille, il faut lui faire honneur.

« Autrement dit, les hobos devaient partir et se hâter de mendier pour se procurer le menu nécessaire à la célébration de mon retour au bercail, après une année d’absence.

« Mais j’exhibai mes richesses et le Mince dépêcha quelques-uns des plus jeunes compagnons pour acheter la boisson. Croyez-en ma parole, Anak, il se tint ce jour-là une séance digne de rester dans les annales de la « Clochardie ». On n’imagine pas quelle quantité de liquide peuvent acquérir trente dollars et de quels gosiers sont doués vingt vagabonds. De la bière et du petit vin s’offraient au choix, mais les durs à cuire y mélangeaient de l’alcool. Ce fut grandiose. Une orgie sous les cieux, un concours de beuverie, une étude de la bestialité primitive. Pour moi, le clochard est un phénomène fascinant, et si j’étais directeur d’un collège, j’instituerais des cours de psychologie sur l’ivrognerie pra-

tique. Cet essai surpasserait les livres et rivaliserait avec les expériences de laboratoire.

« Mais tout cela n'a rien à voir avec mon histoire, car seize heures après, au petit jour, toute la bande se vit ramassée par une troupe de policiers, en nombre supérieur, et embarquée en prison. Après le déjeuner, vers dix heures, on nous fit monter au tribunal et on nous aligna tous les vingt, mous et abrutis.

« Et là, sous un écusson rouge, le nez crochu comme le bec d'un aigle impérial, ses petits yeux luisant, siégeait… devinez qui ? Sol Glenhart.

— John Ambrose ! appela le greffier et, Tchi le Mince se leva, avec l'aisance d'une longue habitude.

— Vagabondage, Votre Honneur, prononça l'huissier, et son Honneur, sans daigner regarder l'accusé, aboya :

— Dix jours.

« Tchi se rassit.

« Et ainsi de suite avec la régularité d'un mécanisme d'horlogerie ; quinze secondes par homme, quatre hommes à la minute, les camarades oscillaient tour à tour comme des marionnettes. Le greffier annonçait le nom, l'huissier le délit et le juge la sentence : l'homme se rasseyait et tout était dit. Bien simple, n'est-ce pas ? Superbe !

« Tchi le Mince me poussait le coude :

— Joue-leur la comédie, l'Escarbille, comme tu sais le faire.

« Je hochai la tête.

— Vas-y, insista-t-il. Débite-leur une histoire de brigands. Ils l'avaleront comme du petit lait. Et tu pourras chiner du tabac pour nous jusqu'à notre libération.

— L.C. Randolph, appela le greffier.

« Je me levai, mais la cadence de la procédure parut se fausser. Le greffier murmura quelques mots au juge et l'huissier se mit à sourire.

— Vous êtes journaliste, à ce qu'il paraît, monsieur Randolph, prononça suavement son Honneur.

« Il me prenait au dépourvu, car dans l'émotion des récents événements, j'avais totalement oublié la *Clarine*. Je me vis sur le bord du précipice creusé par mes propres mains.

— Voilà ton plan. Profites-en, me soufflait Tchi.

— La farce est jouée ; il ne me reste plus qu'à applaudir, lui répliquai-je.

« Mais, ignorant mon article, Tchi prit un air stupéfait.

— Votre Honneur, répondis-je, c'est bien là ma profession, quand on veut bien m'employer.

— Je constate que vous vous intéressez de près aux affaires locales. Son Honneur prit en main la *Clarine* du jour même et son regard parcourut du haut en bas une colonne dont je devinai l'auteur. Rien à dire sur la couleur, commenta-t-il avec, dans les yeux, l'expression d'un connaisseur, les peintures sont excellentes et se recommandent par de larges touches dans la manière de Sargent. Maintenant ce… ce magistrat représenté par vous… c'est d'après nature, sans doute ?

— Non, Votre Honneur, répondis-je. C'est de l'imagination, de l'invention, plutôt… des types, oserais-je dire.

— En tout cas, vous ne manquez pas de couleur, Monsieur. Impossible de s'y méprendre, poursuivit-il.

— Je l'ai mise après coup, expliquai-je.

— Alors ce juge n'est pas pris sur le vif, ainsi que l'on serait tenté de le croire ?

— Non, Votre Honneur.

— Ah ! je vois, il incarne simplement la corruption judiciaire.

— Non, plus que cela, Votre Honneur, répliquai-je tardivement, il en représente l'idéal.

— Enduit après coup de couleur locale ? Ah ! Fort bien. Et me permettrai-je de vous demander combien vous avez reçu pour ce petit chef-d'œuvre ?

— Trente dollars, Votre Honneur.

— Ah bon ! Et il changea brusquement de ton. Jeune homme, la couleur locale est répréhensible. Je vous en déclare coupable et vous condamne à trente jours d'emprisonnement ou, à votre choix, à trente dollars d'amende.

— Hélas, avouai-je, j'ai dissipé les trente dollars en folles orgies.

— Et trente jours de plus pour dissipation.

— Au suivant, fit Son Honneur, se tournant vers le greffier.

Le Mince était sidéré.

— Alors ! murmura-t-il. Alors ! l'équipe écope de huit jours et toi de soixante ! Alors ?

Leith frotta une allumette, ralluma son cigare, et ouvrit le livre sur ses genoux.

— Pour en revenir à nos moutons, n'estimez-vous pas, Anak, que si Loria traite de la disparition des revenus, avec un souci scrupuleux, il néglige malheureusement un facteur important, en l'espèce…

— Oui ! oui ! fis-je distraitement.

# VIII

# CHEZ LES FOUS[9]

Moi ? Je n'suis pas un idiot : j'suis l'infirmier ! Je n'sais pas ce que Miss Jones ou Miss Kelsey pourraient faire sans moi ! Y a cinquante-cinq vrais idiots (des « baveux », comme on les appelle) dans cette salle-ci, et comment pourrait-on les nourrir si je n'étais pas là ? J'aime à donner à manger aux baveux, moi ! Ils n'sont pas méchants, ils ne sauraient l'être : y a toujours quèque chose de dérangé avec leurs jambes ou leurs bras, et ils n'peuvent pas parler. Ceux-là sont vraiment incurables.

Moi, j'peux marcher, parler, faire un tas de choses. Ainsi, tenez ! Les baveux, ça exige beaucoup de précautions : faut pas les brusquer, ni les faire manger trop vite, autrement ils étouffent. Eh bien ! Miss Jones dit que j'suis un « spécialiste nourrisseur ». Quand une nouvelle infirmière arrive, c'est moi qui lui enseigne le métier. C'est marrant de voir une nouvelle infirmière, la première fois qu'elle leur donne la pâtée : elle fait tant de simagrées et y va si lentement que sans mon intervention, c'est tout juste si elle aurait fini de leur servir leur petit déjeuner avant que sonne le dîner. Alors, je lui montre comment il faut s'y prendre, parce que, moi, je vous le répète, je suis un spécialiste en la ma-

---

[9] ***Told in the Drooling Ward***. – ***TheBookman,*** juin 1914 – ***TheTurtles of Tasman***. The Macmillan Co., New York, septembre 1916.

tière. Le docteur Darlymple l'affirme, et celui-là ne parle pas à la légère. Un baveux peut boulotter deux fois plus vite, mais il y a la façon de procéder.

Je m'appelle Tom. J'ai vingt-huit ans. Je suis connu comme le loup blanc dans l'établissement. C'est un établissement officiel, vous savez ! Il appartient à l'État de Californie, et il est sous l'influence de politiciens. Je sais ce que je dis. Il y a assez longtemps que je suis ici. Tout le monde a confiance en moi dans la « Maison » et je ne cesse de faire des commissions à droite et à gauche quand je n'suis pas auprès des baveux. Mais oui, je les aime, les baveux ! Car je me considère comme un veinard de ne pas être à leur place.

Je me trouve bien, ici. Mieux que dehors. J'en ai tâté du dehors, cette fois que je me suis sauvé pour me faire adopter ; aussi je ne veux plus recommencer. Non ! il n'y a rien de tel que la Maison et les baveux ! Et puis, ai-je l'air d'un baveux, moi ? N'y a qu'à me regarder pour établir tout de suite la différence. Je suis un infirmier, un infirmier-spécialiste, s'il vous plaît ! Pas mal, pour un « faibe », hein ? Un « faibe » ? Eh ben, oui, un « faible d'esprit », quoi ! J'croyais que vous le saviez. Nous sommes tous des « faibes », ici.

Mais moi, j'suis un « faibe » de première catégorie. Le docteur Darlymple dit que j'suis trop malin pour être dans la Maison ; mais je me tiens peinard ; pas si bête ! On est trop bien dans la boîte.

Et puis, moi, j'ai un avantage : j'pique pas des attaques, comme un tas d'autres faibes… Voyez-vous ce pavillon, là-bas, entre les arbres ? Y a rien que des « épileps » de première catégorie, là-dedans. Ils s'en croient, ceux-là, parce qu'ils sont pas comme les faibes ordinaires. Ils ont baptisé

leur pavillon « Le Club » et ils prétendent valoir les gens du dehors, sauf qu'ils sont malades. Je les gobe pas beaucoup, moi, les épileps. Ils se moquent de moi quand ils ne passent pas leur temps à tomber du haut mal. Ce que je m'en fiche ! J'ai pas de bile à me faire comme eux, à craindre tout le temps de choir et de m'fendre le crâne. Quèque fois, ils courent en rond et tâchent de trouver un endroit pour s'asseoir vite, mais ils n'y parviennent pas.

Les épileps du dernier degré sont nettement répugnants, et ceux du premier degré se donnent des airs. Je m'estime heureux de ne pas être un épilep ! Ces types-là n'ont rien d'intéressant : ils parlent haut, voilà tout !

Miss Kelsey prétend que je bavarde trop. En tout cas, ma conversation a du sens, et c'est plus qu'on en peut dire des autres faibes ! Le docteur Darlymple déclare, de son côté, que j'ai le don de la parole. Parbleu ! Je voudrais que vous m'entendiez quand je m'parle tout seul ou que j'ai un baveux pour m'écouter ! Y m'vient parfois des idées de me faire politicien, seulement ça donne trop de mal. C'est tous de grands parleurs ; c'est comme ça qu'ils gardent leur place.

N'y a pas un seul fou chez nous, rien que des faibles d'esprit, Laissez-moi vous raconter quelque chose de drôle : Une douzaine d'idiotes mettent le couvert dans le grand réfectoire. Parfois, quand elles sont en avance dans leur travail et qu'il leur reste du temps, elles s'assoient toutes en rond pour jaser. Alors, moi, je m'glisse tout doucement près de la porte et je m'tords les côtes en les écoutant. Voulez-vous connaître leurs sujets de conversation ? Eh ben, voilà ; elles restent un bon moment silencieuses. Et puis y en a une qui dit : « Dieu merci, je n'suis pas une faible d'esprit ! » Et les

autres d’approuver en hochant la tête d’un air satisfait. Puis toutes se taisent pendant un autre long moment. Après quoi, la voisine de la première, dans le cercle, prononce à son tour : « Dieu merci, je ne suis pas une faible d’esprit ! » et elles dodelinent toutes de la tête de façon béate. Et c’est ainsi pour toutes, l’une après l’autre, et elles ne disent jamais autre chose… C’est-il pas des vraies faibes, des pures, hein ? je vous en fais juge… Je ne suis pas de ces faibes-là, moi, Dieu merci !

Quèque fois, je crois même que je n’suis pas un faibe du tout. Je fais partie de la fanfare et je lis la musique. Nous sommes tous censés être des faibes, à la fanfare, sauf le chef. Lui, c’est un maboul. Nous le savons, mais nous n’en parlons qu’entre nous. Et puis, il est dans la politique, et nous ne tenons pas à lui faire perdre sa place. J’suis le « tapin », moi, je tiens le tambour… On ne peut se passer de moi, dans cet établissement. J’ai été malade une fois, je sais ce que j’avance. Quelque chose m’étonne, c’est que la salle des baveux ait pu tenir le coup pendant que j’étais à l’hôpital !

Je pourrais sortir d’ici si je voulais (vous savez, je n’suis pas si pauvre d’esprit qu’on pourrait le croire) ; mais je n’y tiens pas : je me plais trop ici ! Et puis, tout irait de travers si je partais. Le seul point qui m’inquiète, c’est qu’un beau jour on s’aperçoive que j’ai toute ma tête à moi et qu’on me mette dehors, pour gagner ma vie. Je connais le monde et je l’aime pas ! La Maison suffit amplement à mon bonheur.

Vous voyez comme de temps à autre je fais des grimaces. C’est plus fort que moi, j’peux en faire à volonté. J’suis pas si laid que ça, pourtant. Je me regarde dans la glace : ma bouche est drôle, bien sûr, ma lèvre pend, et j’ai de mauvaises dents (on peut toujours reconnaître un faibe à

sa bouche et à ses dents). Mais cela ne prouve nullement que j'sois vraiment un faibe. J'ai la veine d'avoir l'air d'en être un, voilà tout !

Et puis j'sais un tas de choses. Si je vous les racontais toutes, vous n'en reviendriez pas. Mais quand je ne veux rien savoir, ou lorsqu'on veut me faire faire quelque chose contre mon gré, je n'ai qu'à laisser pendre ma lèvre, à rire et à faire des bruits stupides avec ma gorge. J'étudie les façons de parler de vrais idiots et j'peux les imiter à s'y méprendre ; avec ça, je trompe tout le monde. Miss Kelsey elle-même m'a traité d'« idiot » l'autre jour : elle était furieuse – elle avait, elle aussi, mordu à l'hameçon.

Miss Kelsey m'a demandé un jour pourquoi je n'écrirais pas un livre sur les faibes. J'étais en train de lui exposer le cas du petit Albert : c'est un « baveux », vous savez, et je devine toujours ce qui le tourmente rien qu'à sa façon de remuer son œil gauche. J'expliquais donc cela à Miss Kelsey, mais je vis, à sa mine, qu'elle m'en voulait d'en connaître plus long qu'elle. Oui, un jour peut-être écrirai-je ce livre-là. Mais c'est bien du mal en perspective ! En outre, je préfère parler.

Savez-vous ce que c'est qu'un « micro » ? Ça vous a une tête pas plus grosse que l'poing. Généralement, c'est des baveux, et ils vivent longtemps. Les « hydros » eux, ne bavent pas. Ils ont une grosse tête et ils sont plus dégourdis. Mais ils n'arrivent jamais à l'âge d'homme : ils meurent toujours auparavant. J'peux jamais en regarder un sans me dire qu'il va bientôt casser sa pipe… Parfois, quand je m'sens flemmard, où lorsque l'infirmière en chef est en colère contre moi, je souhaiterais d'être un baveux, pour n'avoir qu'à me laisser

gaver ; mais, au fond, j'aime mieux parler et demeurer ce que j'suis.

Pas plus tard qu'hier, le docteur Darlymple m'a dit comme ça : « Tom, je ne sais vraiment pas ce que je ferais sans toi ! » Et il doit savoir de quoi il retourne, attendu qu'y a un millier de faibes qui lui ont passé par les mains depuis près de deux ans. Avant lui, c'était le docteur Whatcomb. On les nomme à ces postes-là, vous savez, grâce à la politique ! J'ai vu défiler un tas de médecins depuis mon entrée ici, voilà vingt-cinq ans. J'y étais avant aucun d'entre eux. Je ne me plains pas ! L'établissement ne pourrait être mieux dirigé.

C'est une vraie bénédiction d'être un faibe de première catégorie. Prenez le docteur Darlymple, par exemple : il a des ennuis, il doit sa situation à la politique… Vous pensez si nous sommes ferrés en politique, nous autres de première catégorie ! Nous ne cessons d'en parler. Et ça ne vaut pas cher ! Un établissement comme celui-ci ne devrait pas dépendre de la politique. Voyez le docteur Darlymple : v'là deux ans qu'il est ici. Il y a appris beaucoup de choses. Un beau jour la politique va se mettre en travers, on le flanquera dehors et on nous enverra un autre médecin qui n'y connaîtra rien sur les faibes.

Et les infirmières ! J'en ai connu des milliers depuis que je suis ici. Y en a de gentilles. Mais elles ne font que passer. La plupart d'entre elles se marient. Quèque fois, moi aussi, je pense au mariage. J'en ai touché un mot un jour au docteur Whatcomb ; il m'a répondu qu'il était désolé de m'apprendre que les faibes n'avaient pas le droit de prendre femme.

Une fois, j'ai été amoureux… d'une infirmière (je ne vous dirai pas son nom). Elle avait des yeux bleus, des cheveux roux, une voix aimable, et je lui plaisais. Elle ne me l'a

pas caché, et elle me recommandait toujours de me bien conduire, ce que j'ai fait, du reste, jusqu'après son départ. Alors, je me suis enfui. Elle était partie pour se marier, sans rien me dire !

J'ai idée que le mariage n'est pas si rose qu'on le prétend. Le docteur Anglin et sa femme, par exemple : ils étaient toujours en train de se battre. Je les ai vus. Un jour, j'ai même entendu sa femme le traiter de « faibe » (Ça, c'était pas gentil, parce que personne n'a le droit d'appeler « faibe » quelqu'un qui ne l'est pas). Quand il a entendu ça, le docteur Anglin, s'est mis dans une fureur ! Mais il n'a pas fait long feu ici. Il a dû déguerpir à la suite de combines politiques et c'est le docteur Mandeville qui lui a succédé. Celui-là, il était célibataire. Je l'ai entendu une fois causer avec l'ingénieur. Faut vous dire que l'ingénieur et sa moitié se battaient aussi comme chien et chat, et ce jour-là, le docteur Mandeville lui disait qu'il était bigrement heureux de ne pas être l'esclave d'un jupon. Moi, tout faibe que j'étais, j'ai très bien saisi l'allusion, sans le faire voir, on entend des tas de choses quand on a pas l'air de comprendre !

Et j'en ai vu de drôles pour ma part ! Une fois, quelqu'un m'a adopté. Je suis allé par le train à une soixantaine de kilomètres d'ici pour vivre chez un certain Peter Bopp et sa femme. Ces gens-là tenaient une ferme. Le docteur Anglin leur déclara que j'étais vigoureux et débrouillard, et j'ai dit comme lui parce que je voulais qu'on me garde. Alors Peter Bopp a répondu que je serai chez eux comme un coq en pâte, et les hommes de loi ont couché les conditions sur le papier.

Mais j'ai pas été long à m'apercevoir que les travaux de ferme ne convenaient pas à mes goûts. M^me^ Bopp avait de

moi une peur bleue et elle ne voulait pas me laisser dormir dans la maison. Ils m'ont installé un coin dans le bûcher et m'ont fait coucher là. Je devais me lever à 4 heures du matin, donner à manger aux chevaux, traire les vaches et porter le lait aux voisins. Ils appelaient ça un peu de besogne pour m'occuper, mais j'étais sur les dents toute la journée. Je fendais le bois, nettoyais les poulaillers, arrachais les mauvaises herbes du potager, enfin je m'envoyais presque tout le boulot… Jamais d'amusement, je n'en avais pas le loisir.

J'peux vous avouer une chose : j'aime cent fois mieux faire avaler du lait et de la pâtée aux faibes que de traire les vaches quand il gèle à pierre fendre. Mme Bopp avait une frousse terrible de me laisser seul avec les enfants. Et j'en avais le trac, moi aussi. Ils me faisaient des grimaces, des pieds-de-nez, me jouaient toutes sortes de niches dès que leurs parents avaient le dos tourné. Ils me traitaient de « maboul ». Tout le monde m'appelait « Tom le maboul ». Et les autres gamins du voisinage me lançaient de grosses pierres. On ne voit rien de semblable ici, à la Maison, les faibes ont de meilleures manières.

Mme Bopp me pinçait et me tirait les cheveux quand elle me surprenait à lambiner. Moi, je me contentais de rire sous cape et je fainéantais davantage. Elle répétait : « Ce grand niais me fera mourir ! »

Un gentil petit veau venait de naître. Je retirai les planches qui bouchaient le vieux puits, dans le pré, et le gentil petit veau tomba dedans et se noya. Alors Peter Bopp dit qu'il allait me flanquer une raclée. Et il l'a fait. Il a empoigné un licol, et qu'est-ce que j'ai pris ! Je n'ai jamais reçu une telle tripotée. On ne punit pas de cette façon dans la « Maison » ; voilà pourquoi je dis que c'est là ma place rêvée.

Je connais la loi, et je sais que M. Peter Bopp n'avait pas le droit de me battre à coups de licol. J'appelle cela de la cruauté ; or le contrat d'adoption spécifiait qu'on ne devait pas se montrer cruel envers moi. Je n'ai pas protesté. J'ai pris patience, tout simplement – ce qui prouve quel genre de faibe je suis. J'ai attendu longtemps, lambinant de plus en plus, faisant de plus en plus de drôles de sons avec ma gorge ; mais ça ne prenait pas : il ne voulait pas me renvoyer à la « Maison », ce que je cherchais par tous les moyens. Mais voilà qu'un jour – le premier du mois – M^me^ Brown me remet trois dollars, montant de sa note de lait chez Peter Bopp. C'était le matin. En livrant le lait dans la soirée, je devais rapporter le reçu. Mais pas si bête ! Je m'suis tout bonnement rendu à la gare, j'ai pris un billet comme tout le monde et je suis revenu par le train jusqu'à la « Maison »… Vous voyez le genre de faibe que je suis !

Le docteur Anglin n'était plus là. Le docteur Mandeville le remplaçait. J'allai tout droit à son bureau. Il ne me connaissait pas. Il me dit : « Tiens ! Mais ce n'est pas le jour des visites ! » Je lui réponds : « Je ne suis pas un visiteur, je suis Tom, j'appartiens à la Maison. » Là-dessus, il se met à siffler (façon de témoigner sa surprise). Je lui conte mon histoire et lui montre les marques du licol. À mesure que je lui parlais, sa colère montait, et quand je me suis retiré il m'a promis de s'occuper lui-même de l'affaire de M. Peter Bopp.

Vous vous trompez si vous croyez par hasard que les petits baveux ne se réjouirent pas de me revoir.

J'entre tout droit dans la salle. Une nouvelle infirmière donne à manger au p'tit Albert ; « Un instant ! que j'lui dis, c'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre. Vous ne voyez donc pas comme il remue son œil gauche ! Je vais vous montrer ! »

Là-dessus, faut croire qu'elle m'a pris pour un nouveau médecin, car elle m'a tendu la cuiller et je parie bien que depuis mon départ jamais le p'tit Albert ne s'était garni la panse comme ce jour-là ! Les baveux n'sont pas difficiles à satisfaire quand on sait les comprendre !

J'ai entendu un jour Miss Jones dire à Miss Kelsey que ma façon de procéder avec eux tenait du prodige.

Un de ces jours, peut-être, je parlerai au docteur Darlymple ; j'lui demanderai de me donner un certificat attestant que je ne suis pas un faibe. Puis je me ferai nommer par lui infirmier stagiaire dans l'aile des baveux, avec quarante dollars par mois, logé et nourri. Ensuite, j'épouserai Miss Jones et m'installerai confortablement ici. Et si elle refuse, je prendrai Miss Kelsey ou une autre. Il ne manque pas d'infirmières candidates au mariage. Et si ma femme, dans un accès de fureur, me traite de « faibe », ça me sera bien égal. À quoi bon se tracasser ? Quand on s'accommode des baveux, on peut mieux encore, j'imagine, s'accommoder d'une femme.

Ah ! je ne vous ai pas raconté comment je m'étais enfui de la Maison. J'en avais pas la moindre intention. C'est Charlot et Joe qui m'ont fourré cette idée dans la tête. Ce sont deux « épileps » de première catégorie, vous savez ! J'avais été porter une note au cabinet du docteur Wilson et je m'en retournais à la salle des baveux quand j'aperçus Charlot et Joe qui se cachaient derrière le coin du gymnase et me faisaient des signes. Je vais à eux :

— Alors, que m'dit Joe, comment ça va, chez les baveux ?

— Splendide, que j'y réponds ; et ces attaques, y en a-t-il eu tantôt ?

Cette remarque les rendit furieux, et j'allais continuer mon chemin quand Joe m'arrête et me dit :

— Nous filons d'ici. Tu viens avec nous !

— Pourquoi ? que j'lui demande.

— Nous allons de l'autre côté de la montagne, dit Joe.

— Et pour dénicher une mine d'or, ajoute Charlot ; nous n'avons plus d'attaques. Nous sommes tout à fait guéris !

— C'est bon ! que j'dis, je marche !

Là-dessus, nous nous éclipsons derrière le gymnase, et nous voilà partis au milieu des arbres. Nous avions peut-être bien marché dix minutes quand tout à coup je m'arrête :

— Qu'est-ce qu'y a ? demande Joe.

— Attendez, que j'dis, il faut que j'm'en retourne.

— Pourquoi ? dit Joe.

Et moi je réplique :

— Pour aller chercher le p'tit Albert.

Là-dessus, ils m'disent que c'est impossible et les voilà qui m'abreuvent d'injures. Mais je m'en fichais : j'savais bien qu'ils m'attendraient. C'est que, voyez-vous, il y a vingt-cinq ans que je suis ici et je connais les sentiers qui mènent de l'asile à la montagne. Et Charlot et Joe ne les connaissaient pas : voilà pourquoi ils voulaient que je les accompagne, vous saisissez ?

Bref, je suis revenu prendre le p'tit Albert. Il ne peut ni marcher, ni parler, ni rien faire – excepté baver – et je dus l'porter dans mes bras. Nous avons marché, marché, jusqu'après le dernier champ où l'on fait les foins. J'avais jamais été plus loin que ça. Alors, comme les broussailles et les bois devenaient de plus en plus épais et que je n'trouvais plus de sentier, nous avons suivi la sente aux vaches jusqu'à un large ruisseau et nous nous sommes coulés sous la clôture qui marque la limite de la propriété.

Ensuite nous avons escaladé la grande colline d'l'autre côté du cours d'eau. C'était plein de grands arbres et n'y avait pas de broussaille mais on glissait tant sur les feuilles mortes qu'à peine pouvions-nous faire un pas. Et v'là qu'on arrive à un endroit vraiment mauvais : y avait une quinzaine de mètres à traverser et au moindre faux pas là-dedans on risquait de dégringoler pendant 300 mètres – ou peut-être bien 30, je ne sais plus. On ne serait pas tombé à pic, mais on aurait déboulé jusqu'en bas. J'ai traversé le premier, portant le p'tit Albert. Joe m'a suivi. Mais voilà-t-y pas que, juste au milieu, Charlot, pris de frousse, s'assoit par terre :

— J'vais avoir une attaque, qu'il dit.

— Tais-toi ! lui répond Joe, c'est pas vrai ! Autrement, tu te serais pas assis. T'es toujours debout quand ça te prend !

— C'est pas une attaque comme les autres, dit Charlot.

Et le v'là qui se met à pleurer, puis à trembler, mais précisément parce qu'il le voulait, il n'arrivait pas à tirer de sa peur la moindre attaque. Furieux, Joe se met à jurer comme un portefaix. Mais ça n'arrangeait pas les choses. Alors je parle tout doux et très gentiment à Charlot. C'est le meilleur

moyen, avec les faibes. Si vous vous montez contre eux, cela produit l'effet contraire. Je sais : j'suis comme ça moi-même. C'est pourquoi j'ai failli en faire mourir de colère M^me^ Bopp un jour qu'elle s'était emportée contre moi.

L'après-midi s'avançait. Comprenant qu'on ne pouvait rester plantés là éternellement, j'dis à Joe :

— C'est bon ! Cesse de jurer ! Ferme-là et tiens Albert ! J'm'en vais chercher Charlot.

Fut dit fut fait. L'autre était bouleversé par la peur et la tête lui tournait au point qu'il rampait sur les mains et les genoux tandis que je le soutenais. Je l'avais à peine ramené et repris le p'tit Albert dans mes bras qu'j'entends fuser un rire. Je regarde en bas du ravin, et qu'est-ce que je vois ? Un homme et une femme à cheval qui nous observaient. L'homme avait un fusil en travers de sa selle et sa compagne s'esclaffait.

— Qui diable est-ce là ? dit Joe pris de frousse ; quelqu'un qui vient nous arrêter ?

— Tiens-toi tranquille, que j'réponds, c'est l'type à qui appartient cette ferme et qui écrit des bouquins… Comment ça va-t-il, monsieur Endicott ? que j'dis à l'homme d'en bas.

— Tiens, fait-il, qu'est-ce que vous fichez là ?

— Nous sommes en train d'mettre les voiles, que j'réponds.

Là-dessus, il dit :

— Eh bien, bonne chance ! mais ne manquez pas de rentrer avant la nuit !

— Mais on se sauve pour de bon, que j'réponds.

Alors v'là que sa femme et lui se mettent à rire :

— Eh bien, bonne chance tout de même ! mais prenez garde que les ours et les lions de montagne ne vous dévorent pas quand il fera noir !

Là-dessus, ils s'éloignent tous les deux en rigolant, l'air très content ; mais quelle idée saugrenue de nous parler d'ours et de lions ?

Une fois de l'autre côté de la montagne, je trouve un sentier et nous filons beaucoup plus vite. Charlot ne donnait plus signe d'attaque ; il se met à rire et à parler de mines d'or. L'ennui, c'était le p'tit Albert. Il était presque aussi grand que moi. Je l'appelais toujours le p'tit Albert, mais entre-temps il avait grandi vous comprenez ! Il était si lourd que j'pouvais à peine suivre les deux autres. J'étais à bout de souffle. Aussi je leur demande de le porter à tour de rôle. Ils refusent. Alors je les menace de les lâcher, j'les préviens qu'ils se perdront et que les lions de montagne et les ours les dévoreront. Charlot avait tout l'air de vouloir piquer une attaque, lorsque Joe me dit : « Eh bien, passe-le moi ! » Après quoi, nous l'avons trimballé chacun à notre tour.

Nous continuâmes notre marche, tout près du sommet. Je ne crois pas qu'il existait la moindre mine d'or, mais nous aurions peut-être pu en trouver si nous ne nous étions pas écartés du sentier avec la nuit qui tombait et le p'tit Albert qui nous épuisait tous à le porter. Quantité de faibes craignent l'obscurité, et Joe annonça qu'il allait avoir une crise. Seulement, ça ne vint pas. Je n'ai jamais vu un garçon aussi malchanceux : impossible de piquer une attaque à volonté.

J'connais des faibes qui ont le chic de réussir en un clin d'œil.

Enfin, voilà la nuit venue, une nuit noire comme de l'encre : nous avions faim, et nous n'avions pas de feu – on interdit aux faibes de porter sur eux des allumettes ; tout ce que nous pouvions faire c'était de grelotter. Et nous n'avions jamais prévu que nous pourrions souffrir de la faim – les faibes, vous savez, ont leurs repas tout préparés pour eux ; voilà pourquoi il vaut mieux être un faibe que d'avoir à gagner son pain dans la vie.

L'ennui c'était le silence. Il y avait pire encore que le silence, c'étaient les bruits : on en entendait de toutes sortes, mais pas toujours, de temps à autre, avec des moments d'accalmie. C'étaient, je crois, des lièvres mais ils faisaient dans la brousse des bruits d'animaux sauvages – vous savez, des pas sourds, des craquements, boup ! boum ! crac ! crac ! comme ça. Charlot, le premier, eut une attaque, et une vraie, cette fois, puis Joe – et une terrible, celle-là ! Les attaques, à l'asile, me laissent froid, avec tout le monde autour de moi, mais en plein bois, par une nuit noire, c'est différent. Croyez-moi : n'allez jamais à la recherche de mines d'or en compagnie d'épileps, même de première catégorie !

Je n'ai jamais passé une si affreuse nuit ! Quand Joe et Charlot n'avaient pas d'attaque, ils en simulaient une, et leur façon de grelotter dans l'ombre ressemblait à des crises. Ça me donnait le frisson, et je tremblais si fort moi-même que je me croyais sur le point de tomber du haut mal. Ajoutez à ça que le p'tit Albert, n'ayant rien à manger, n'faisait que baver et baver ! Je l'avais jamais vu dans un tel état : à la façon dont il remuait son œil gauche, on aurait dit qu'il allait lui sortir de la tête. J'pouvais pas le voir, mais j'm'en rendais

compte à ses mouvements. Joe ne faisait que pester et jurer, et Charlot pleurnichait, répétant qu'il voulait retourner à l'asile.

Bref, nous ne sommes pas morts, et le lendemain matin nous sommes revenus tout droit sur nos pas, par le même chemin. Le p'tit Albert pesait de plus en plus lourd… Le docteur Wilson nous a bien reçus ! je ne l'ai jamais vu dans un tel état ; il m'a dit que j'étais le pire faibe de l'établissement avec Joe et Charlot. Mais Miss Striker, alors infirmière de l'aile des baveux, se montra très gentille : elle m'entoura de ses bras, en pleurant de joie, tellement elle était contente de me revoir. Du coup, j'ai pensé que je pourrais peut-être bien l'épouser. Mais à peine un mois plus tard elle se mariait au plombier qui venait de la ville pour raccommoder les gouttières du nouvel hôpital. Quand au p'tit Albert, il n'en a pas remué l'œil de deux jours, tellement il était vanné.

La prochaine fois que je m'enfuirai, j'irai me réfugier bien loin derrière cette montagne. Mais je n'emmènerai plus d'épileps avec moi : ils ne guérissent jamais et quand ils sont pris de frousse ou de colère, ils vous piquent continuellement des attaques. Mais je prendrai le p'tit Albert : j'peux pas me passer de lui !

Bah ! après tout j'tiens plus à me sauver. La salle des baveux vaut mieux que toutes les mines d'or du monde, et on me dit qu'une nouvelle infirmière doit bientôt venir… En outre, le p'tit Albert est plus grand que moi, maintenant, et j'pourrai jamais l'porter au-delà de la montagne… Il grandit tous les jours, il grandit, il grandit… qu'c'en est incroyable !

# IX

# LE RETOUR DU PÈRE PRODIGUE[10]

Josiah Childs était l'homme le plus normal qui fût. Il avait l'apparence de ce qu'il était : un négociant prospère. Il portait un complet de soixante dollars – le complet normal du négociant – des chaussures confortables de pointure moyenne sentant le bon bottier mais sans extravagance ; ses cols et ses manchettes étaient ceux du négociant-type, et un de ces chapeaux dits « derby » – dernière mode adoptée par les gens d'affaires – constituait sa seule audace en matière de coiffure.

Oakland, en Californie, est loin d'être une ville de province endormie, et Josiah Childs, chef de la principale épicerie de cette fiévreuse cité de l'ouest de l'Amérique, avait un train de vie, des manières et l'extérieur appropriés à ces hautes fonctions.

Mais ce matin-là, avant la ruée de la clientèle, l'apparition de Josiah Childs à son magasin y provoqua, sinon une émeute, du moins une telle perturbation, qu'elle suffit à entraver pendant une demi-heure le travail de son personnel. Il salua d'un bienveillant signe de tête les deux camionneurs qui sur le pas de la porte, chargeaient les deux

---

[10] *The prodigal father*. – *Woman's World,* mai 1912 – *The Turtles of Tasman*.

premières voitures de la journée et, après le petit coup d'œil inévitable à la grande enseigne qui en barrait la façade, pénétra dans le magasin. L'enseigne portait les mots : « ÉPICERIE JOSIAH CHILDS » déployés en lettres or et noir, sobres de dimensions et de bon goût, évocatrices de nobles épices, de condiments aristocratiques, bref de tout ce qui constitue le ***nec plus ultra*** en fait de comestibles (ce qui était le moins qu'on pût attendre de ce palace de l'épicerie où l'échelle générale des prix était de 10 % plus élevée qu'ailleurs). Mais en tournant le dos à ses camionneurs pour franchir le seuil de l'entrée, Josiah Childs ne remarqua pas le regard de stupeur que ces deux braves gens échangèrent à son aspect. Ils s'interrompirent dans leur travail et, pour éviter sans doute d'en tomber de surprise, ils éprouvèrent le besoin de s'appuyer l'un contre l'autre :

— Ça te la coupe, hein, Bill ? gémit l'un.

— Oui, et toi ? Qu'est-ce qui lui prend, au patron ? gémit l'autre.

— Ma parole, il va à un bal masqué ?…

— Ou à une réunion de dresseurs de chevaux.

— Ou à la chasse aux ours…

— Ou payer ses impôts…

— Au lieu d'aller tout bonnement chez ces fantoches de l'Est ! Monkton affirme qu'il part tout droit pour Boston…

Là-dessus, les deux hommes se redressèrent mollement et se remirent à la tâche.

Le costume de Josiah Childs, en effet, justifiait tous leurs commentaires. Son chapeau rigide, à larges bords, en-

cerclé d'une bande de cuir à la mexicaine, portait la marque John B. Statson, il arborait une chemise de flanelle bleue sur laquelle flottait une cravate nouée « à la Windsor », et un veston en grossier velours de coton à larges côtes ; sa culotte, de même tissu, s'enfonçait dans des bottes haut-lacées, du genre de celles que chaussent les arpenteurs, les explorateurs ou hommes d'équipe !

Un employé, au premier comptoir, resta pétrifié d'étonnement à la vue du bizarre accoutrement de son patron. Monkton, récemment promu à la direction, en resta d'abord bouche bée, puis avala sa salive et reprit son imperturbable attitude attentive. La jeune comptable, du haut de sa cage vitrée du balcon intérieur, n'eut pas plutôt jeté un coup d'œil sur le phénomène, qu'elle plongea vivement la tête dans son livre-journal pour cacher son fou rire.

Josiah Childs n'avait pas été sans observer l'effet qu'il produisait sur ses subordonnés, mais il n'en avait cure. Il allait s'offrir des vacances, les plus aventureuses qu'il se fût permises depuis dix ans, et toutes sortes de projets riants, de plaisirs anticipés bourdonnaient joyeusement dans sa tête et dans son cœur. De flamboyantes visions d'East Falls, en Connecticut, et de toutes les scènes familiales de cette ville où il était né et où il avait été élevé, défilaient en pensée sous ses yeux. Oakland, il ne l'ignorait pas, était plus moderne qu'East Falls, et l'émoi causé par son accoutrement était chose à laquelle il fallait s'attendre. Indifférent à la stupéfaction qu'il suscitait parmi ses employés, il allait et venait, accompagné par son gérant donnant ses ultimes conseils, ses instructions finales, et jetant un regard radieux, empreint de tendresse, sur tous les détails de la vaste entreprise qu'il avait fondée avec rien.

Il avait tout lieu d'être fier de la Grande Épicerie Josiah Childs. Douze ans auparavant, il avait débarqué à Oakland n'ayant que quatorze dollars et trois cents en poche. Les cents n'avaient pas cours, si loin dans l'Ouest, et quand les quatorze dollars s'en furent allés, il continua de végéter pendant quelque temps avec ses cents en poche. Plus tard, il décrocha un emploi dans une modeste épicerie, à un salaire de onze dollars par semaine, – ce qui lui permit d'envoyer chaque mois un petit mandat à une certaine Agatha Childs à East Falls, Connecticut. Les trois cents lui avaient servi à acheter des timbres : l'oncle Sam ne pouvait tout de même refuser, à la poste, la monnaie légale de son pays. Sa vie s'étant passée jusque-là dans le cadre étroit de la Nouvelle-Angleterre, où sa perspicacité et son sens des affaires s'étaient aiguisés sous la dure meule de la pauvreté, il s'était trouvé brusquement jeté dans le milieu prodigue et insouciant de l'Ouest, où les gens ne pensent qu'en billets de mille dollars et où les vendeurs de journaux tombent raides morts à la vue de sous de bronze. Comme un acide tout frais sur une plaque d'argent, Josiah Childs mordit dans ce nouvel état de choses industriel et commercial. Il voyait loin et grand. Il envisagea tant de façons de gagner d'emblée de l'argent que toutes sortes de projets s'entrechoquèrent dans sa cervelle.

Cependant, comme il était sensé et prudent, il s'était résolument abstenu de toute spéculation. Les gains substantiels et positifs, seuls, l'attiraient. Tout en travaillant à son bureau, aux appointements de onze dollars par semaine, il relevait les occasions manquées, les débouchés inexploités, les coulages innombrables dont il était témoin. Si, malgré tout, son patron parvenait à prospérer, que ne pouvait-il réaliser, lui, Josiah Childs, grâce à son éducation commerciale du Connecticut ? Cette chance inespérée se présentait à lui

comme une bouteille de vin à un ermite assoiffé. Après trente-cinq années passées à East Falls et dont les quinze dernières s'étaient écoulées pour lui dans son modeste emploi de scribe du principal magasin de cette ville, il tombait dans ce centre si actif de l'Ouest aux gens si prodigues.

Il entrevoyait donc toutes sortes de possibilités. Mais il ne perdit pas la tête. Aucun détail ne lui échappa. Il consacra ses loisirs à observer les habitants d'Oakland, leur manière de gagner de l'argent et de le dépenser. Il parcourait les rues centrales, notait où se portait le flot des acheteurs, qu'il allait jusqu'à compter en vue d'établir des statistiques. Il étudiait le système de crédit commercial et savait, à un centime près, le chiffre des appointements ou les salaires moyens, dans telle ou telle localité, et il se fit un scrupule de connaître tous les coins de la ville, depuis les bouges du bord de l'eau jusqu'aux quartiers aristocratiques du lac Merrit et de Piedmont, depuis les faubourgs de l'ouest d'Oakland, où habitaient les employés du chemin de fer, jusqu'à Fritvale, avec sa population de mi-fermiers, à l'extrémité opposée de la ville.

Son choix définitif s'arrêta sur Broadway, artère principale en plein centre des affaires, et où jamais un épicier n'avait eu l'idée folle de s'établir. Mais cette visée ambitieuse exigeait des capitaux, et il lui fallait débuter avec les moyens les plus modestes. Ce fut dans le bas quartier de Filbert, habité par les ouvriers d'une importante fabrique de clous, qu'il ouvrit sa première boutique. Au bout de six mois, trois autres petites épiceries étaient obligées de fermer les volets, alors qu'il était contraint, lui, de s'agrandir. Il avait saisi le principe des ventes à grande échelle et petit bénéfice, de la qualité soutenue des marchandises offertes et de la probité commerciale. Il avait deviné aussi le secret de la pu-

blicité. Chaque semaine, il présentait un article qu'il vendait à perte. Son unique employé lui avait prédit la faillite imminente quand il l'avait vu vendre pour vingt-cinq cents du beurre qui lui en avait coûté trente, et livrer, à raison de dix-huit cents la livre, du café qu'il payait vingt-deux cents. Mais les ménagères, attirées par ces aubaines, s'attardaient dans la boutique pour acheter d'autres articles qui, ceux-là laissaient un bénéfice. De la sorte, tout le quartier connut rapidement le chemin de l'épicerie de Josiah Childs, où l'afflux des acheteurs devint une attraction en lui-même.

Mais Josiah Childs était trop avisé pour se laisser éblouir par ces débuts. Il savait sur quel genre de clientèle reposait, en fin de compte, le sort de cette prospérité. Il faisait causer les uns et les autres, se renseignait sur la clouterie, si bien qu'il finit par en savoir aussi long sur l'usine que ses directeurs mêmes. Et, un beau jour, sans que personne s'en doutât, il vendit son fonds et, avec une modeste somme d'argent liquide en main, il se mit en quête d'un autre emplacement. Six mois plus tard, la fabrique de clous fermait ses portes, définitivement.

Il ouvrit son nouveau magasin dans Adeline Street, habitée par une classe aisée de salariés. Là, les rayons de son épicerie se garnirent d'un choix meilleur et plus varié de marchandises. Poursuivant son ancien système il attira la clientèle par des offres alléchantes, installa un comptoir de charcuterie, de friandises. Il traita directement avec les fermiers, de façon que non seulement son beurre et ses œufs arrivaient toujours frais, mais dépassaient même en qualité les articles similaires des plus fameuses épiceries de la ville. Les haricots cuits de Boston devinrent l'une de ses spécialités et obtinrent un tel succès qu'une importante manufacture de conserves, la « Twin Cabin Bakery » lui acheta à prix

d'or l'exploitation exclusive de sa marque. Il s'intéressa aux fermiers, à leurs procédés de culture et aux différentes sortes de pommes qu'ils récoltaient. Il apprit même à certains d'entre eux la façon de faire du bon cidre. Son cidre de la Nouvelle-Angleterre connut une vogue inouïe ; après que cette nouvelle marque eut conquis San Francisco, Berkeley et Alameda, Josiah Childs en constitua bientôt une affaire à part.

Cependant, il ne perdait pas de vue ses visées sur Broadway. Il commença par se rapprocher le plus possible du quartier d'Ashland Park, où tout acquéreur de terrain devait légalement s'engager à ne pas ériger de construction d'un prix inférieur à quatre mille dollars. Après cela, ce fut le tour de Broadway. Un inexplicable engouement s'était manifesté dans le public. La masse des acheteurs se portait vers Washington Street, où la valeur des terrains montait à vue d'œil, au détriment de Broadway, qui semblait devoir faire tous les frais de cette sorte de popularité. Les grands magasins, à l'expiration de leurs baux, se transportaient les uns après les autres à Washington Street. C'était un exode général.

« Les masses reviendront », se disait Josiah Childs ; mais il gardait cette réflexion pour lui. Il connaissait les foules et leurs caprices. Oakland était en pleine croissance, et il savait pourquoi. Washington Street constituait une artère trop étroite pour la circulation sans cesse grandissante de la ville. C'était par Broadway, en raison même de la position géographique de cet emplacement central, que passeraient fatalement les trams électriques, qui ne feraient que se multiplier. Les agences de propriétés immobilières affirmaient que le public ne reviendrait jamais, et tout le grand négoce suivait la foule. Josiah Childs put ainsi, pour une

bouchée de pain, obtenir à long bail un immeuble de premier ordre à Broadway, avec option d'achat à un prix déterminé. Lorsque les agents fonciers virent s'établir une épicerie dans cette rue select, ils déclarèrent à l'unisson que c'était la fin de Broadway. Plus tard, quand le caprice des foules les ramena à Broadway, ils traitèrent Josiah Childs de veinard ; entre eux, le bruit courait que l'opération lui rapportait au bas mot cinquante mille dollars de bénéfice.

Son nouveau magasin différa totalement des anciens. Plus de ventes à perte, finies ces aubaines pour la clientèle ! Tous les articles étaient de toute première qualité, avec des prix à l'avenant. Il s'adressait à la clientèle la plus choisie de la ville, celle qui ne regarde pas à la dépense. Seuls venaient à lui les gens dont les moyens leur permettaient de payer sans sourciller dix pour cent de plus que partout ailleurs, et telle était l'excellence de sa marchandise qu'ils ne pouvaient se passer de lui et ne songeaient pas à s'adresser à la concurrence. Ses chevaux, ses voitures de livraison étaient les plus coûteux et les plus beaux de toute la ville ; il donnait à ses cochers, à ses employés, à ses comptables, les plus hauts salaires qu'on pût imaginer. Résultat : il eut un personnel plus compétent, mieux stylé que les autres, et qui rendait de plus grands services tant à lui-même qu'à ses clients. Bref, se fournir aux Épiceries Childs était devenu l'indice infaillible d'un haut rang social.

Pour comble, survint le grand tremblement de terre suivi de l'incendie de San Francisco. Ce cataclysme provoqua un exode immédiat de cent mille personnes qui traversèrent la baie pour venir se fixer à Oakland. Il va de soi que Josiah Childs ne fut pas le dernier à profiter de ce coup de chance extraordinaire.

Voilà dans quelles circonstances, après douze ans d'absence, le négociant enrichi allait revoir sa ville natale d'East Falls, dans le Connecticut.

Au cours de cette longue période, il n'avait pas reçu une seule lettre d'Agatha, sa femme, et n'avait même jamais vu une photographie de leur garçon.

Agatha et lui n'avaient jamais bien pu s'entendre. Agatha était une nature tyrannique. Elle avait, en outre, la langue bien pendue, des idées strictes, arrêtées, très vieux jeu en matière de moralité ; elle affichait à cet égard une rectitude qui ne la rendait pas sympathique. Josiah n'était jamais parvenu à comprendre, à sa satisfaction, comment il avait pu épouser cette femme. Lors de leur mariage, elle était âgée de deux ans de plus que lui et, depuis longtemps déjà, classée dans le rang des vieilles filles. Jusque-là, maîtresse d'école, elle avait laissé dans les souvenirs de la jeune génération celui d'une éducatrice de la plus implacable sévérité. Trop ancrée dans ses principes et sa façon d'être pour en changer jamais, le mariage n'avait été pour elle que l'échange de plusieurs élèves, contre un seul à dresser. Josiah devint donc l'unique objet des sermons et des algarades qu'elle distribuait naguère à la ronde. Comment cette union s'était-elle produite ? Il serait difficile de le dire. La meilleure explication est peut-être celle qu'en donna l'oncle Isaac le jour où, prenant à part son neveu, il lui glissa en confidence :

— Josiah, Agatha t'a épousé avec le secret espoir de mater un jeune homme en pleine force. Et j'ai idée, mon pauvre garçon, que dans cette lutte tu as eu le dessous ! À moins – qui sait ! – que tu ne te sois cassé la jambe, incapable de t'échapper…

— Oncle Isaac, répondit Josiah, je ne me suis nullement cassé la jambe. J'ai couru de mon mieux, crois-moi, mais elle avait de meilleures jambes que moi et quand elle m'a mis la main au collet, je me suis rendu, à bout de souffle.

— Et la gaillarde a du bagout, hein ? ricana l'oncle Isaac.

— Hélas ! convint Josiah, voilà cinq ans que nous sommes mariés, et je ne me suis pas aperçu qu'elle l'ait perdu !

— Sois tranquille, tu n'en es seulement qu'au début, ajouta l'oncle Isaac.

Cet entretien avait eu lieu dans les derniers jours de leur vie commune, et la prédiction avunculaire laissait entrevoir de telles perspectives que c'en fut trop pour Josiah Childs. Si faible qu'il se sentît sous la férule d'Agatha, il demeurait sain de corps et d'esprit avec devant lui un avenir trop long pour lui permettre de prendre patience. Âgé d'à peine trente-trois ans, il sortait d'une famille où l'on vivait vieux et n'eût-il accompli que la moitié de sa vie, l'idée de passer encore trente-trois ans en compagnie d'Agatha – trente-trois ans à être morigéné par elle ! – lui parut trop affreuse pour être envisagée de sang-froid. Entre un coucher et un lever de soleil, Josiah Childs avait disparu, une belle nuit, d'East Falls. Et depuis lors, il n'avait pas – comme nous l'avons déjà dit – reçu d'Agatha la moindre lettre en douze ans. Il ne reprochait d'ailleurs rien à sa femme, lui-même ayant soigneusement évité de lui donner son adresse. Les premiers mandats qu'elle reçut étaient bien partis d'Oakland, mais ceux qui leur succédèrent au cours des années suivantes portaient, grâce aux soins de l'expéditeur, les timbres postaux de la plupart des États à l'ouest des Montagnes Rocheuses.

Mais un intervalle de douze années et la confiance en soi née d'un succès mérité avaient adouci ces souvenirs… Elle était, après tout, la mère de son garçon, et incontestablement avait toujours cru agir pour le mieux. En outre, le travail, moins dur à présent, lui laissait plus de loisir pour s'occuper d'autre chose que de ses affaires. Il désirait connaître ce fils qu'il n'avait jamais vu et qui avait déjà plus de trois ans avant que lui, Josiah, apprît qu'il en était le père. Il commençait aussi à souffrir du mal du pays, et souhaitait fouler de nouveau la neige, pour la première fois depuis douze ans, et comparer le goût des fruits de la Nouvelle-Angleterre à celui des fruits californiens.

Il voulait encore revoir, avant sa mort, les lieux familiers de sa naissance, revivre un peu l'existence de jadis, telle que son imagination la ressuscitait à travers les brumes du souvenir.

Et puis, en fin de compte, il avait un devoir à remplir : Agatha n'était-elle pas sa femme ? Il la ramènerait dans l'Ouest avec lui, et se sentait capable de la supporter. N'était-il pas un homme, maintenant vivant dans un monde d'hommes ? Il menait les autres, au lieu d'être mené, Agatha ne tarderait d'ailleurs pas à s'en rendre compte ! Reprendre sa femme devenait donc pour lui une question de conscience.

Voilà pourquoi il avait endossé ses vêtements d'homme de la frontière : il allait se présenter en père prodigue, revenant au pays sans le sou, comme il en était parti, et il n'appartiendrait qu'à Agatha de tuer ou non le veau gras en son honneur. Il frapperait à sa porte les mains vides, du moins en apparence – se demandant avec inquiétude si on le reprendrait à son ancien poste, au magasin. La suite de

l’histoire dépendrait de l’attitude d’Agatha. On verrait bien !…

Comme il faisait ses adieux à son personnel et s’avançait sur le trottoir, il remarqua qu’on était en train de charger cinq autres de ses camions de livraison. Il les enveloppa d’un regard d’orgueil et après un dernier coup d’œil empreint de tendresse aux lettres or et noir de son enseigne, il fit signe au tram électrique de s’arrêter au coin de la rue.

*

Dans le Pullman qui fait le trajet de New York à East Falls, il lia conversation avec plusieurs hommes d’affaires. On causa de l’Ouest et, bien vite, ce fut lui qu’on écouta : en qualité de président de la Chambre de Commerce d’Oakland, il parlait avec autorité ; ses paroles avaient du poids et il connaissait tous les sujets, qu’il s’agît du commerce asiatique, du canal de Panama ou des coolies japonais. Dans cette atmosphère de respectueuse attention que lui témoignaient ces négociants prospères de l’Est, le voyage lui parut court et, avant qu’il s’en fût rendu compte, le train arrivait en gare d’East Falls.

Il fut le seul voyageur qui descendît dans cette gare déserte où personne n’était attendu. Le long crépuscule d’un soir de janvier commençait à s’étendre, et sous la piqûre de l’air frais il s’aperçut soudain que ses vêtements étaient tout imprégnés d’odeur de tabac. Il en frissonna involontairement : Agatha ne pouvait souffrir le tabac. Il esquissa le geste de jeter le cigare qu’il venait d’allumer, lorsqu’il se rendit compte que l’atmosphère d’East Falls – cette lourde atmosphère d’antan – recommençait peu à peu à l’opprimer. Résolu à la combattre, il reprit son cigare, et le serra entre

ses dents avec une fermeté acquise par douze ans de séjour dans l'Ouest.

Il gagna en quelques pas la petite rue, principale artère de l'endroit : son aspect mesquin, sordide, lui causa une pénible impression. Tout lui semblait hostile et glacial, comme l'air vif après les moelleuses chaleurs de l'air californien. De rares passants, qu'il ne se souvenait pas avoir connus, lui jetèrent en le croisant des coups d'œil indifférents. On les sentait peu sociables, d'une froideur inaccessible. Il n'en revenait pas de son propre étonnement. La large conception de la vie qu'il avait acquise pendant ces douze années dans l'Ouest, lui avait fait diminuer en pensée l'étendue et l'importance d'East Falls ; mais le village dépassait tout ce qu'il avait imaginé en fait de petitesse. Tout était plus mesquin encore qu'il le croyait. La vue du magasin où il avait débuté faillit le suffoquer. Le contraste avec son vaste établissement, qu'il avait évoqué des milliers de fois là-bas, lui parut bien au-dessous de la réalité : deux de ses comptoirs de charcuterie n'auraient certes pas tenu dans ce piètre bâtiment, et il se faisait fort de le loger tout entier dans un de ses dépôts de marchandises.

Il prit le tournant au bout de la rue, et, tout en suivant le trottoir, décréta qu'il lui fallait d'abord s'acheter une casquette et des moufles. Ragaillardi un moment à la pensée des joies du traîneau glissant sur la neige, il ne tarda pas, une fois parvenu aux confins du village, à considérer avec nausée l'aspect peu hygiénique de ces pauvres habitations accolées à des granges. De cruels souvenirs revinrent l'assaillir : il se revit, par les matins d'hiver, les mains gercées, couvertes d'engelures à force de laver le bas des portes : son cœur se serra à la vue de ces doubles fenêtres contre les tempêtes de neige, et leurs ventilateurs, à peine

grands comme un mouchoir de poche, évoquèrent en lui une sensation d'étouffement. Agatha, se dit-il, adorera la Californie.

Devant ses yeux apparurent de vastes roseraies mollement bercées au soleil éblouissant, et des milliers de fleurs épanouies d'un bout de l'année à l'autre, lorsque, fort illogiquement, le passé lui sembla surgir de nouveau et toute l'atmosphère de plomb d'East Falls s'abattit sur lui comme un humide brouillard marin. Il tenta de s'arracher à cet envoûtement, en essayant de se donner le change par des lieux communs sentimentaux, tels que « cette brave neige », « cette joie du retour au foyer » ; mais, apercevant la maison d'Agatha, il flancha : tout son optimisme de commande l'abandonna. Sans même s'en apercevoir, et repris par un remords de conscience, il jeta loin de lui le cigare à demi achevé, il ralentit l'allure et ce fut au pas traînant et sans vie d'autrefois qu'il arriva à sa porte. Il tenta de se ressaisir, de se rappeler qu'il était le propriétaire de la Grande Épicerie Childs, habitué à commander, l'homme dont les paroles étaient écoutées avec respect à l'Association patronale et qui présidait aux réunions de la Chambre de Commerce. Il essaya de rappeler ses visions de lettres noir et or, de files de camions alignés le long du trottoir de son établissement. Mais l'âme d'Agatha – l'âme de la Nouvelle-Angleterre – plus mordante que le gel ambiant, traversait les murs les plus épais, franchissait les quelques centaines de mètres de cette cour qui le séparaient d'elle et revenait le hanter.

Il s'aperçut alors que, malgré lui, il s'était débarrassé de son cigare. Ce détail lui rappela un désagréable souvenir : il se revit s'éclipsant dans le bûcher pour pouvoir fumer à son aise ; l'image d'Agatha lui parut moins atténuée par le temps que lorsque cinq mille kilomètres de distance les séparaient.

C’était inconcevable : Non ! Il ne pouvait reprendre l’existence de jadis. Il était trop vieux maintenant, trop habitué à ses aises, à fumer partout dans la maison, pour recommencer à son âge les cachotteries du cabanon au bois. Or, tout allait dépendre de sa première prise de contact. Eh bien ! il imposerait sa volonté… il fumerait, ce soir même, dans la maison… (dans la cuisine, ajoutait la voix de la faiblesse)… Hé non ! (reprenait la voix de la fermeté), dès son arrivée, il entrerait le cigare à la bouche !… Là-dessus, sans plus attendre, il en alluma un autre, tout en maudissant le froid qui lui piquait les mains… Sa virilité flamboya comme l’allumette : Ah ! il lui ferait voir qui était le maître ! À peine aurait-il posé son chapeau qu’elle saurait à quoi s’en tenir !

Josiah Childs était né dans cette maison. Son père l’avait construite bien avant sa naissance. Josiah la contemplait. Par-dessus le bas mur en pierre on apercevait la véranda et la porte de la cuisine, le bûcher avec lequel elle communiquait et les diverses annexes. Frais débarqué de l’Ouest, où tout était neuf et en continuelle transformation, cette immuabilité ne manqua pas de le surprendre : il retrouvait tout dans le même état qu’autrefois. Il se revoyait petit garçon faisant les corvées ménagères : que de cordes de bois, dans ce bûcher, n’avait-il pas sciées et fendues !… Enfin, ce temps était loin, Dieu merci ! La neige de l’allée conduisant à la cuisine avait été récemment déblayée et il restait encore des traces de pelle. Encore une de ses tâches ! Il se demandait à qui elle était dévolue maintenant, quand il se rappela soudain que son fils devait avoir douze ans. L’instant d’après, au moment où il allait frapper à la porte de la cuisine, le grincement d’une scie provenant du bûcher lui fit diriger ses pas de côté. Il entra et vit un jeune garçon fort occupé à scier du bois. De toute évidence, c’était son fils.

Sous l’empire d’un émoi tout naturel – la voix du sang – il lui fallut un effort pour maîtriser son élan vers le gamin :

— Ton papa est là ? demanda-t-il laconiquement, tout en étudiant l’enfant avec attention, de dessous les rebords rigides de son chapeau. De bonne taille pour son âge, se dit-il, un peu maigrichon de poitrine peut-être en raison de la croissance. Le visage lui plut : des traits forts, mais un air aimable et des yeux pareils à ceux de l’oncle Isaac. En somme, un beau spécimen de gosse…

— Non, monsieur ! répondit le jeune garçon, s’appuyant sur sa scie.

— Où est-il ?

— En mer.

À cette réponse, Josiah Childs éprouva un mélange de soulagement et de satisfaction. Ah ! Agatha s’était remariée… avec un marin. Mais cette sensation fut suivie immédiatement d’une autre, désagréable, troublante : Agatha s’était rendue coupable, alors, de bigamie !… Là-dessus, Josiah se rappela l’histoire classique d’Enoch Arden, dont le maître d’école leur lisait toute l’odyssée dans la vieille classe, et il se vit lui-même dans la peau d’un héros. Il allait faire le fameux geste héroïque. Parbleu, oui, il le ferait ! Il s’éclipserait sans tambour ni trompette et reprendrait le premier train pour la Californie. Elle ne saurait rien de sa venue.

Cependant, à la réflexion, des invraisemblances se présentèrent à son esprit : d’abord, les principes d’Agatha en matière de moralité et ses idées religieuses bien arrêtées, caractéristiques de la Nouvelle-Angleterre, en outre, elle recevait régulièrement une pension de son mari, elle savait donc

qu'il était vivant… Non ! il était impossible qu'elle eût agi ainsi ! Il se creusait la tête à force de chercher une solution. Peut-être avait-elle vendu la vieille maison et ce jeune garçon était-il le fils de quelqu'un d'autre…

— Comment t'appelles-tu, petit ? demanda Josiah.

— Johnnie.

— Non, ton nom de famille, j'entends ?

— Childs, Johnnie Childs.

— Et ton père, quel est son nom ? son prénom ?

— Josiah Childs.

— Et il est parti en mer, dis-tu ?

— Oui, monsieur !

Ces réponses laissaient Josiah rêveur :

— Et quel genre d'homme est-il, ton père ?

— Ah ! c'est un brave homme, Monsieur, et un excellent père de famille dit maman : il envoie régulièrement à la maison l'argent qu'il gagne, et il travaille dur, vous savez. Maman me dit aussi qu'il vaut mieux que tous les autres hommes qu'elle connaît ; il ne fume pas, ne boit pas, ne prononce jamais un gros mot, enfin c'est un homme qui ne fait et n'a jamais fait que son devoir. Voilà l'opinion de maman, et elle l'a connu toute sa vie, bien avant son mariage. Oui, et avec ça il est très bon, incapable de faire du mal à une mouche. Maman me dit toujours que c'est l'homme le plus délicat, le plus prévenant qui soit au monde.

De cœur de Josiah se serra : Agatha s'était remariée, tout en sachant pertinemment que son premier mari vivait encore ! Aucun doute là-dessus ! Eh bien, il avait appris, dans l'Ouest, à pratiquer la charité ; une nouvelle occasion se présentait à lui. Il s'éloignerait sans faire d'esclandre, tout le monde ignorerait sa visite. En tout cas, songeait-il, c'était bien mesquin, de la part d'Agatha, de continuer à encaisser ses chèques à lui, alors qu'elle avait épousé cet homme rangé, ce marin irréprochable qui lui envoyait tous ses gains ! Il se torturait le cerveau à se demander quel pouvait bien être ce modèle d'époux, parmi tous les hommes d'East Falls qu'il se rappelait avoir connus :

— Et comment est-il, ton père ?

— Je ne pourrais vous l'expliquer. Je ne l'ai jamais vu. Il voyage continuellement en mer. Mais je connais sa taille : maman m'a dit qu'il avait cinq pieds onze pouces, et que je serais plus grand que lui. Du reste, il y a un portrait de lui dans notre album. Il est maigre de visage, et il porte des favoris.

Josiah eut un éblouissement. Cinq pieds onze pouces, c'était sa taille, à lui ; il portait des favoris, autrefois, et avait alors le visage maigre ; d'ailleurs, Johnnie n'avait-il pas dit que le nom de son père était Josiah Childs ?

C'était donc lui, Josiah, ce modèle de mari qui ne fumait pas, ne jurait pas, ne buvait pas ! ce marin exceptionnel ! cet homme enfin dont le souvenir embelli était si pieusement conservé par l'imagination indulgente d'Agatha !

Il en éprouva une profonde gratitude envers elle. Elle devait avoir changé de façon extraordinaire depuis qu'il était parti. Il en était consumé de remords. Puis, il se sentit défail-

lir à la pensée de justifier maintenant la réputation qu'Agatha lui avait faite. Cet enfant aux yeux si confiants, comment ne pas le décevoir ? Allons ! il lui fallait faire un effort, après la droiture – tout inattendue – dont Agatha avait témoigné à son égard.

Cependant, la décision qu'il se disposait à prendre était destinée à ne jamais exiger de lui un tel sacrifice, car la porte de la cuisine s'ouvrit et une voix de femme, perçante et irritable, arriva jusqu'à lui :

— Johnnie !… toi !… par exemple !

Combien de fois n'avait-il pas entendu, jadis, cette même voix crier : « Josiah !… toi !… par exemple ! » Un frisson le parcourut tout entier. Machinalement, avec un sursaut de gamin pris en défaut, il tourna vers sa femme le revers de sa main pour cacher son cigare. Il se sentait amoindri, humilié, en battant en retraite sur le seuil. C'était bien l'Agatha d'autrefois, la mégère ridée, avec ce pli amer au coin de la bouche ; sauf que le pli était plus accentué, les lèvres plus minces, et les rides plus profondes. Elle foudroya Josiah d'un regard hostile, écrasant :

— Que fais-tu là ? demanda-t-elle à l'enfant, qui tremblait visiblement d'effroi, comme Josiah. Crois-tu que ton père s'abaisserait à bavarder avec des vagabonds ?

— Je répondais seulement aux questions de ce monsieur, protesta Johnnie, mais sans conviction… Il voulait savoir…

— Et tu l'as renseigné, n'est-ce pas ? fit-elle, l'interrompant d'un ton cassant. De quel droit ce trimardeur vient-il rôder par ici ? Non, il n'aura pas une bouchée de pain !… s'introduire ainsi chez les gens !… Remets-toi à

l'ouvrage, et tout de suite ! Je t'apprendrai à flâner ! Ton père était autrement courageux que toi. Ne peux-tu donc prendre exemple sur lui ?

Johnnie courba le dos, et la scie se remit à geindre. Agatha jetait sur Josiah un regard courroucé. De toute évidence, elle ne le reconnaissait pas :

— Et vous, filez, et vite ! lui ordonna-t-elle d'une voix dure. Je ne veux pas de rôdeurs chez moi.

Josiah se sentit empoigné par une sorte de paralysie. Il humecta ses lèvres, ouvrit la bouche mais les paroles lui manquèrent :

— Allons ! dehors, vous dis-je ! répéta-t-elle de sa voix criarde. Sinon je vous fais coffrer par la police !

Passivement, Josiah obéit. Derrière son dos, il entendit la porte claquer violemment. Comme en un cauchemar, il ouvrit la barrière qu'il avait ouverte tant de fois et mit le pied sur le trottoir. Il était tout stupéfait : ce devait être un mauvais rêve dont il allait bientôt s'éveiller ! Il se passa la main sur le front et s'arrêta, indécis. Le grincement monotone de la scie parvenait, telle une lamentation, à son oreille. Si cet enfant avait dans le sang un peu du caractère des Childs, il s'enfuirait de là tôt ou tard. Agatha était capable de lasser la patience d'un ange. Elle n'avait pas changé, sinon en pis, si c'était possible. Ce garçon-là déguerpirait un beau jour, bientôt peut-être… qui sait… pourquoi pas tout de suite ?

Josiah Childs se redressa de toute sa taille, les épaules effacées. L'impétueux esprit du pays de l'Ouest, avec son parfait mépris des conséquences dès qu'il s'agissait de surmonter un simple obstacle entre lui et l'objet de ses désirs, venait de s'emparer de lui. Il consulta sa montre, se remé-

mora les heures de trains et, à voix haute, solennellement, se fit à lui-même cette profession de foi :

— Je me fiche de la loi ! Ce garçon, le mien, ne peut être ainsi crucifié ! À elle, je doublerai sa pension, je la triplerai, la quadruplerai, au besoin, mais il faut que ce gamin vienne avec moi. Libre à elle de me suivre en Californie, mais je rédigerai un contrat définissant nettement les rôles de chacun, et il faudra qu'elle le signe et l'observe, si elle veut rester avec moi. Et elle le signera, ajouta-t-il avec un sourire amer, pour sûr, car il lui faut absolument passer sa hargne sur quelqu'un.

Il ouvrit la barrière et se dirigea de nouveau vers le bûcher. Johnnie leva les yeux en le voyant entrer, mais il continua de scier son bois :

— Dis-moi, petit, demanda Josiah à voix basse, mais claire. Qu'aimerais-tu de mieux au monde ?

Johnnie hésita et s'interrompit un instant de scier ; Josiah lui fit signe de poursuivre son travail.

— Partir en mer avec mon papa, répondit Johnnie.

Josiah se sentit trembler d'émotion.

— Vraiment ? C'est là ton désir ?

— Si c'est là mon désir ! Ah !

La joie qui se peignait sur les traits de l'enfant fit pencher la balance.

— Eh bien ! viens ici, petit bonhomme. Écoute un peu : c'est moi ton papa : je suis Josiah Childs. As-tu jamais eu l'idée de t'enfuir ?

L'enfant fit un « oui » énergique de la tête.

— Eh bien ! voilà ce que j'ai fait, moi ! Je me suis enfui. Il tira hâtivement sa montre de son gousset.

— Nous avons juste le temps d'attraper le train pour la Californie. C'est là où j'habite maintenant. Peut-être ta mère nous y rejoindra-t-elle par la suite. Je te conterai toute mon histoire pendant le voyage. Viens.

Il étreignit un moment dans ses bras l'enfant à demi apeuré, à demi confiant, puis, la main dans la main, ils franchirent en courant la cour, la barrière et descendirent la rue. Ils entendirent s'ouvrir la porte de la cuisine, puis ces derniers mots :

— Johnnie ! Espèce de paresseux ! Pourquoi t'arrêtes-tu de scier ? Attends un peu : je vais te secouer les puces, moi !

# X

# LE GÉNIE ET LA FÉE[11]

Étendu sur le dos, il dormait d'un sommeil si lourd et si profond que les bruits provenant du pont jeté sur le ruisseau. – le martèlement des pas de chevaux et les cris des charretiers – ne le réveillaient point. C'était le temps des vendanges et les lourds chariots surchargés de raisin remontant la vallée pour se rendre aux pressoirs se succédaient sans interruption sur le pont ; chaque fois que l'un d'eux s'engageait sur son méchant pavé, c'était comme une explosion de sons, une commotion générale dans le calme indolent de l'après-midi.

Mais l'homme n'en était pas troublé. Sa tête avait glissé du journal plié qui lui servait d'oreiller. Des brins d'herbe et des mottes de terre desséchée adhéraient en plaques à sa chevelure en désordre. Il n'était pas beau à voir. Il dormait la bouche grande ouverte, exhibant une mâchoire supérieure où manquaient plusieurs dents, brisées d'un coup de poing. Il ronflait bruyamment, grognant et gémissant parfois dans son pénible sommeil. Il était très agité : tantôt ses bras battaient l'air, en moulinets saccadés, convulsifs ; tantôt sa tête ballottante roulait de droite à gauche sur les mottes de terre où elle reposait. Cette nervosité semblait due en partie à

[11] *The hobo and the fairy*. – *The Saturday Evening Post,* 11 février 1911 – *The Turtles of Tasman*.

quelque malaise interne, en partie au soleil qui lui inondait la face et aux mouches qui bourdonnaient tout autour, se posaient et marchaient sur son nez, ses paupières et ses joues ; c'était d'ailleurs les seuls endroits qu'elles pussent explorer, car le reste de sa figure disparaissait sous une barbe hirsute, légèrement grisonnante, mais fort sale et décolorée par les intempéries.

Les pommettes de ce visage étaient marbrées de taches rouges, provoquées par l'afflux du sang. De toute évidence, ce sommeil de plomb provenait d'une toute récente ribote, qu'expliquait aussi l'obstination des mouches à s'essaimer autour de la bouche, attirées là par des exhalaisons d'alcool.

C'était un homme puissamment bâti, à la forte et courte encolure et aux larges épaules, avec des poignets musclés et des mains calleuses, déformées par les durs travaux manuels. Mais ceux-ci ne paraissaient pas de fraîche date, pas plus d'ailleurs que la callosité qui apparaissait sous la crasse d'une main levée en l'air. De temps à autre cette paume s'ouvrait et se refermait, d'un mouvement nerveux et spasmodique, exhibant un poing énorme, osseux et inquiétant.

L'homme gisait dans l'herbe sèche d'une petite clairière descendant en pente douce jusqu'au rideau d'arbres qui bordait le cours d'eau. Cet endroit était entouré de tous côtés d'une simple clôture en planches à peine visible car elle disparaissait presque sous d'épaisses frondaisons de mûriers sauvages, de chênes rabougris et de jeunes madronos – ces arbres éternellement verts de la Haute-Californie. À l'arrière-plan, une barrière pratiquée dans cette basse palissade s'ouvrait sur une allée menant à un coquet bungalow bâti dans le style espagnol de la Californie et comme surgi tout droit du cadre forestier avec lequel il s'harmonisait si bien.

C'était vraiment un nid discret respirant le confort, le calme et le repos et indiquant, avec un air de paisible assurance, que quelqu'un d'avisé avait cherché cet endroit idéal et avait fini par le trouver.

La barrière s'ouvrit et une jeune personne entra dans la clairière. C'était une mignonne enfant échappée, eût-on dit, d'une de ces images destinées à montrer les grâces mignardes des fillettes. Elle pouvait avoir huit ans, peut-être davantage. Sa taille frêle et ses petits mollets moulés dans des bas de soie noire indiquaient la fragilité et la délicatesse de cette ravissante blondinette, mais son teint clair et sain ne présentait nulle trace d'anémie. Elle avait des cheveux d'or ténus comme des fils de la vierge, et des yeux bleus limpides et largement ouverts, voilés en partie sous de longs cils. Son visage rayonnait de douceur et de félicité.

Elle portait une ombrelle d'enfant qu'elle maniait avec précaution pour ne pas l'accrocher aux branches et aux ronces des buissons, et longeait la clôture pour y cueillir des coquelicots sauvages (c'était une troisième poussée de coquelicots tardifs qui n'avaient pu résister à l'appel du chaud soleil d'octobre).

Après avoir fait sa cueillette d'un côté de la barrière, elle vint la poursuivre de l'autre côté ; en traversant l'enclos, à mi-chemin elle tomba sur le vagabond endormi. La surprise lui arracha un petit sursaut de saisissement – de pur saisissement où il n'entrait pas la moindre peur. Elle s'arrêta, considéra longuement l'homme vautré, et elle allait faire demi-tour lorsqu'il s'agita en roulant sa main parmi les mottes de terre. Elle remarqua le soleil qui lui donnait en plein visage et les mouches qui le harcelaient en bourdonnant. Ses traits prirent une expression de tendre sollicitude et un moment,

elle se demanda quoi faire, puis elle s'avança sur la pointe des pieds jusqu'aux côtés de l'homme endormi, interposa son ombrelle entre le soleil et lui et chassa les mouches. Au bout d'un instant, pour être plus à son aise, elle s'assit carrément auprès de lui. Une heure s'écoula. De temps à autre, elle faisait passer son ombrelle d'une petite main lassée à une autre… Tout d'abord, le dormeur avait continué de remuer ; mais, une fois débarrassé des mouches et abrité du soleil son souffle s'apaisa et ses mouvements cessèrent. À plusieurs reprises, cependant, il effraya l'enfant : la première fois brusquement, sans le moindre avertissement. L'homme, plongé dans quelque sombre rêve, murmura : « Nom de D… ! Comme c'est profond ! Quel trou ! » L'ombrelle fut secouée de légers tremblements, mais la fillette, surmontant son émotion, poursuivit sa tâche d'ange gardien volontaire.

Peu après, ce fut un grincement de dents. L'homme paraissait être la proie d'une atroce douleur : ses dents se serraient de façon si terrible les unes contres les autres qu'elles paraissaient devoir se broyer en menus fragments… Un peu plus tard, le gueux se raidit de tous ses membres. Ses mains se crispèrent et ses traits revêtirent une expression de sauvage résolution inspirée par son cauchemar ; ses paupières tremblotèrent sous le choc de quelque horreur apparue en songe, semblèrent prêtes à s'ouvrir, ses lèvres se murent et murmurèrent :

« Non ! par Dieu ! non ! Encore une fois, non ! Je ne veux pas faire le mouton ! »

Ses lèvres s'immobilisèrent un moment, puis remuèrent de nouveau :

— Tu auras beau me ligoter, me mettre en pièces, sale garde-chiourme, tu ne tireras de moi que du sang ! C'est tout

ce que toi et tes pareils vous avez su obtenir de moi dans ce maudit trou !

Après cet éclat, l'homme poursuivit paisiblement son somme, tandis que la fillette continua de tendre au-dessus de lui sa petite ombrelle, puis elle considéra avec un étonnement mêlé de crainte l'être hirsute et sale qui gisait à ses pieds, et tâcha de situer ce phénomène dans le peu de la vie qu'elle connaissait. À son oreille parvenait des cris d'hommes, le pas de chevaux sur le pont, le grincement de charrettes lourdement chargées. Il faisait une chaude journée d'été californien, sans le moindre souffle d'air. De légers flocons nuageux flottaient à la dérive dans le ciel azuré, mais, vers l'Ouest, d'épaisses nuées annonçaient la pluie. Une abeille bourdonnante se laissait mollement bercer dans l'air aux côtés de l'enfant. De lointains buissons parvenaient les appels de la caille et, des champs tout proches, la chanson de l'alouette. Et sourd à tous ces sons, Ross Shanklin continuait à dormir : Ross Shanklin le vagabond, le hors-la-loi, l'ex-convict 4379, l'être rude, indomptable qui avait défié tous ses gardiens et survécu aux pires brutalités.

Natif du Texas, de cette vieille race de pionniers toujours si tenace, solide et opiniâtre, il avait joué de malheur. À dix-sept ans il avait été arrêté pour un vol de sept chevaux – dont il était innocent – et condamné à quatorze ans de prison. Cette peine, exagérée en toute circonstance, l'était d'autant plus en son cas qu'aucun antécédent n'avait pu être relevé contre lui. Les gens mêmes qui le croyaient coupable avaient estimé que deux ans eussent été un châtiment amplement suffisant pour cet adolescent, mais l'avocat-général du comté, étant payé d'après les condamnations qu'il obtenait, avait trouvé contre lui sept chefs d'accusation, ce qui lui assurait sept primes. Autrement dit, ce digne magistrat

évaluait à quelques dollars douze ans de l'existence de Ross Shanklin.

Le malheureux avait dès lors mené une vie infernale ; il s'était évadé plusieurs fois du bagne, avait été recapturé et avait trimé de plus belle dans d'autres géhennes. On l'avait suspendu à une corde, fouetté jusqu'à lui faire perdre connaissance, puis ranimé pour être fouetté de nouveau. Il était resté quatre-vingt-dix jours de suite au fond d'un canot, et il avait connu les tourments de la camisole de force.

Il avait été loué par l'État à des exploiteurs de chair humaine, avait été dépisté par des limiers dans des marais fangeux, blessé deux fois à coups de fusil ; pendant six ans de suite il avait dû débiter journellement une corde et demie de bois dans un pénitencier : malade ou bien portant, il lui avait fallu abattre cette besogne sous peine du martinet plombé ou de la corde à nœuds.

Ce régime, il va sans dire, n'avait pas adouci la nature de Ross Shanklin. Il s'était moqué de tout, avait haï, juré, honni, défié dieu et diable. Il avait vu des forçats si malmemés par leurs gardiens qu'ils en étaient restés infirmes ou idiots pour le restant de leurs jours. Il en avait vu d'autres – ses propres camarades de cellule –, poussés au crime par la brutalité de leurs geôliers, monter à l'échafaud en maudissant Dieu. Il s'était réfugié une fois dans un maquis où onze bagnards avaient été descendus à coups de fusils et de revolvers. Il avait participé à une mutinerie où, dans la cour de la prison avec des mitrailleuses pointées sur eux, trois cents forçats avaient été rappelés au sens de la discipline, à coups de pics, par les brutes qui les gardaient.

Il avait connu toutes les infamies de la cruauté humaine, et était sorti indompté de toutes ces épreuves. Il avait haï le

monde entier et lutté jusqu'au bout, jusqu'à ce que, enfin, le cœur ulcéré, respirant la vengeance et la bestialité, il avait vu luire le jour de sa libération. On l'avait rejeté sur le pavé avec un pécule de cinq dollars représentant des années de labeur infernal où s'était flétrie la fleur de sa virilité… Et il avait peu travaillé au cours des années qui suivirent. Il détestait et méprisait le travail. Il avait battu les grands chemins, mendié et volé, au hasard des circonstances, il s'était adonné aux plus basses beuveries chaque fois qu'il en avait trouvé l'occasion.

… La fillette le regardait lorsqu'il se réveilla. Tel un fauve, tout son être avait repris conscience de lui-même dès qu'il avait ouvert les yeux. La première chose qu'il aperçut, ce fut le parasol, si étrangement interposé entre lui et le ciel. Il ne sursauta pas, ne broncha pas, encore que tout son corps semblât légèrement se raidir. Son regard descendit le long du manche de l'ombrelle, s'arrêta sur les petits doigts qui l'enserraient, puis du bras de l'enfant se porta à son visage. Il jeta un regard droit et perçant, sans le moindre battement de paupière, sur la fillette ; elle, croisant ses yeux avec les siens, se sentit frissonner sous la lueur de ces prunelles froides, inexorables. Ces yeux scrutateurs étaient de vrais yeux de bagnard, ceux d'un homme qui avait appris à parler peu, au point d'en oublier presque l'usage de la parole…

— Eh bien ? dit-il enfin, sans faire le moindre effort pour changer de position, à quoi joues-tu, gamine ?

Sa voix, bourrue et éraillée, s'était endurcie aux premiers mots, puis s'était adoucie, comme obéissant à un faible sentiment de bienveillance depuis longtemps oublié…

— Bonjour, répondit-elle. Je ne jouais pas : vous aviez le soleil dans la figure, et maman recommande de ne jamais dormir en plein soleil.

Le timbre doux et clair de la fillette sonnait agréablement à son oreille, et il s'étonna de n'avoir jamais remarqué ce détail auparavant dans les voix enfantines. Il se redressa lentement sur son séant et la contempla un long moment. Il comprenait qu'il devait dire quelque chose, mais la parole, chez lui, sortait difficilement.

— J'espère que vous avez bien dormi, dit gravement la petite.

— Ça, pour sûr ! répondit-il sans la quitter des yeux, stupéfait par sa grâce frêle et la délicatesse de son teint.

— Depuis combien de temps tenais-tu ce truc-là au-dessus de ma tête ?

— O… oh ! fit-elle en réfléchissant, depuis bien, bien longtemps. Je finissais même par croire que vous ne vous réveilleriez jamais.

— Et moi, petite, je t'ai prise pour une fée en t'apercevant !

Il se réjouit en lui-même de cette entrée en matière.

— Oh non ! je ne suis pas une fée, moi ! fit-elle, souriante.

Il se sentait remué à la vue de ces petites dents blanches et immaculées et si bien rangées…

— Je jouais auprès de vous le rôle du bon Samaritain, voilà tout, ajouta-t-elle.

— Tiens, je n'ai jamais entendu parler de ce citoyen-là !

Il se creusait la tête pour découvrir un aliment à la conversation, car il ne s'était jamais trouvé face à face avec un enfant depuis son adolescence.

— A-t-on idée de ne pas savoir qui est le bon Samaritain ! Vous ignorez donc l'histoire sainte ? En ce temps-là un homme partit pour ***Jéricho***… [12]

Il l'interrompit :

— Tiens ! mais il me semble connaître ce patelin-là ?

— Ah ! J'avais deviné que vous étiez un voyageur ! s'exclama-t-elle en battant des mains… Vous avez peut-être vu l'endroit même…

— Quel endroit ?

— Eh bien ! l'endroit où il est tombé au milieu des voleurs qui le laissèrent pour mort sur la route. Et alors le bon Samaritain s'approcha de lui, pansa ses blessures en y versant de l'huile et du vin… Était-ce, à votre avis, de l'huile d'olive ?

Il hocha lentement la tête :

— Euh… je vois que tu veux me poser une colle, petite. Je n'en sais rien ! L'huile d'olive, c'est avec ça que les « macaronis » font la cuisine ; j'ai jamais entendu dire qu'on s'en servait pour réparer les têtes cassées.

---

[12] Expression américaine familière signifiant : « Aller au diable. »

Elle réfléchit un moment :

— Eh bien, nous, nous employons l'huile d'olive pour faire la cuisine. Nous sommes donc des « macaronis ». Je ne savais pas ce que ça voulait dire : je croyais que c'était un mot d'argot.

— Et le bon Samaritain lui versa de l'huile sur la tête, répéta le vagabond, en marmonnant la phrase comme pour évoquer d'anciens souvenirs. Il me semble me rappeler qu'un pasteur m'a touché un mot de ce vieux type-là. Eh bien, sais-tu, gamine, j'ai couru après lui toute ma vie sans jamais le rencontrer. Non, n'y a plus de Samaritains.

— Et moi ? est-ce qu'en ce moment je ne remplace pas le bon Samaritain ? fit vivement la fillette.

Il la considéra un instant, étonné. Son oreille était transparente. Il admirait la délicatesse de son teint, l'azur de ses yeux, l'or éblouissant de sa chevelure sous les rayons solaires. Il était surpris de sa fragilité. Il songea comme il serait facile de briser ce petit être et aussitôt son œil se porta de sa propre main noueuse, énorme comme une patte d'animal, à la menotte à travers laquelle on voyait presque circuler le sang. Il connaissait la force de ses muscles ainsi que tous les artifices employés par les hommes pour maltraiter leurs semblables. De fait, sa science s'arrêtait là et son cerveau, pour l'instant, travaillait en terrain familier. C'était sa façon à ce paria, d'évaluer l'étrange beauté de cette enfant : il envisageait une certaine manière d'empoigner ces petits doigts – oh ! il ne serait pas nécessaire de serrer beaucoup – pour les réduire en bouillie. Il pensa aux coups de poing qu'il avait assénés sur des têtes d'hommes, à ceux qu'il avait encaissés sur son propre crâne, et il se dit que le moindre d'entre eux broierait cette jolie petite tête comme une co-

quille d'œuf. Un coup d'œil sur ces menues épaules et cette taille fluette lui suffit pour se convaincre qu'à l'aide de ses deux mains il pourrait l'écarteler…

— Eh bien, est-ce qu'en ce moment je ne remplace pas le bon Samaritain ? répétait-elle avec insistance.

Au son de cette voix, il revint à lui… ou plutôt – car c'était bien le cas – il s'échappa du tréfonds de lui-même : il avait à cœur de poursuivre la conversation, il redoutait même de la voir cesser :

— Quoi ?… répondit-il. Ah oui ! Parbleu, c'est toi qui remplaces le bon Samaritain, bien que tu n'aies point d'huile d'olive ! Puis à la pensée qui venait de lui traverser l'esprit, il ajouta : Mais tu n'as donc pas peur, petite ?

Elle le regarda, sans comprendre :

— Oui, peur de… de moi, ajouta-t-il, gêné.

Elle eut un rire gai :

— Maman me conseille toujours de n'avoir peur de rien. Elle dit que si on est bon, et si on ne pense que du bien d'autrui, les autres sont bons aussi.

— Quoi ? Tu ne pensais que du bien de moi quand tu m'abritais du soleil ? fit-il, s'émerveillant.

Elle répondit par un aveu.

— Seulement, il est difficile de penser du bien des abeilles et des vilaines bêtes rampantes.

— Mais certains hommes sont aussi de vilaines bêtes rampantes, insinua-t-il.

— Maman affirme que non : elle dit que personne n'est foncièrement mauvais.

— Ah ! fit-il triomphalement, je parie bien que la nuit elle ferme sa porte à double tour !

— C'est ce qui vous trompe : elle n'en fait rien. Maman ne craint rien. Voilà pourquoi elle me laisse jouer seule ici, dehors, quand le cœur m'en dit. Tenez, nous avons eu un cambrioleur, l'autre jour. Maman est montée tout droit à sa chambre, et l'y a surpris. Et que croyez-vous que c'était ? Un pauvre homme affamé. Alors elle lui a donné un tas de choses à manger qu'elle est allée chercher à la cuisine, et ensuite elle lui a trouvé de l'ouvrage.

Ross Shanklin n'en revenait pas ! Cet aspect tout nouveau de la nature humaine lui paraissait inconcevable ! Le sort l'avait obligé à vivre dans un monde de suspicion et de haine, de méfaits et de croyance au mal. Quand il rôdait, la nuit, dans les rues des villages, il voyait d'ordinaire les petits enfants s'enfuir à sa vue et se réfugier, en poussant des cris d'effroi, auprès de leur mère ; les femmes mêmes, sur le pas des portes, dans les ruelles, avaient un mouvement de recul à son passage.

Il fut tiré de sa stupeur par la fillette, qui frappait des mains et s'écriait joyeusement :

— Je sais ce que vous êtes ! vous êtes un original, un amateur de plein air. Voilà pourquoi vous dormiez là, dans l'herbe !…

Il savoura l'ironie inconsciente de l'enfant et se retint à grand-peine de rire…

— Et voilà ce que sont les vagabonds, les chemineaux : des amateurs de plein air ! poursuivit-elle. Je me l'étais souvent demandé. Maman croit à la vie en plein air. Moi je dors la nuit sous la véranda et elle aussi. Vous êtes ici dans notre propriété. Vous avez donc dû escalader la barrière. C'est ce que maman me permet de faire quand j'ai mis ce qu'elle appelle mes vêtements d'escalade – c'est des culottes, vous savez… Mais il faut que je vous apprenne quelque chose : on ne sait jamais quand on ronfle, parce qu'alors on dort. Mais vous faites pire que ça, vous : vous grincez des dents, et, ça, c'est mal ! Tous les soirs, avant de vous endormir, dites-vous en vous-même : « Je ne veux pas grincer des dents ! Je ne veux pas grincer des dents ! » comme ça, sans vous arrêter, et petit à petit vous en perdrez l'habitude !

« Toutes les mauvaises manières sont des habitudes. Et toutes les bonnes, aussi. Et il dépend de nous que nos habitudes soient bonnes ou mauvaises. Ainsi moi, tenez : j'avais la manie de froncer les sourcils, ça me faisait tout plein de rides au front ; maman m'a recommandé de me débarrasser de cette coutume, elle m'a expliqué que quand je plissais les sourcils et le front, cela indiquait qu'il y avait des plis dans mon cerveau, et qu'il était mal de conserver des plis dans ses pensées. Ensuite elle a, de sa main, lissé mes sourcils et mon front, et m'a dit que mes pensées devaient toujours être *lisses* comme cela – que ma tête devait être aussi *lisse* à l'intérieur qu'à l'extérieur. Et ça a été facile, vous savez ! Je n'ai pas froncé les sourcils depuis je ne sais combien de temps ! J'ai entendu dire qu'on pouvait limer ses dents rien qu'en pensant ; mais je n'y crois pas, maman non plus.

Après avoir débité cette tirade d'une seule traite, elle s'arrêta pour reprendre haleine. L'homme se taisait : ce flot de paroles l'avait interloqué. En outre, ce sommeil d'ivrogne,

bouche ouverte, lui avait donné grand-soif. Mais il endurait le tourment de son palais et de sa gorge parcheminés, plutôt que de perdre un seul de ces précieux moments. Il passa sa langue sur ses lèvres sèches et parvint enfin à prononcer :

— Comment t'appelles-tu, petite ?

— Jane.

Son regard, à elle, posait une question qu'elle n'eut pas besoin d'exprimer :

— Et moi… Ross Shanklin, dit-il spontanément, donnant, pour la première fois depuis un temps immémorable, son véritable nom.

— Je suppose, reprit la fillette, que vous avez beaucoup voyagé ?

— Oui, bien sûr, mais pas tant que je l'aurais voulu !

— Papa avait toujours envie de voyager, mais il était trop occupé à son bureau. Il manquait toujours de loisirs. Pourtant, il est allé une fois en Europe avec maman, avant ma naissance. Ça coûte cher les voyages.

Ross Shanklin ne savait pas au juste s'il devait ou non se rallier à cette opinion. Elle lui déroba la pensée qu'il allait formuler :

— Mais les vagabonds n'ont pas besoin de beaucoup d'argent pour voyager. Est-ce pour cela que vous en êtes un ?

Il fit signe que oui de la tête, et humecta de nouveau ses lèvres…

— Maman dit qu'il est bien triste que les hommes doivent battre les chemins à la recherche du travail. Mais il y a des tas de travaux à la campagne. Tous les fermiers de la vallée ont besoin d'ouvriers. Avez-vous travaillé ?

Il secoua la tête, se reprochant à lui-même la honte de cet aveu, alors que ses raisonnements de réfractaire lui disaient qu'il avait raison de mépriser le travail. Mais cette pensée fut chassée par une autre. Cette mignonne créature était l'enfant d'un homme, l'une des récompenses du travail :

— Je voudrais bien avoir une petite fille comme toi, lança-t-il, ému soudain par ce réveil de l'instinct de paternité, si nouveau pour lui… Oui, je m'userais les mains pour cela, je… je ferais n'importe quoi !

Elle devint soucieuse et le regarda avec toute la gravité qui seyait :

— Vous n'êtes pas marié, alors ?

— Aucune femme ne veut de moi.

— Oh ! si ! vous en trouveriez si…

Elle n'insista pas afin de ne point l'humilier, mais se borna à jeter sur sa personne un coup d'œil où la réprobation pour sa saleté et ses haillons était évidente…

— Allons, vas-y ! lui cria-t-il, ne t'arrête pas en si beau chemin. Envoie-moi ça en pleine figure ! Si j'étais lavé, hein ? Si j'étais proprement vêtu ? Si j'étais convenable… si j'avais une situation stable… si, enfin, je n'étais pas ce que je suis ?

Elle approuvait chacune de ces phrases d'un signe de tête. Il poursuivait, hâtivement :

— Eh ben, moi, je ne suis pas de cette espèce-là ! Je suis un propre à rien, un vagabond ; je ne veux pas travailler, voilà ! Et la crasse, ça me plaît !

L'expression pleine de reproche, elle lui répondit :

— Alors, ce que vous disiez tout à l'heure, à savoir que vous voudriez avoir une petite fille comme moi, c'était pour rire ?

Cette naïve réplique lui coupa net la parole ; car le nouvel instinct qui venait de se réveiller en lui, répondait à un profond désir de sa conscience.

La fillette remarqua son embarras et avec une délicatesse spontanée, tenta de changer de sujet de conversation :

— Croyez-vous en Dieu ? demanda-t-elle.

— Je ne l'ai jamais rencontré. Et toi, petite, qu'est-ce que tu penses de Lui ?

Sa réponse contenait une nuance de colère. Elle en marqua grandement sa désapprobation :

— Vous êtes un drôle d'homme, dit-elle, une vraie soupe au lait. Jamais encore je n'avais vu quelqu'un s'emporter si vite à propos de Dieu, du travail ou de la propreté.

— Dieu ! Mais il n'a jamais rien fait pour moi ! murmura l'homme, d'un ton rancunier… Il revoyait en pensée les longues années de labeur abrutissant dans les camps de forçats et les mines… Et le travail pas davantage !

Un silence embarrassant s'établit.

Il la regardait, comme paralysé par cette soif soudaine d'amour paternel, s'en voulant de sa mauvaise humeur, se creusant la tête pour trouver quelque chose à dire. Le regard de l'enfant se perdant au loin dans les nuages, tandis qu'il la dévorait des yeux. Gauchement, sournoisement, il allongea le bras et effleura de sa main malpropre l'ourlet de sa robe. Il croyait contempler la plus merveilleuse chose du monde… Le chant de la caille parvenait toujours des buissons et le bruit des moissonneuses-lieuses, là-bas dans les champs, semblèrent brusquement se rapprocher. Une profonde solitude l'opprimait :

— Je ne vaux rien… je ne suis… bon à rien ! marmonnait-il d'une voix étranglée, repentante.

Sauf du regard de ses yeux bleus, elle semblait indifférente aux paroles de l'homme. Le silence était plus embarrassant que jamais. Il eût donné tout au monde pour poser simplement ses lèvres sur la frange de sa robe où sa main reposait. Mais il avait peur d'effrayer l'enfant. Il cherchait quelque chose à dire, passait sa langue sur sa lèvre parcheminée et tentait vainement d'articuler une phrase. Il finit enfin par déclarer…

— Nous ne sommes pas ici dans la vallée de Sonoma, mais dans un pays de fées, et tu es une fée, toi ! Suis-je plongé dans le sommeil en plein rêve ? Je voudrais bien pouvoir répondre. Toi et moi, nous ne savons de quoi parler, parce que, étant une fée, tu ignores tout du mal, tandis que moi, j'appartiens au monde des vilains, des méchants.

Après cet effort oratoire, à court de pensée, il demeura bouche bée, comme un poisson hors de l'eau.

— Oh ! s'exclama la fillette en battant des mains, vous allez me parler du monde des vilains, des méchants. Je meurs d'envie d'apprendre ce que c'est !

Il la regarda, tout surpris. Il se rappelait les épaves d'humanité qu'il avait rencontrées dans les bas-fonds. Non, cette enfant n'était pas une fée ! C'était une créature en chair et en os. Les possibilités du mal existaient en elle et pouvaient détruire son existence, de même qu'elles avaient surgi en lui, dès l'âge où il tétait sa mère… et elle brûlait de savoir, la naïve enfant !…

— Non ! fit-il d'un ton léger, l'homme devant toi, qui vient du monde des vilains, des méchants, ne te dira rien de ce genre. Il te parlera au contraire des bonnes choses de ce monde. Il te dira combien il aimait les chevaux quand il était jeune, il te parlera du premier cheval qu'il a monté, du premier cheval qu'il a eu à lui. Les chevaux vois-tu, ça ne ressemble pas aux hommes, c'est bien meilleur qu'eux ! C'est propre et sain… de la tête à la queue. Et, aimable petite fée, je m'en vais te confier une chose : il n'y a rien de meilleur que de parler à son cheval, après une marche fatigante de toute une journée, et de voir la pauvre bête, si harassée qu'elle soit, se relever soudain à la voix de son maître et repartir bravement, clopin-clopant… Les chevaux ! Parle-moi des chevaux ! Il n'y a que ça ! J'en suis fou ! Oui, da ! J'ai été « cow-boy », moi, jadis !

Elle frappa joyeusement des mains et l'ardeur de sa curiosité juvénile alluma une flamme de gaieté dans ses yeux.

— Un cow-boy ! un gardien de chevaux du Texas ! ajouta-t-elle. Moi qui ai toujours tant désiré en voir un ! J'ai entendu papa dire un jour que les cow-boys avaient les jambes en cerceau ? Les vôtres sont-elles comme ça ?

— Pour sûr que j'étais un cow-boy, répondit-il. Mais il y a belle lurette ! Oui, c'est vrai, j'ai les jambes un peu arquées. Tu comprends, petite, quand on est tout jeune et que vos os sont mous, on ne peut monter tout le temps à cheval sans se tordre un tantinet les jambes. Or, je n'avais guère que trois ans à mes débuts, et encore sur un cheval de trois ans, à peine dressé ! Je devais le mener le long d'une barrière sur laquelle je grimpais et de là-haut je me laissais tomber sur son dos. C'était un « pinto », et un vrai démon pour sauter et ruer, néanmoins, je faisais de lui ce que je voulais. J'ai idée qu'il savait que je n'étais qu'un tout petit bonhomme. Y a des chevaux qui en connaissent beaucoup plus qu'on ne pense !

Pendant une demi-heure, Ross Shanklin se répandit de la sorte en confidences sur ses souvenirs équestres, sans oublier la joie suprême éprouvée par lui au contact de sa main sur la robe de l'enfant… Le soleil descendait lentement à l'horizon, le cri de la caille devenait plus insistant, et plus sonore le roulement des chariots vides se succédant sans trêve sur le pont. Soudain, on entendit une voix de femme :

— Jane ! Jane ! Où es-tu, ma chérie ?

La fillette répondit : « Je suis là » et Ross Shanklin vit une femme, vêtue d'une robe de tissu léger, sortir du bungalow et franchir la barrière. C'était une jeune femme, svelte et gracieuse, et à la démarche si onduleuse qu'aux yeux ravis du gueux elle semblait flotter dans l'espace comme un sylphe.

— Qu'as-tu donc fait de tout l'après-midi ? demanda-t-elle à la fillette en arrivant à eux.

— Je bavardais, maman, répondit l'enfant. C'était très amusant.

Ross Shanklin s'était prestement relevé et se tenait debout, attentif et mal à l'aise. La fillette s'empara de la main de sa mère. Celle-ci, de son côté, se tournant vers l'homme, le regarda d'un œil franc, où se lisait une bonté quasi fraternelle, chose toute nouvelle pour lui.

Il songea, à part lui : voilà une femme qui n'a pas peur. Pas l'ombre, dans ce regard, de la timidité qu'il lisait d'ordinaire dans les yeux des autres femmes ! Et il se rendait pleinement compte de son propre regard fuyant devant ces prunelles claires, de son aspect repoussant en face de cette pureté :

— Bonjour, lui dit-elle d'une voix douce, naturelle.

— Bonjour, madame, répondit-il à cette avance, conscient des intonations rauques et pâteuses de sa voix.

— Et avez-vous passé le temps de façon intéressante, vous aussi.

Elle souriait aimablement :

— Oui, madame, pour sûr ! J'étais en train de parler de chevaux à votre petite fille…

— Il a été cow-boy autrefois, tu sais, maman ! s'écria la fillette.

La mère adressa un sourire de remerciement à l'homme et enveloppa la fillette d'un regard affectueux. Une pensée généreuse traversa alors l'esprit de Ross Shanklin : combien il serait affreux, songea-t-il de faire du mal à ces deux êtres si sympathiques. Il en vint même à souhaiter que quelque

terrible danger les menaçât, afin qu'il pût combattre de toutes ses forces, jusqu'à la mort, pour les défendre :

— Allons, chérie, rentrons, il se fait tard, dit la mère.

Elle eut une seconde d'hésitation et dit à Ross Shanklin, en le regardant :

— Désireriez-vous manger un morceau ?

— Non, madame ! Je vous remercie tout de même, mais je… je n'ai pas faim.

— Alors, Jane, dis adieu à monsieur, fit-elle à sa fille. Adieu, monsieur.

La petite fille, la main tendue, dit, avec une lueur espiègle dans les yeux :

— Adieu au monsieur, qui vient du monde des vilains, des méchants !

Pour lui, le contact de cette main qu'il pressait dans la sienne était le couronnement de cette merveilleuse aventure :

— Adieu, petite fée, marmonnait-il. Allons ! Il faut que moi aussi je m'en aille !

Mais il ne se résignait point à partir. Les yeux fixes, il regarda son apparition s'évanouir à travers la barrière. Alors, le jour lui sembla soudain vide. Il promena les regards tout autour de lui, d'un air irrésolu, puis il escalada la clôture, franchit le pont et s'engagea, d'un pas lourd, sur la route. Il marchait dans un rêve sans se soucier de rien : ni de l'endroit où il posait ses pieds, ni de celui où le conduisaient ses pas ; il trébuchait parfois dans les ornières poudreuses.

Il ne reprit le sens des réalités qu'à un ou deux kilomètres plus loin, à une croisée de chemins. Apercevant devant lui un cabaret, il s'arrêta, le considéra un moment, se pourlécha les lèvres, plongea la main dans une poche de son pantalon, et y tâta une pièce solitaire :

— Mon Dieu ! murmura-t-il, mon Dieu !

Puis, s'arrachant de là avec un effort, il passa et poursuivit sa route.

Il parvint à une grande ferme, une exploitation importante à en juger par l'air imposant de la maison d'habitation, les dimensions et le nombre des granges et annexes. Sous la véranda, fumant un cigare et en manches de chemise, se tenait le fermier, un homme d'âge moyen à l'œil vif :

— Y aurait-il chez vous un emploi pour moi ? demanda Ross Shanklin.

Le regardant à peine, l'homme répondit :

— Un dollar par jour et nourri !

Ross Shanklin eut un léger sursaut, et, s'enhardissant :

— Je sais faire la vendange, ou tout autre chose. Mais n'auriez-vous pas un emploi stable dans votre grande ferme. Les chevaux, ça m'connaît, j'suis pour ainsi dire né dessus. Je sais conduire un attelage, labourer, dresser n'importe quelle bête, bref tout ce qu'il est possible de faire avec un canasson.

L'autre le toisa des pieds à la tête d'un œil incrédule et conclut.

— On ne le dirait pas, à vous voir !

— Peut-être. Mais ne me jugez pas sur ma mine. Mettez-moi à l'épreuve : voilà tout ce que je vous demande. Je serai à la hauteur de ma tâche, je vous le promets.

Le fermier réfléchit un instant, jeta un regard inquiet sur le banc de nuées dans lequel le soleil venait de sombrer, et déclara :

— C'est bon ! J'ai besoin d'un charretier, je vous prends à l'essai. Allez dîner avec les autres gars !

La voix de Ross Shanklin s'étranglait dans sa gorge sèche, et lui fallut un effort pour répondre :

— Merci ! vous n'aurez pas à vous en repentir, vous verrez ! Où puis-je trouver une gorgée d'eau et me débarbouiller ?

# XI

# LE PREMIER POÈTE[13]

*SCÈNE : L'été. Une plaine, bornée à l'est par des montagnes de pierre calcaire gazonnées, et sur les autres côtés par une forêt. La montagne la plus proche de la plaine se termine en falaise abrupte dont le bas, presque au niveau du sol, est percé de quatre étroites ouvertures, les entrées de quatre cavernes. Devant celles-ci, et à une distance d'une trentaine de mètres, se dresse un rocher, large et plat, sur lequel gisent plusieurs gros éclats de silex à tranchant aigu et qui sont, comme le rocher, maculés de sang. Entre les cavernes et le rocher est accroupi, sur une petite pile de pierres, un homme taillé en athlète, dont la peau est couverte de poils. Une grosse massue est placée en travers de ses genoux et, derrière lui, une femme est également accroupie. À droite et à gauche de l'homme assis se tiennent deux autres grands gaillards de même apparence et porteurs, comme lui, de massues de bois. Ces quatre personnages font face à l'est. Entre eux et le rocher ensanglanté sont assis à même le sol une soixantaine de primitifs habitants des cavernes, jacassant bruyamment entre eux. C'est la fin de l'après-midi. Le nom de l'homme assis sur le tas de pierre est Uk, le nom de sa compagne, Ala et ceux des hommes à sa droite et à sa gauche, Ok et Un.*

---

[13] *The first pœt. – Century magazine,* juin 1911 – *The Turtles of Tasman.*

*Uk*. – Silence, vous tous ! ***(Il se tourne vers la femme, derrière lui.)*** Tu vois comme je les fais taire ! Nul, sauf moi, ne peut imposer silence aux siens, si ce n'est, peut-être, le chef des grands singes, quand la nuit, il croit entendre un serpent… Qui regardes-tu donc si longuement ? Ah ! c'est Ouan ! Ouan, approche !

*Ouan*. – Je suis ton petit chien !

*Uk*. – Ouan, tu es toqué !

*Ok et Un*. – Ho ! Ho ! Ouan est toqué !

*Ouan*. – Pourquoi donc suis-je toqué ?

*Uk*. – Ne chantes-tu pas d'étranges paroles ? La nuit dernière, ne t'ai-je pas entendu chanter d'étranges paroles à la porte de ta caverne ?

*Ouan*. – N'est-ce pas, ce sont de merveilleuses paroles ! Elles sont nées en moi dans l'obscurité.

*Uk*. – Que nous contes-tu là ? Es-tu une femme, pour enfanter ? Pourquoi ne dors-tu pas quand il fait noir ?

*Ouan*. – J'étais à moitié endormi ; je rêvais, peut-être.

*Uk*. – Et pourquoi aurais-tu rêvé ? Tu n'avais pas eu plus que ta part de viande, que je sache ? Aurais-tu tué un daim dans la forêt sans l'apporter à la Pierre ?

*Toute la tribu*. – Ouah ! Ouah ! il a tué un daim dans la forêt, et n'a pas apporté la viande à la Pierre !

*Uk*. – Silence, vous autres ! (s'adressant à Ala) :

Tu vois comme ils se taisent tous !… Ouan, as-tu tué et gardé ta proie pour toi tout seul ?

*Ouan*. – Non ! Tu sais bien que la chasse n'est pas mon fort. Et puis, ça m'assomme, d'être assis toute la journée sur une branche au-dessus d'un sentier, avec un quartier de roc sur les cuisses. Les paroles dont je te parle ne se sont éveillées en moi que lorsque j'étais couché, sans pouvoir fermer l'œil, dans la nuit.

*Uk*. – Et pourquoi ne pouvais-tu fermer l'œil, dans la nuit ?

*Ouan*. – Ta femme pleurait, parce que tu l'avais battue.

*Uk*. – Oui. Elle geignait, et elle en faisait du bruit ! Mais désormais, tu feras ton demi-sommeil à la porte même de ta caverne ; ainsi, quand Gurr, le tigre, s'en viendra flairer entre les rochers, tu entendras ses pas et tu feras jaillir du silex ces étoiles que Gurr ne peut sentir… Gurr rôde toutes les nuits autour des cavernes.

*Un membre de la tribu*. – Et oui ! Gurr sent la Pierre !

*Uk*. – Toi, tais-toi ! (Il dit à Ala) :

S'il n'avait pas fermé son bec, Ok et Un l'auraient battu avec leurs massues… Mais dis-moi, Ouan : quelles sont ces paroles qui sont nées en toi quand Ala s'est mise à pleurer ?

*Ouan* (se levant). – Ce sont des paroles admirables. Les voici :

Le jour resplendissant s'en est allé…

*Uk*. – Qu'est-ce que tu nous racontes là ? Tu es un idiot doublé d'un menteur : ne vois-tu pas qu'il fait jour encore ?

*Ouan*. – Oui, mais… mais il ne faisait plus jour à l'heure où le chant est né en moi.

*Uk.* – Alors, tu n'aurais dû le chanter qu'à ce moment-là, et non quand il faisait encore jour. En tout cas, prends garde de ne pas me réveiller la nuit. Et fais des étoiles, beaucoup d'étoiles, pour les lancer dans les moustaches de Gurr.

*Ouan.* – Mon chant est composé aussi d'étoiles.

*Uk.* – Imbécile, va ! C'était la toquade de ton père Ui – avant que je lui eusse cassé la tête avec quatre grosses pierres – de grimper au sommet des plus grands arbres et de tendre la main, pour essayer de décrocher une étoile. Mais, moi, j'ai dit : « Elles ont peut-être des piquants, comme les marrons ! Et toute la tribu a éclaté de rire. Ui était aussi loufoque que toi. Mais que chantes-tu à propos d'étoiles ?

Ouan. – Je recommence :

Le jour resplendissant s'en est allé.
La nuit me rend triste, triste, triste

*Uk.* – Non ! la nuit te rend triste : pas triste, triste, triste. Quand je dis à Ala : « Apporte-moi des feuilles sèches ! » je ne lui demande pas : « Apporte-moi des feuilles sèches, sèches, sèches. » Tu es vraiment toqué !

*Ok et Un.* – Tu es toqué !

*Toute la tribu :* Tu es toqué !

*Uk.* – Oui, il est toqué ! Mais continue, Ouan, et parle-nous de ces piquants de marrons que sont tes étoiles !

*Ouan.* – Je recommence : Le jour resplendissant s'en est allé…

*Uk.* – Tiens ! Tu ne dis pas : « S'en est allé, s'en est allé, s'en est allé ! »

***Ouan***. – Je suis ton petit chien, chef. Mais souffre que je parle, afin que la tribu admire.

***Uk***. – Eh bien, parle !

***Ouan***. – Je recommence encore une fois :

> Le jour resplendissant s'en est allé.
> La nuit me rend triste, triste…

***Uk***. – Je t'en prie ! assez de tes « triste ». Ne t'ai-je pas dit de ne prononcer qu'une fois ce mot-là ? Veux-tu que j'ordonne à Ok et Un de te caresser avec leurs branches d'arbre ?

***Ouan***. – Mais, chef, c'est ainsi que c'est né en moi, tel quel : triste, triste…

***Uk***. – Si tu répètes encore ce mot-là, je te fais traîner à la Pierre.

***Ouan***. – Oh ! Oh ! c'est bon, je suis ton petit chien. Mais écoute :

> Le jour resplendissant s'en est allé.
> La nuit me rend triste…

Oh ! Oh ! tu me rends plus triste encore que la nuit ! Le chant…

***Uk***. – Ok ! Un ! Préparez-vous !

***Ouan*** (précipitamment). – Non ! aie pitié, de grâce ! Je reprends :

> Le jour resplendissant s'en est allé.
> La nuit me rend triste…
> Le… la… le…

*Uk.* – Tu ne te rappelles plus ! Tu es toqué ! N'est-ce pas, Ala, il est toqué !

*Ok et Un.* – Il est toqué !

*Toute la tribu.* – Il est toqué !

*Ouan.* – Je ne suis pas toqué ! Ceci est du nouveau. Autrefois, lorsque vous chantiez, ô hommes, vous dansiez autour de la pierre en vous frappant la poitrine et en hurlant : « Haï, haï, haï » ou, quand la lune était grande : « Haï, haï, haï, haï, haï ! » Mais mon chant à moi se compose des mots mêmes que vous employez, et c'est une merveille. On peut le moduler d'une voix plaintive, mainte et mainte fois, assis à la porte de la caverne, quand la lumière disparaît du ciel.

*Un membre de la tribu.* – Oui, c'est vrai ! Voilà ce qu'il fait, assis à la porte de la caverne, et il nous remplit d'admiration, surtout les femmes !

*Uk.* – Silence, toi !… Quand je veux fasciner les femmes, moi, je leur montre une cervelle de loup écrasée avec ma massue, ou la grosse pierre que j'ai lancée, ou je fais des moulinets avec mes bras puissants, ou encore je rapporte beaucoup de viande à la maison. Voilà ce qu'un homme doit faire, pas autre chose. Je ne tolérerai pas de chant en ce lieu !

*Ouan.* – Souffre, Ô grand chef, que je chante devant la tribu. On n'a rien entendu de semblable jusqu'ici. En outre, il se peut que je chante tes louanges, puisque moi, l'inventeur de ce chant, je suis ton petit chien.

*Uk.* – Alors, va ! chante-nous ça !

*Ouan* (se posant en face de la tribu) :

Le jour resplendissant s'en est allé.
La nuit me rend tri… i… iste.
Mais les étoiles sont très blanches ;
Elles murmurent que le jour va revenir…
Ô étoiles ! petits morceaux du jour !…

***Uk***. – Cette fois-ci, c'est de la vraie folie : a-t-on jamais entendu une étoile murmurer ? Est-ce Ui, ton père, l'homme toujours perché au sommet des arbres, qui t'a raconté cette blague ? Et que nous importe qu'une étoile soit un morceau du jour, puisque sa clarté ne nous sert à rien ? Tu es toqué, te dis-je ?

***Ok et Un***. – Tu es toqué !

***Toute la tribu***. – Tu es toqué !

***Ouan***. – Puisque je vous affirme que tout cela est né en moi ! À ce moment j'ai eu presque envie de pleurer, et pourtant je n'avais reçu aucun coup. Puis, je me suis senti heureux, et cependant personne ne m'avait offert un morceau de viande. C'est bizarre !

***Uk***. – C'est de la folie pure ! Quel parti pouvons-nous tirer des étoiles ? Nous conduiront-elles à un gîte d'ours, à l'endroit où s'assemblent les daims, ou casseront-elles pour nous les gros os à moelle ? Que peuvent-elles nous dire ? Rien de rien ! Attends la nuit. Nous nous cacherons parmi les rochers pour tendre l'oreille et tout le monde constatera que les étoiles ne peuvent murmurer… Il se peut que les étoiles soient des morceaux du jour, mais c'est un problème bien difficile à approfondir.

***Ouan***. – Mais oui ! ce sont des morceaux du jour… que dis-je ! du jour… ce sont des morceaux de la lune !

***Uk.*** – Encore une nouvelle folie ! Comment peuvent-elles être les morceaux de deux choses si différentes ? Du reste, il n'en est pas question dans le chant.

***Ouan.*** – Je vais en composer un autre. Nous pouvons transformer la forme du bois et de la pierre, mais un chant se façonne avec rien. Oui, da. Oui, da ! Je puis fabriquer des choses avec rien ! Je dis aussi que les étoiles descendent le matin sur la terre et s'y muent en rosée.

***Uk.*** – Finissons-en avec ces étoiles ! Un chant peut avoir du bon, s'il parle de ce que l'homme connaît. Si tu en fais sur ma massue, sur l'ours que j'ai tué, sur les taches de sang de la Pierre, ou sur la caverne et les feuilles chaudes qu'on y trouve, passe encore…

***Ouan.*** – Je veux te faire un chant sur Ala !

***Uk*** (furieux). – Ah ! non ! Je te le défends ! Tu vas me faire un chant sur le foie de daim que tu as mangé ! Ne t'ai-je pas offert un foie de daim parce que tu m'avais apporté des écrevisses ?

***Ouan.*** – C'est vrai, j'ai mangé du foie de daim, mais de là à chanter cet exploit…

***Uk.*** – Tu n'as pas eu grand-peine à chanter les étoiles. Songe un peu maintenant à nos massues, aux pierres qui nous servent à tuer la chair que nous mangeons, aux cavernes que nous habitons et à la Pierre où nous faisons nos sacrifices. Ne veux-tu pas improviser un chant là-dessus ?

***Ouan.*** – Je ne dis pas non. Mais quant à chanter le foie de daim, j'ai beau faire, impossible d'en tirer un mot de moi-même. Tout ce que je puis chanter, c'est : « ô foie, ô foie rouge ! »

***Uk.*** – À la bonne heure ! voilà un bon chant ! Tu proclames que le foie est rouge, rouge de sang.

***Ouan.*** – Mais je n'aime pas le foie, sauf pour le manger.

***Uk.*** – En tout cas, c'est un bon chant. À la pleine lune, nous l'entonnerons autour de la Pierre. Nous nous frapperons la poitrine en chantant : « Ô foie ! Ô foie rouge ! » Et toutes les femmes de la caverne seront effrayées.

***Ouan.*** – Je ne veux être pour rien dans ce chant du foie ! Que tout l'honneur en revienne à Ok ; il faut que la tribu dise : « Ok a composé ce chant-là ! »

***Ok.*** – Parfait ! Ainsi, je serai un grand barde : je chanterai le cœur du loup et dirai : « Voyez, il est rouge ! »

***Uk.*** – Tu perds la boule ! Contente-toi de chanter tout simplement « Haï, haï ! » comme a fait ton père avant toi. Mais Ouan me fera un chant sur ma massue, afin que les femmes l'entendent chanter.

***Ouan.*** – Non, je ne te ferai de chants, ni sur ta massue, ni sur ta caverne, ni sur le foie de daim. Non ! dusses-tu ne plus me donner de viande, je préfère vivre seul dans la forêt, et me nourrir d'herbes, ainsi que de lièvres, faciles à prendre au piège. Je vivrai dans la cime d'un arbre, et je chanterai mon saoul tous les soirs :

> Le jour resplendissant s'en est allé !
> La nuit me rend triste, triste, triste,
> triste, triste, triste…

***Uk.*** – Ok et Un, debout ! Tuez-moi cet homme.

***(Ok et Un*** se ***précipitent sur Ouan, qui se baisse et empoigne deux pierres : de l'une il frappe Ok qu'il atteint entre les***

***deux yeux, et de l'autre il broie la main de Un, qui laisse tomber sa massue. Uk se lève.)***

*Uk.* – Regarde ! Gurr arrive. Le voici qui accourt, sortant du bois !

***(Toute la tribu, y compris Ouan et Ala, court éperdument vers les cavernes. Au moment où Ouan passe près de Uk, celui-ci se glisse derrière lui et lui ouvre le crâne d'un coup de sa massue.)***

*Uk.* – Ô hommes ! Ô hommes au cœur de hyène ! Voyez : Gurr le tigre n'est pas là. J'ai voulu seulement vous effrayer, afin de pouvoir tuer plus facilement ce chanteur, qui avait le pied très agile… Rassemblez-vous tous devant moi, car je vais prononcer des paroles pleines de sagesse.

« Il est malsain de chanter parmi nous d'autre chants que celui de nos pères dans le passé ; s'il doit y en avoir de nouveaux, que du moins tout le monde puisse les comprendre. Si un homme chante le daim, cela l'incitera à égorger un daim, peut-être même un élan. S'il chante les pierres, il deviendra plus habile à les lancer. Et s'il chante sa caverne, il aura plus de courage à la défendre quand Gurr le tigre viendra aiguiser ses griffes sur les rochers. Inutile de chanter les étoiles qui nous dédaignent tous ; ou la lune, qui n'est jamais la même deux nuits de suite ; ou le jour, qui poursuit sa course avec indifférence, sans même s'arrêter un instant quand on transperce une fillette avec un silex. Quant à moi, je n'ai que faire de ces chants-là ! Car si je me mets à en chanter au conseil, comment pourrai-je garder toute ma tête. Et si j'y pense, à la chasse, il peut m'échapper quelques notes qui feront fuir le gibier ! Non pas ! avant l'heure de manger, je consacre tous mes soins et toute mon attention à mon attirail de chasseur. Et si l'un de vous s'avise de chanter

en mangeant, il pourra être privé par sa faute de sa juste part. Et puis quand on a la panse bien garnie, ne va-t-on pas tout droit se coucher ? Où donc trouverez-vous le temps de chanter ? Après tout, faites comme il vous plaira. Quant à moi, je ne veux pas entendre parler de ces chants et de ces étoiles !

Et que toutes les femmes se pénètrent bien de ceci : si je les prends en train de répéter entre elles les paroles de ce fou d'Ouan, ou de les apprendre aux jeunes, je les fais sur-le-champ rouer de coups de bâton. Ho là ! Qu'on fasse cesser les jérémiades de la femme d'Ok et qu'on m'apporte céans les chevaux qu'on a tués hier, afin que je distribue à chacun sa part ! Si Ouan avait eu pour deux sous de jugeote, il mangerait du cheval en ce moment, et si un mammouth était tombé dans notre fosse, il aurait pu festoyer pendant bien des jours. Mais Ouan était toqué !

***Un***. – Ouan était toqué !

***Toute la tribu***. – Ouan était toqué !

# XII

# QUAND DIEU S’AMUSE[14]

(HOMMAGE À M. HARRY COWELL)

***Les dieux sont les plus forts, et toujours devant eux le temps coule et s’écroule, et l’homme s’agenouille ; prières et sanglots s’élèvent vers les deux : nos cris leur font plaisir, notre encens les chatouille. Ne t’en étonne point, Félise, ils sont nos dieux !***

Carquinez finit par se dérider. Ses yeux glissèrent des fenêtres trépidantes aux poutres du toit, et il prêta un instant l’oreille aux rugissements du vent du sud-est qui secouait la cabane entre ses redoutables mâchoires.

Puis regardant la flamme à travers son verre, il poussa un éclat de rire en l’honneur du vin doré.

— Voici une chose belle et douce entre toutes, remarqua-t-il. Du vin pour femmes, pour des saintes en robes grises !

---

[14] ***When God laughs.*** – ***The Smart Set,*** janvier 1907 – ***When God Laughs.***

— Nous le cultivons sur nos tièdes collines, dis-je avec mon excusable fierté de Californien. Vous avez chevauché hier entre les vignes d'où il provient.

Lorsque Monte Carquinez se déridait, le spectacle en valait la peine. Toujours artiste, à vrai dire, il se retrouvait rarement lui-même, sauf quand la douce chaleur du vin s'insinuait dans ses veines. L'état de sobriété déprimait son entrain, abaissait son diapason mental. Il tendait alors à devenir morne comme un dimanche en Angleterre : non pas d'humeur sombre comme les gens adonnés à la mélancolie, mais terne en comparaison du personnage ardent qu'il était au fond.

N'en concluez pas que Carquinez, mon cher ami et mon meilleur camarade, fût un sot. Loin de là. Il se trompait rarement. Je l'ai déjà dit, il était artiste, et savait se retenir de boire quand il en avait assez : mais cet état de satiété représentait pour lui l'équilibre normal, celui que vous et moi possédons à jeun.

Cette sage et instinctive modération fleurait la Grèce antique. Pourtant il n'était rien moins que grec. « Je suis Aztèque, je suis Inca, je suis Espagnol », l'ai-je entendu déclarer à plusieurs reprises. En fait, il semblait un composé de races étranges et anciennes, avec sa peau basanée et l'asymétrie de ses traits primitifs.

Sous l'arche massive des sourcils, à travers une grosse touffe de cheveux noirs en rechute perpétuelle, ses yeux écartés brillaient d'un feu sombre et terrible, comme ceux d'un satyre à l'affût dans un fourré.

Il portait invariablement une chemise de flanelle fine sous un paletot de velours à côtes et arborait une cravate

rouge, drapeau de la fraternité de sang entre tous les hommes et souvenir d'un séjour à Paris parmi les socialistes. Jamais on ne le vit porter d'autre coiffure qu'un sombrero à bande de cuir : on le disait venu au monde avec ce chapeau mexicain : et rien ne m'amusait comme de voir ce couvre-chef brandi dans Piccadilly pour appeler un cocher, ou ballotté comme une épave à New York sur la ruée des foules vers le chemin de fer aérien.

J'ai déjà dit que le vin animait Carquinez « comme le souffle créateur anima l'argile », selon sa propre expression. J'avoue que son intimité avec Dieu frisait l'outrecuidance, bien qu'il n'eût rien d'un blasphémateur. Il demeurait en tout temps honnête et incompris de ceux qui ne connaissaient pas ce composé vivant de paradoxes. Prêt à hurler parfois avec la crudité primitive d'un sauvage, il devenait à d'autres instants délicat comme une fillette et subtil comme un caballero. D'ailleurs… n'était-il pas un Aztèque ? un Inca ? un Espagnol ?

Et maintenant je dois m'excuser d'avoir consacré tant de place à cet ami très cher.

*

L'orage secouait la maison au moment où il s'approchait du feu en lui souriant à travers le vin versé dans son verre. Il me regarda, et à ses yeux plus brillants et plus alertes, je le devinai enfin monté à son diapason convenable.

— Ainsi tu crois avoir gagné la partie contre les dieux ? demanda-t-il.

— Que viennent faire les dieux ici ?

— Quelle autre volonté que la leur imposa la satiété à l'homme ? cria-t-il.

— Et d'où me vient le désir d'échapper à la satiété ? demandai-je triomphalement.

— Des dieux encore ! fit-il en riant. C'est leur jeu que nous jouons. Ils battent et distribuent les cartes… puis ramassent les enjeux. Ne crois pas leur avoir échappé en fuyant les villes en folie pour tes coteaux couverts de vignes, tes couchers et tes levers de soleil, ta saine nourriture et ta vie simple.

« Je t'observe depuis mon arrivée. Tu n'as pas gagné. Tu t'es soumis en discutant les conditions de l'ennemi et avouant ta lassitude. Sur ta porte est affiché l'avis du déclin de ta vitalité. Tu as fui devant la vie. Tu lui as joué un tour, un expédient mesquin, trichant au jeu, refusant la partie, jetant les cartes sous la table pour venir en courant te cacher dans tes montagnes !

Il repoussa de devant ses yeux ardents ses cheveux noirs et raides, sans presque s'interrompre de rouler une longue et brune cigarette mexicaine.

— Mais les dieux savent à quoi s'en tenir. C'est un vieux truc, qu'ont essayé toutes les générations humaines… et elles ont perdu la partie. Les dieux savent comment s'y prendre avec les gens de ton espèce. Poursuivre, c'est posséder, et posséder, c'est être rassasié. Aussi, dans ta sagesse, as-tu abandonné la poursuite et renoncé. Très bien : mais tu te lasseras du renoncement. Tu prétends avoir échappé à la satiété ! Tu l'as simplement troquée contre la sénilité, c'est-à-dire contre un autre nom et un nouveau masque de la satiété. Bah !

— Mais tu ne m'as pas regardé ! criai-je.

Carquinez posséda toujours une adresse démoniaque pour faire sortir une âme de sa coquille et la mettre en morceaux.

Son regard foudroyant me parcourut des pieds à la tête.

— Tu ne perçois aucun symptôme ! lançai-je en défi.

— La décadence est insidieuse, répliqua-t-il. Te voilà mûr à point, presque blet.

Je lui pardonnai sa diablerie en riant. Mais il refusa mon indulgence.

— Crois-tu que je ne sache pas à quoi m'en tenir ! demanda-t-il. Les dieux grognent toujours. J'ai vu des hommes poursuivre pendant des années une partie où ils semblaient gagner : ils ont toujours fini par perdre.

— Ne commets-tu jamais d'erreur ? demandai-je.

*

Plongé dans la méditation, il souffla des anneaux de fumée en série avant de répondre.

— Oui, une fois je m'y suis presque laissé prendre. Laisse-moi te conter la chose. Il s'agissait de Marvin Fiske, dont tu dois te souvenir, ainsi que de son visage dantesque et de son âme de poète, lorsqu'il chantait son hymne à la chair, véritable prêtre de l'amour ! Et il s'agissait d'Ethel Baird, que tu dois également te rappeler.

— Une sainte passionnée, remarquai-je.

— C'est bien cela. Sainte comme l'amour et plus douce ! Une simple femme, faite pour l'amour ; et pourtant… comment dire ?… imprégnée de sainteté comme l'air de ton pays est imprégné du parfum des fleurs. Eh bien, ils se marièrent, ils entamèrent une partie avec les dieux…

— Et ils ont gagné la partie, ils l'ont gagnée glorieusement ! interpolai-je.

Carquinez me regarda avec compassion et répondit d'une voix qui ressemblait à un glas :

— Ils l'ont perdue, définitivement, colossalement perdue !

— Mais le monde croit le contraire, hasardai-je froidement.

— Le monde fait des conjectures. Le monde n'envisage que la surface des choses. Je sais à quoi m'en tenir. Ne t'es-tu jamais demandé pourquoi Ethel a pris le voile, pourquoi elle s'est enterrée vivante dans ce triste couvent ?

— Parce qu'elle l'aimait tant, et qu'à sa mort…

Le ricanement de Carquinez me gela la parole sur les lèvres.

— Réponse venue à point, dit-il, et fabriquée à la machine comme une cotonnade. Le jugement du monde ! Et le monde n'y entend rien. Comme toi, elle s'est retirée. Vaincue, elle a levé le drapeau blanc de la fatigue. Et jamais cité investie n'éprouva plus d'amertume en agitant ce fanion.

« Maintenant je vais te raconter toute l'histoire, et tu pourras me croire, car je sais ce dont je parle. Tous deux avaient médité le problème de la satiété. Ils aimaient

l'amour, dont ils appréciaient la valeur à un centime près. Ils l'aimaient tant, qu'ils voulaient le garder toujours chaud et vibrant dans leurs cœurs. Ayant accueilli sa venue avec joie, ils redoutèrent de le voir partir.

« L'amour était le désir, souffrance délicieuse, pensaient-ils. L'amour cherchait toujours à s'apaiser, et mourait dès qu'il avait trouvé l'objet de sa recherche. Se refuser à l'amour, c'était l'entretenir ; y consentir, c'était le tuer. Me suis-tu ! Ils voyaient bien que la vie, en général, n'a pas faim de ce qu'elle possède. Manger et conserver son appétit, voilà un exploit jamais accompli par l'homme. Voilà l'énigme de la satiété. Avoir et conserver un appétit bien aiguisé devant la table surchargée, tel était leur problème, car ils s'aimaient d'amour. Ils le discutaient souvent, les yeux débordant de ses douces ardeurs, les joues animées de son sang rouge : sa voix se mêlait à leurs voix, tantôt dissimulée sous les tremblements de leurs gorges, tantôt nuançant leurs intonations de cette ineffable tendresse que lui seul sait moduler.

« Comment sais-je tout cela ? Par le témoignage de mes yeux pour une bonne part, mais surtout d'après son journal à elle. J'y ai trouvé ce passage transcrit de Flora Macleod : « En vérité, cette voix errante, ce murmure crépusculaire, ce souffle rafraîchi de rosée, ce joueur de luth aux ailes de flamme, à peine entrevu par instants dans un arc-en-ciel de joie ou un éclair de passion, ce mystère exquis que nous appelons Amour se présente, du moins à quelques visionnaires ravis, non pas avec un chant aux lèvres que chacun puisse entendre, ni avec accompagnement public de violes enjouées, mais comme enveloppé d'extase et du mutisme éloquent du désir. »

« Quel moyen de retenir ce joueur de luth aux ailes de flamme avec le mutisme éloquent de son désir ? Le régaler, c'était le perdre. Leur amour mutuel était un grand amour. Leurs greniers d'abondance débordaient. Néanmoins ils voulurent affaler leur amour en l'affamant.

« Remarque qu'il s'agissait non pas d'oiselets essayant leurs ailes au seuil de l'amour, mais d'âmes robustes et conscientes. Déjà, avant de se rencontrer, ils en avaient aimé d'autres : en ce temps-là, après avoir étouffé leur amour sous les caresses et baisers mortels, ils l'avaient enterré dans la fosse de la satiété.

« Ces êtres humains et chauds ne ressemblaient pas à des ombres glacées. Leur sang écarlate comme les rayons du soleil à l'horizon, ne portait même aucune teinte de gravité saxonne. Leur tempérament ardent les rapprochait de la joie charnelle du Français : idéalistes, ils l'étaient mais d'un idéalisme gallique, non tempéré par le fluide gelé et sombre qui sert de sang aux Anglais. Chez eux, nulle trace de stoïcisme. Comme Américains, ils descendaient des Anglais, mais ne pratiquaient point la retenue et l'abnégation qu'inspire à ceux-ci leur tâtonnement spirituel.

« Tels que je viens de les décrire, ils semblaient créés mais ils conçurent une idée. Au diable les conceptions mentales ! Ils taquinèrent la raison, et voici à quoi aboutit la leur…

« Mais laisse-moi d'abord te résumer une conversation que nous eûmes certain soir à propos du roman de Théophile Gautier : ***Mademoiselle de Maupin,*** tu te souviens de la jeune fille qui, après un baiser, un baiser unique, ne voulait plus recommencer : non qu'elle trouvât les baisers dépourvus de douceur, mais dans la crainte que leur répétition ne

produisît la satiété. Toujours la satiété ! Elle voulait, sans mettre d'enjeu, jouer contre les dieux. Or ceci contrevient à la règle établie par les dieux eux-mêmes : mais ces règles ne sont pas affichées sur la table. Les mortels doivent jouer pour les apprendre.

« Revenons à la raison. Voici comment l'homme et la femme en question concevaient les choses : Pourquoi ce baiser unique ? S'il est sage de s'embrasser une fois seulement, ne serait-ce point plus sage de ne pas s'embrasser du tout ? De cette façon ils pourraient maintenir l'amour en vie : affamé, il frapperait éternellement à la porte de leurs cœurs.

« Il lui disait (je l'ai lu longtemps après dans une des lettres qu'il lui écrivit) : Te tenir dans mes bras, tout près, et pas trop près pourtant. Te désirer sans jamais te posséder, afin de te garder toujours ! Et elle répondait : Puisses-tu rester sans cesse un peu au-delà de mon atteinte ! Je te saisirai toujours sans jamais te tenir. Et puisse notre amour durer éternellement, à jamais frais et neuf dans sa pudeur première !

« Telles ne furent pas leurs propres expressions. Sur mes lèvres, leur philosophie d'amour se déforme. Et qui suis-je pour creuser dans la substance de leurs esprits ? Pauvre crapaud haletant sur le sombre bord d'un abîme, sondant de ses yeux proéminents le mystère et le miracle de ces âmes flamboyantes !

« Et ils avaient raison, si loin que portât leur vue. Tout est bon… tant qu'on ne le possède pas. Satiété et possession sont les coursiers de la mort, son attelage à deux.

Le temps ne peut que nous apprendre à prolonger
La pleine ardeur de nos plaisirs en crépuscule

D'accoutumance à la fois morne et ridicule.

« Ils avaient trouvé cela dans un sonnet d'Alfred Austin, intitulé : ***la Sagesse de l'amour***. C'était le pendant de l'unique baiser de M$^{lle}$ de Maupin. Voici la suite :

Embrassons-nous, séparons-nous sans y songer.
Mieux vaut mourir que de déchoir et de plonger
Dans le plateau de la bascule.

« Mais ils étaient plus sages. Ils projetaient non pas de s'embrasser pour se séparer, mais de ne pas s'embrasser du tout, décidés à se maintenir sur le sommet à pic de l'amour. Ils se marièrent. À cette époque-là tu étais en Angleterre. Et oncques ne vit pareil mariage. Ils gardèrent leur secret. Je l'ignorais alors. Leur ardent ravissement ne se refroidissait pas. Leur amour resplendissait d'un éclat progressif. L'exemple était sans précédent. Le temps passait, jours, mois, années, et le joueur de luth aux ailes flamboyantes ardait de plus en plus.

« Tout le monde s'en émerveillait. Ils devinrent les amants admirables et grandement enviés. Parfois des femmes la plaignaient de rester sans enfants : telle est la forme que prend la jalousie chez ces créatures.

« Ignorant leur secret, je réfléchissais et m'étonnais. Je m'attendais d'abord, inconsciemment, je suppose, au déclin de leur amour. Puis je m'aperçus que c'était le temps qui passait et leur amour qui subsistait. Ma curiosité s'éveilla. Quel pouvait être leur secret ? Par quels liens magiques enchaînaient-ils l'amour, ce lutin sans merci ? Quel philtre d'éternelle passion venaient-ils de partager comme jadis Tristan et Yseult ? Et quelle main avait mélangé ce féerique breuvage ?

« Oui, je devins curieux et je les observai. Fous d'amour, ils vivaient dans une incessante débauche d'amour. Ils faisaient de leur amour une pompe triomphante. Ils se saturaient de l'art et de la poésie de l'amour. Non, ils ne devenaient pas neurasthéniques : ils restaient sains et bien portants, et menaient une existence d'artistes. Mais ils avaient accompli l'impossible, atteint l'immortel désir !

« Et moi ? Je les voyais souvent, témoin de ce miracle de passion éternelle. J'en demeurais intrigué et stupéfait. Puis un beau jour…

*

Carquinez s'interrompit brusquement pour me demander :

— As-tu jamais lu ***l'Amour attendant le moment ?***

Je fis non de la tête.

— C'est Page qui a écrit cela… Curtis Hidden Page, je crois. Eh bien, ce fut cette poésie qui me fournit le mot de l'énigme. Un jour, assis sur la banquette dans l'embrasure de la fenêtre, près du piano à queue, – tu te souviens de son talent ? Elle riait parfois en me demandant si c'était pour eux que je venais ou pour la musique, me traitant de « maniaque des sons » et de « débauché de l'harmonie ». Et lui, quelle voix il possédait ? En l'écoutant, je croyais à l'immortalité de l'âme ; ma considération pour les dieux devenait presque protectrice ; j'imaginais des voies et moyens de les surpasser en ruse et de déjouer leurs malices.

« Spectacle olympien que celui de cet homme et de cette femme mariés depuis des années et modulant des chants d'amour avec des fraîcheurs virginales de tendresse

naissante, avec une maturité et une plénitude d'ardeur inconnues des jeunes amants ! Ceux-ci paraissaient pâles et anémiques en comparaison de ce couple marié de longue date. Il fallait les voir, tout feu tout flamme, frissonnant à distance, se prodiguant les caresses des yeux et de la voix dans le moindre mouvement, à travers le moindre silence, leur amour les attirant l'un vers l'autre, et eux se retenant avec des trémoussements de phalènes chacun constituant pour l'autre une flamme, un foyer d'attraction, chacun décrivant autour de l'autre les folles girations d'une comète éperdue.

« Je m'attendais, en vertu de quelque grande loi physique plus puissante et plus subtile que la gravitation, à les voir sous mes yeux se fondre corporellement l'un dans l'autre, et ne m'étonnais plus qu'on les eût surnommés « les amants admirables ».

« Je me suis égaré, et je reprends le fil de mon histoire. Un jour, sur la banquette dans l'embrasure de la fenêtre, je trouvai un recueil de poésie. Il s'ouvrit de lui-même à une page fréquemment feuilletée, sous le titre ***l'Attente de l'amour***. Je lus :

Il est bon aux amants de rester sans faiblesses
Quelque temps… à l'écart… afin de conserver
La douce impression d'imminentes caresses…
Bien-aimé, pas encore. Oh ! laissons notre amour
Longtemps enveloppé d'un doux et saint mystère
Et pour nous rendre heureux… plus tard… un autre jour,
Sachons garder intacts les secrets de Cythère !
Attends encore un peu que notre amour grandisse
Autour de son berceau refrénons le désir.

Après avoir fleuri, craignons qu'il ne périsse
Sevrons-le de baisers et laissons-le dormir,
Encore… encore un peu…

« Je refermai le livre sur mon pouce et demeurai longtemps assis en silence et sans bouger, ébloui par la vision que venaient de me révéler ces vers. Tout s'illuminait, comme l'abîme sous la foudre d'un dieu. Ils voulaient conserver l'amour, cet instable lutin, précurseur d'une vie neuve, de la jeune vie dont la naissance s'impose !

« Je repassai mentalement ces lignes : – Bien-aimé, pas encore… plus tard… un autre jour… Rester à l'écart… encore, encore un peu… Et je me mis à rire tout haut.

« Dans une vision nette, je compris ces âmes innocentes : des âmes d'enfants. Ils ne comprenaient pas. Ils jouaient avec le feu de la nature et couchaient avec une épée nue. Ils se riaient des dieux. Ils prétendaient arrêter la poussée de sève cosmique. Ayant inventé un système, ils l'essayaient au tapis vert de la vie, et s'attendaient à gagner.

« — Prenez garde ! m'écriai-je en moi-même. Les dieux sont derrière la table. Pour chaque système inventé ils établissent de nouvelles règles. Pas la moindre chance pour vous de faire sauter la banque !

« Mais je ne leur criai pas cet avertissement. Je me contentai d'attendre. Ils comprendraient bientôt la futilité de leur système et le rejetteraient. Ils se satisferaient de la part de bonheur à eux attribuée par les dieux sans chercher à leur en arracher davantage.

« J'observai sans rien dire. Les mois continuèrent à venir et à s'en aller, et leur amour affamé ne fit que s'exalter. Jamais ils ne l'ébréchèrent par la moindre étreinte amou-

reuse, permise pourtant. Ils continuèrent à en aiguiser le fil sur la meule de l'abnégation. Cela dura si longtemps que je commençais moi-même à concevoir des doutes, à me demander si les dieux dormaient, s'ils étaient morts. Je riais en dedans. Cet homme et cette femme avaient accompli un miracle, surpassé la divinité en finesse, avili la chair, noirci le visage de notre bonne mère la Terre, et joué avec le feu sans se brûler. Ils s'en tiraient indemnes. Eux-mêmes devenaient des dieux, connaissant sans y avoir goûté le fruit du bien et du mal. Était-ce de cette façon que les divinités venaient au monde ? Je ne suis qu'un crapaud, me disais-je. Sans la boue souillant mes paupières, j'eusse été aveuglé par l'éclat du prodige accompli sous mes yeux. Je me suis gonflé de ma sagesse et j'ai prétendu juger les dieux.

« Mais même sur ce dernier point, au sujet de ma sagesse récemment acquise, je me trompais encore. Ils n'étaient pas des dieux. Ils restaient homme et femme, molle argile soupirante et vibrante que traverse le désir, empreinte d'une étrange faiblesse dont sont exemptes les divinités.

Carquinez interrompit son récit pour rouler une autre cigarette en poussant d'aigres éclats de rire. Ce rire n'avait rien d'agréable : il ressemblait à la moquerie d'un démon et s'élevait au-dessus du rugissement de l'orage qui nous parvenait assourdi du monde extérieur.

— Je ne suis qu'un crapaud, dit-il en manière d'excuse. Comment pouvaient-ils comprendre ? En leur qualité d'artistes et non de physiologistes, ils connaissaient l'argile de l'atelier, mais non celle qui entrait dans leur propre structure. Je dois dire cependant que leur jeu fut merveilleux. Je n'avais jamais vu et ne reverrai jamais un jeu pareil.

« Jamais extase amoureuse n'approcha de la leur. Ils n'avaient pas tué l'amour à force de baisers, ils l'avaient vivifié à coups de renoncement, et amené presque au point d'éclater de désir. Le joueur de luth les avait éventés de ses ailes de flamme jusqu'à ce qu'ils fussent sur le point de s'évanouir. C'était le délire même de l'amour, grandissant toujours et sans défaillance au cours des semaines et des mois.

« Ils continuèrent à languir et soupirer dans des transes exquises et des souffrances délicieuses, avec une intensité de désir inconnue de tous les amants avant et depuis lors.

« Puis un jour les dieux endormis cessèrent de dodeliner de la tête. Ils s'éveillèrent et aperçurent le couple qui prétendait se moquer d'eux. Un matin l'homme et la femme se regardèrent dans les yeux et sentirent que quelque chose venait de disparaître. L'être aux ailes de flamme s'était envolé, silencieusement, au cours de la nuit, de leurs grabats d'anachorètes.

« Ils se regardèrent dans les yeux et comprirent qu'ils ne se souciaient plus l'un de l'autre. Chez eux, le désir était mort. Comprends-tu ? Le désir était mort. Et jamais ils ne s'étaient embrassés : pas une seule fois. L'amour, envolé, ne leur inspirerait plus de désirs ni d'ardeurs. Il ne leur restait rien, ni tremblement de nerfs, ni trémoussements d'ailes, plus d'angoisses délicieuses, de battements de cœur, de pulsations, plus de soupirs ni de chansons. Le désir était mort ! Il était mort dans la nuit, sur une couche froide et solitaire, et son décès même avait passé inaperçu. Ils l'apprirent pour la première fois en se regardant dans les yeux.

« Les dieux ne sont peut-être pas bons, mais ils se montrent parfois compatissants. Ils avaient lancé la petite bille

d'ivoire et ratissé les enjeux. Il ne restait plus que l'homme et la femme se regardant dans les yeux. Et alors, lui mourut, grâce à cette compassion. Avant qu'une semaine s'écoulât, Marvin Fiske était mort… tu te rappelles l'accident. Et dans son journal intime à elle, écrit à cette époque, je lus longtemps après ces vers de Mitchell Kennerly :

… À chaque heure du jour
Nous pouvions nous étreindre et nous n'en fîmes rien !

— Oh ! la triste ironie ! m'écriai-je.

Carquinez, qui à la lueur du feu semblait un véritable Méphisto, me fixa de ses yeux noirs.

— Et tu disais qu'ils avaient gagné la partie ! Voilà bien le jugement du monde. Je t'ai révélé la vérité, parce que je la connaissais. Ils ont gagné la partie à peu près comme toi-même es en train de la gagner, ici dans ces montagnes !

— Mais toi-même, demandai-je ardemment ; toi, avec tes orgies bruyantes et sensuelles, avec tes folles idées et tes fredaines encore plus folles, te crois-tu en train de la gagner ?

Il secoua lentement la tête.

— Parce que tu es, avec ta sobriété bucolique, en train de perdre la partie, ce n'est point une raison pour que je la gagne. Nous ne la gagnons jamais, bien que nous nous croyions parfois sûrs du contraire. C'est encore là une petite plaisanterie des dieux.

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

https://groups.google.com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
**http://www.ebooksgratuits.com/**

—

**Mai 2023**

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, GilbertC, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.